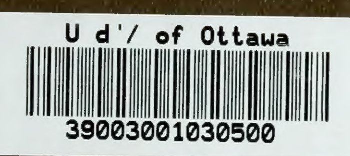




Les Jésuites du Canada
au XIXe siècle

Imprimi potest

J.-M. Filion, S. J.

Praep. Prov. Canad.

Nihil obstat

Marianopoli, 29 Octobris 1919

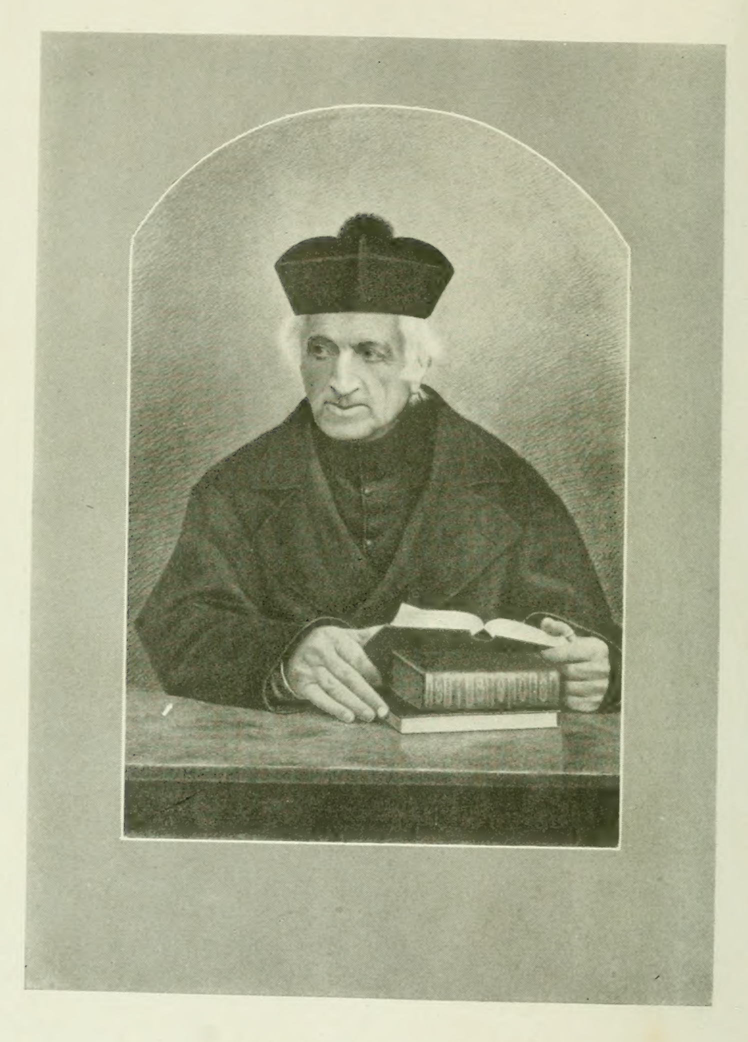
E. Hébert

Censor librorum

Imprimatur

19 Nov. 1919

† Georges, év. de Philippopolis



Le P. Félix MARTIN, S. J.

Né à Sainte-Anne d'Auray, le 4 octobre 1804 — Arrivé au Canada, le 31 mai 1842
Mort à Paris, le 25 novembre 1886

Les Jésuites du Canada au XIXe siècle



PAR

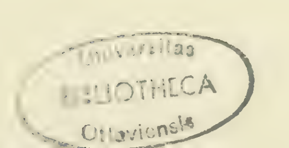
Le P. Édouard LECOMPTE, S. J.

1842-1872



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1300, rue Bordeaux, 1300

1920



INTRODUCTION

La Compagnie de Jésus est loin d'être une étrangère au Canada. Je rappellerai tout à l'heure ses gloires anciennes sous la domination française, avant de raconter ses travaux plus récents. Mais peut-être que, au préalable, une vue d'ensemble de la Compagnie tout entière ne serait pas sans intérêt pour le lecteur canadien. Dans ce but, je dirai brièvement la naissance de la Société, ses œuvres, les diverses fortunes de son existence.

Le 15 août 1534, Ignace de Loyola et six jeunes hommes qu'il avait réunis autour de lui se rendaient à l'église de Montmartre, dans une chapelle souterraine, et là, pendant la messe que l'un d'eux célébrait, ils prononcèrent les vœux de pauvreté et de chasteté, outre celui de se rendre en Terre Sainte pour y travailler au salut des âmes. Treize ans plus tôt, alors que Luther venait de rompre avec Rome, Ignace, le blessé de Pampelune, s'était relevé comme saint Paul sur le chemin de Damas, et voici que ses compagnons et lui se consacraient au service de Dieu en l'année même où Henri VIII, brisant à son tour les liens qui le rattachaient au Saint-Siège, entraînait l'Angleterre dans sa révolte.

Leurs études terminées, Ignace et ses disciples, tous maîtres ès arts, constituent les premières unités d'une phalange qui bientôt se dressera devant les hordes de la Réforme. Mais ils ne le savent pas encore. Leur objectif est présentement la Palestine et le salut des infidèles. Trois théologiens de l'Université de Paris se joignent à eux, et les voilà en route, à pied, pour Venise et pour Rome, faisant déjà trembler les protestants des provinces allemandes qu'ils traversent, par les discussions religieuses qu'ils soutiennent et les victoires qu'ils remportent. Parvenus à Rome, ils se jettent aux pieds du Souverain Pontife, lui demandant de bénir leur entreprise. Mais la guerre qui éclate entre les États chrétiens et la Turquie leur ferme les portes de l'Orient et Paul III, ravi de trouver en ces quelques hommes tant de science et de zèle unis à tant de vertus, les reçoit à son service, les bénit, et, par sa bulle *Regimini militantis Ecclesiae* du 27 septembre 1540, institue solennellement la Compagnie de Jésus.

L'Église, combattue de tous côtés par les novateurs, leur opposait le nouvel ordre que Dieu lui envoyait et qui se liait à elle par un vœu spécial. Urbain VIII' évoquera plus tard le souvenir de ce concours providentiel et le savant pape Benoît XIV le confirmera de sa souveraine autorité. Au reste, si l'on jette un regard sur le but et les tendances de la Réforme d'une part, de l'autre sur les règles et les œuvres d'Ignace et de son Ordre, on voit bien vite que, suivant le mot de Paul III, « le

doigt de Dieu est là », et qu'au mal il a opposé le remède, au poison l'antidote. — L'hérésiarque, avant de briser la chaîne qui le reliait à l'Église, avait rompu celle de ses vœux; son antagoniste se pose devant lui avec la formule des vœux réalisée jusqu'à la plus héroïque perfection. — Luther mettait au-dessus de tout le libre examen et en faisait avec la Bible, pour lui et ses sectateurs, la règle suprême de leurs croyances et de leur vie; Ignace fait de l'obéissance non seulement d'action et de volonté mais aussi de jugement la caractéristique de son Institut. — La Réforme ébranlait l'autorité du Saint-Siège; la Compagnie de Jésus lui voue une obéissance spéciale, prête à voler au bout du monde sur un geste de Rome. — Le protestantisme avait lâché la bride aux passions de toutes sortes, à la passion des plaisirs comme à celle de l'ambition, double convoitise que la majesté même du sanctuaire n'avait pu réussir à éloigner de son sein; et voici que ces nouveaux clercs réguliers, de vie irréprochable, montent dans toutes les chaires, annoncent le plus pur évangile, et pour fermer l'accès à l'ombre même d'une visée ambitieuse, ajoutent à leurs trois vœux celui de décliner à jamais toute prélature. — Dans l'universelle destruction de tout ce qui formait l'essence du catholicisme accomplie par la révolte luthérienne, l'éducation et par le fait l'âme de l'enfance et de la jeunesse en était la plus aimable et peut-être la plus infortunée victime; saint Ignace établit partout l'œuvre des catéchismes et, initiateur en ce point parmi

les fondateurs d'Ordres, fait de l'éducation de la jeunesse sinon la première du moins l'une des parties principales de son œuvre.—Enfin pour compenser les pertes que pleurait l'Église dans les royaumes de l'Europe envahis par le flot montant de l'hérésie nouvelle, la Compagnie de Jésus, à la suite des fils de saint François et de saint Dominique, s'élance à la conquête des âmes sur toutes les plages de l'univers, avec son porte-étendard et incomparable modèle saint François Xavier.

Ces œuvres diverses et d'autres qui tendaient toutes à la plus grande gloire de Dieu par le salut des âmes, le fondateur les formula peu à peu en des ordonnances, des règles, des commentaires que pendant six ans il voulut éprouver d'abord dans le creuset de l'expérience. Puis trois années durant il se livra à la rédaction de son institut. L'Évangile, les règles des anciens Ordres, les conseils de son entourage et surtout l'oraison que Dieu favorisait souvent d'interventions extraordinaires, furent les sources où saint Ignace puisa pour s'inspirer, élaborer son plan et finalement élever en fait de législation un monument où, de l'aveu même des adversaires, la grandeur et la hardiesse des lignes le disputent à la solidité de la structure. Dans les six dernières années de sa vie, le législateur revit encore son œuvre et en suivit l'application dans les diverses provinces de l'Ordre. Il en assura ainsi la remarquable adaptabilité aux circonstances de temps, de lieux et de personnes. La Compagnie, par l'unanime adhésion de la première

Congrégation Générale tenue après la mort du saint, n'eut qu'à adopter intégralement le code que lui léguait son fondateur et à lui donner force de loi. Il est resté pour la Compagnie de Jésus, sans altération aucune, ce qu'il était il y a plus de trois siècles et demi.

A qui étudie cette extraordinaire législation un point entre autres arrête le regard, c'est le nombre et la longueur des épreuves qu'Ignace de Loyola accumule dans la formation de ses fils. Il ne veut rien de faible, d'imprécis, d'instable. Après deux ans de noviciat, se superposent deux années d'études littéraires, trois ans de philosophie, trois ou quatre ans de régence, quatre ans de théologie avec l'ordination au sacerdoce pendant la quatrième année, et enfin une autre année de noviciat ou de probation, pour retremper le cœur après avoir orné l'esprit. Ce long stage a plus attiré d'âmes fortes à la Compagnie qu'il n'en a découragé de faibles. A la mort de saint Ignace, les 1000 membres de son Institut étaient répartis en 12 provinces, dont trois en dehors de l'Europe, les Indes, le Brésil et l'Éthiopie. A la mort de Lainez, son successeur, le nombre s'était élevé à 3500 membres, en 18 provinces. A la mort du cinquième général, le Père Aquaviva, en 1615, soixante-quinze ans après la fondation de l'Ordre, on comptait plus de 13,000 religieux en 32 provinces. Enfin, quelques années avant le bref de suppression, vers 1760, la Compagnie, parvenue à l'apogée de son développement, avait 39 provinces,

176 séminaires, 669 collèges, 61 noviciats, 335 résidences, 273 missions étrangères, 22,589 membres.

Cette marche en avant s'accomplit-elle sans heurt, sans opposition ? Certes, ce n'eût pas été une œuvre de Dieu si l'enfer ne l'avait combattue. Objections, accusations, persécutions, rien n'a manqué de ce qui peut tuer sans faire mourir. On s'est élevé contre la puissance du Général, contre l'absorption de l'individu par l'Ordre, contre la surveillance réciproque, pourtant commune à tous les ordres avant saint Ignace, contre l'obéissance de cadavre exigée des membres — le fameux *perinde ac cadaver!* emprunté de même aux devanciers — contre l'obéissance vouée spécialement au Saint-Siège, enfin contre le nom lui-même, prétentieux, disait-on, et par trop exclusif, de Compagnie de Jésus.

On l'a accusée de toutes les ambitions, de tous les maléfices, de tous les crimes; on l'a soupçonnée derrière Catherine de Médicis ordonnant le massacre de la Saint-Barthélemy; on l'a flairée dans la conspiration des Poudres à Londres; on l'a vue armée du poignard qui frappa Henri IV, roi de France et Charles I, roi d'Angleterre; armée encore du poison qui aurait supprimé — un peu tard, il est vrai — Clément XIV! Innombrables, ineffables, et surtout indéracinables légendes, dont l'un de nos historiens a rempli deux forts volumes.

Et que dire des persécutions! Le saint fondateur les avait demandées pour sa famille religieuse. Jamais prière ne fut mieux exaucée: la béatitude des persécutions

été, l'on peut dire, le lot privilégié de la Compagnie de Jésus. Elle s'est vue en butte aux hostilités d'universités rivales, aux mesquineries administratives de la bureaucratie comme aux décrets les plus implacables des gouvernements; elle a subi tous les genres d'outrages, d'incarcérations, de tortures; bannie successivement de toutes les contrées du vieux monde, elle a connu tous les chemins de l'exil; elle a arrosé de ses sueurs les champs les plus désolés des deux hémisphères, elle les a fécondés de son sang et les noms de ses martyrs sont autant de rubis fixés à sa couronne.

Mais pourquoi cet acharnement sur les fils de Loyola ? Les raisons les plus diverses ont été alléguées; elles n'ont point percé le mystère. Faudrait-il, au moins en bien des rencontres, recourir à l'action secrète, profonde du nom qu'ils portent ? Non pas celui d'Ignace ou de Loyola, mais le nom sacré, le nom divin de JÉSUS. Le Maître l'avait prédit: « Vous serez en haine à tous, annonçait-il à ses apôtres, à cause de mon Nom... Et même l'heure vient où quiconque vous fera mourir, croira faire à Dieu un sacrifice agréable. » Nom divin, signe de contradiction, qui a soulevé toutes les haines, conquis tous les amours et qui par contre-coup a valu à la Compagnie qui en a hérité les oppositions les plus violentes comme les plus purs, les plus indéfectibles dévouements. Combien de jeunes gens à l'âme ardente et fière ont trouvé justement dans cette persistance de la persécution et dans cette enviable désignation de

l'Ordre aux premiers traits des ennemis de l'Église, le germe de leur vocation à la Compagnie de Jésus!

Le coup le plus douloureux sans doute et qui semblait devoir à jamais anéantir l'œuvre de saint Ignace, fut celui que porta le pape Clément XIV en signant, le 21 juillet 1773, le bref *Dominus ac Redemptor noster*, lequel supprimait la Compagnie de Jésus dans l'univers entier. Grâce pourtant à la non-promulgation du bref en Russie, la Compagnie y survécut, et pendant qu'elle s'y fortifiait et que même peu à peu elle renaissait en d'autres royaumes, à Naples, en Sicile, il lui était donné de voir les rois, ses persécuteurs, emportés dans la tourmente qu'ils avaient déchaînée. Enfin, le 7 août 1814, le pape Pie VII rétablissait intégralement la Compagnie que, de tous côtés, proclamait-il, les peuples redemandaient.

Elle reprit l'œuvre interrompue. Elle la reprit avec le même entrain, la même constance, mais aussi avec les mêmes oppositions. L' « homme ennemi » veillait toujours, il ne désarmait pas. La Russie avait sauvé l'Institut aux jours de Clément XIV, ce fut elle qui donna le signal des expulsions. Puis, successivement, à diverses époques et parfois à plusieurs reprises — car la Compagnie, disait-on, chassée par la porte rentrait par la fenêtre — ce furent l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Allemagne, la France.

Après un siècle d'une vie aussi accidentée, les Jésuites ne manifestaient aucun signe de vouloir mourir. Au début de 1914, en effet, ils étaient, en 27 provinces, au

nombre de 16,894, dont 3,639 dans les missions des cinq parties du monde. — C'est la Compagnie militante. La Compagnie triomphante — pour la citer en passant à l'ordre de l'armée — comprend d'abord, suivant une vénérable et constante tradition, tous ceux qui sont morts enfants de saint Ignace. De cette grande armée se détachent en pleine lumière 50 Vénérables et 115 Pères et Frères dont le procès de béatification est commencé, et dans une gloire plus radieuse encore 13 Saints et 91 Bienheureux.

Ces quelques traits rapides donnent une idée de la physionomie et de l'œuvre de la Compagnie de Jésus dans son ensemble. On y voit l'empreinte d'un homme de génie en même temps que d'un saint; d'un homme aux conceptions vastes et profondes, au zèle sans bornes, qui, après avoir préparé par ses Exercices spirituels le soldat du Christ, veut ensuite par des Constitutions nouvelles préparer une armée du Christ, et dans ce but, prenant aux grands Ordres qui ont précédé ce qu'ils renferment de vie contemplative et de vie active, en fait un tout harmonieux, écarte de l'une et de l'autre vie certains éléments qui seraient plutôt des entraves et formule enfin un Institut qui rend possibles de solides succès dans tous les domaines de l'apostolat et sur toutes les plages du monde: tels, d'après les données de l'histoire, la réforme du clergé par les Exercices, l'enseignement orthodoxe dans les universités, les controverses retentissantes, l'évangélisation populaire, la formation de

la jeunesse étudiante, les missions étrangères, et, par les cent vingt mille écrivains qu'il a produits, la diffusion des sciences religieuses et profanes.

Ce que la Compagnie de Jésus a été dans son ensemble, elle le fut, proportion gardée, au Canada : elle a poursuivi le même but, par les mêmes moyens, avec le même élan, et, aux jours héroïques des premiers temps de la colonie, elle a connu la voie douloureuse qui mène au Calvaire.

Son histoire se divise en deux parties inégales : la première, de 1611 à 1800 ; la seconde, de 1842 jusqu'à nos jours.

Alexandre enviait à Achille son bonheur d'avoir eu pour chantre un Homère. La Compagnie de Jésus au Canada n'a rien à envier à personne pour la première partie de son histoire. Elle a rencontré, dans le Père Camille de Rochemonteix, un historien de marque qui, dans un style grave à la fois et facile, avec une liberté et une sûreté de jugement que rien n'égare, appuyé de plus sur la plus riche documentation, a retracé en cinq volumes les débuts, les progrès, les vicissitudes de la Compagnie durant les deux siècles qui ont précédé le dix-neuvième [1]. Je n'esquisserai encore ici que les grandes lignes du tableau.

A la mort de Henri IV, Marie de Médicis, devenue

---

1. P. Camille DE ROCHEMONTEIX, S. J., *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe siècle*, 3 vol., 1895 ; *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIIe siècle*, 2 vol., 1906.

régente, reprit le projet que le monarque avait déjà entamé, la colonisation de l'Acadie. Il avait demandé que des Jésuites accompagnassent les défricheurs; la régente exprima le même désir. Les PP. Biard et Massé furent choisis. Des prêtres séculiers les avait devancés sur la péninsule acadienne. Les deux Jésuites arrivèrent à Port-Royal le jour de la Pentecôte, 22 mai 1611. Après deux années d'apostolat parmi les colons et auprès des sauvages des deux rives de la Baie Française (aujourd'hui baie de Fundy), ils tombaient aux mains du corsaire Argall qui détruisit l'établissement de Saint-Sauveur et renvoya les Pères en France.

En 1624, les Récollets, établis à Québec depuis 1615, appelèrent à leur aide la Compagnie de Jésus. Celle-ci, toujours désireuse de revenir sur nos bords, accepta avec empressement, et, le 15 juin 1625, les PP. Ennemond Massé, Jean de Brébeuf et Charles Lalemant, leur supérieur, abordaient à Québec. Le second séjour des Jésuites au Canada fut aussi de courte durée. Ils en étaient encore aux premiers travaux dans la ville et aux environs et le P. de Brébeuf, rendu chez les Hurons en 1626, y préludait à son magnifique apostolat, lorsque le siège de la Rochelle détermina l'expédition de David Kertk et le 19 juillet 1629 Québec capitulait. Avec Champlain et les Récollets, les Jésuites reprirent le chemin de la France.

Une messe fut dite chaque jour pour obtenir de Dieu le retour de la Compagnie au Canada. Les Ursulines

et les Carmélites de Paris y joignirent leurs prières. Dieu les exauça : en 1632, la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye ramena au pays la Compagnie de Jésus. Elle compta bientôt des hommes destinés à projeter un vif éclat sur les annales canadiennes, tels les PP. Le Jeune, de Brébeuf, Massé, Jogues, Garnier, Lemoyne, Charles et Jerôme Lalemant, etc.

Comme en Europe, deux genres d'œuvres principales se présentaient à leur zèle, l'enseignement et les missions.

Dès 1635, trois ans avant Harvard, le collège de Québec était fondé. Se complétant peu à peu, il en vint à enseigner toutes les classes, grammaire, humanités et rhétorique, philosophie et théologie, et même l'hydrographie. Ses cours étaient suivis par des pensionnaires, des externes et les élèves du Séminaire.

Pendant ce temps les travaux du ministère, prédications, confessions, catéchismes, congrégations, s'organisaient à Québec, aux Trois-Rivières et à Montréal. Mais c'était surtout l'œuvre de l'évangélisation des sauvages qui attisait le plus les saints désirs des âmes généreuses, œuvre de pionniers de la foi, vie d'obscur dévouement, de fatigues, de tortures parfois, où la Compagnie n'hésita pas à prodiguer le meilleur de son cœur et son sang le plus pur, vaste et glorieuse épopée dont le théâtre, partant du « pays d'Évangéline » et remontant vers le nord le long du Saguenay jusqu'à la baie d'Hudson, s'étendait au loin vers l'ouest par delà les grands lacs, et vers le sud descendait des sources

du Missisipi au golfe du Mexique. Parmi les diverses phases de cette entreprise, il y eut l'ère des martyrs, il y eut aussi celle des découvreurs. Les martyrs — ceux du moins dont le procès de béatification est en cour de Rome — furent les PP. de Brébeuf, Lalemant, Garnier, Daniel, Chabanel au Canada, le P. Jogues aux États-Unis ainsi que le F. Goupil et le *donné* de Lalande.—Les découvreurs ne se distinguaient pas des missionnaires. « L'histoire de leurs travaux, dit Bancroft, est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française; et il est de fait, poursuit-il avec un surcroît d'admiration, qu'on ne pouvait doubler un seul cap ni découvrir une rivière que l'expédition n'eût à sa tête un Jésuite. » Cette gloire particulière culmina au dix-septième siècle dans la découverte du Missisipi par le P. Marquette et son compagnon Jolliet, et au siècle suivant dans la découverte de l'Ouest par La Vérendrye accompagné du P. Mesaiger puis du P. Aulneau.

Le XVIIIe siècle était parvenu au milieu de sa course. L'heure allait sonner pour la colonie française des dernières péripéties du drame qui se jouait entre la France et l'Angleterre. Après la dispersion des Acadiens, puis les brillantes victoires de Chouaguen, de William-Henry et de Carillon, ce furent les revers définitifs de Louisbourg, de Frontenac, de Duquesne et enfin des Plaines d'Abraham. La victoire de Lévis ne fit que jeter une vive mais passagère lueur dans la nuit sombre où agonisait la colonie.

Les Jésuites, obligés de quitter la ville de Québec pendant le siège, y revinrent après la capitulation. Plusieurs professeurs étaient retournés en France. Le collège put néanmoins continuer ses classes de lettres jusqu'en 1768; l'école primaire elle-même cessa en 1776. Mais déjà le bref de suppression de Clément XIV était parvenu au Canada. La cour de Londres en avait profité pour déclarer dissoute la Compagnie de Jésus et décréter la confiscation de ses biens. Les Jésuites s'éteignirent les uns après les autres, comme des cierges oubliés sur un autel en ruine. Le dernier d'entre eux fut le P. Casot, mort à Québec le 18 mars 1800. On était aux premiers jours du XIXe siècle. Quatorze ans plus tard, la Compagnie entière reprenait vie et, vingt-huit ans après cette résurrection, elle revenait aux rives du Saint-Laurent.

C'est ce retour et les travaux qui suivirent, que nous avons maintenant à raconter. Malgré le titre de cet ouvrage, nous nous aventurerons dans le XXe siècle, jusqu'en 1914, afin d'embrasser ainsi dans notre relation tout le siècle qui s'est écoulé depuis le rétablissement de la Compagnie en 1814.

La matière à traiter n'a rien de l'éclat ni de l'ampleur des événements que trouva devant lui le P. de Rochemonteix. La Compagnie, en effet, revenue à une époque si différente des origines de la colonie, n'eut pas, comme alors, à faire une partie notable de l'histoire du Canada

avant que de l'écrire. Elle s'est accommodée aux personnages et aux événements, les uns et les autres très simples, qui ont occupé la scène dans la seconde moitié du XIXe siècle. N'ayant rien à démêler avec la politique — si toutefois l'on peut appeler politique au Canada cet empressement de fourmis autour du petit monceau de sable qu'est le pouvoir — elle s'est absorbée dans l'obscur et bienfaisant labeur des fondations d'œuvres et de leur affermissement.

Les sources, on le devine de reste, sont plutôt privées, correspondances, diariums (ou annales particulières des maisons), mémoires, relations, et parfois à l'appui d'épisodes sortant du mur d'enceinte, des documents publics avec leurs renvois soigneusement contrôlés. Parmi les correspondances, je ne m'excuserai pas de citer quelques passages de lettres des Pères premiers arrivants, remarquables par leur esprit d'observation, leur jugement, et l'intérêt qui s'attache à leurs narrations, intérêt comparable par endroits à celui des célèbres *Relations* de l'ancienne Compagnie.

En ce narré des menus faits de notre histoire, nous prenons pour modèle saint Hégésippe, auteur d'une *Histoire ecclésiastique* que le martyrologe romain, au septième jour d'avril, signale en ces termes: « Il l'écrivit dans un style simple, afin d'exprimer, par sa manière d'écrire, la vie de ceux dont il tâchait de suivre les exemples. »

Sur ce, ami lecteur, abordons l'histoire des « Jésuites du Canada au XIXe siècle » et que Dieu nous soit en aide!

Les Jésuites du Canada au XIXe siècle

LIVRE PREMIER

LE RETOUR AU CANADA

SOMMAIRE

I. — État de la colonie, de 1814 à 1842. — Montréal et les Jésuites de l'ancienne Compagnie. — Montréal en 1842. — Les évêques du Canada. — Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal. — Mgr Bourget: enfance, jeunesse; secrétaire de Mgr Lartigue, puis son coadjuteur.

II. — Projet d'une retraite pastorale à Montréal. — Le P. Chazelle, supérieur au Kentucky, est invité à venir donner la retraite. Son succès. — Mgr Bourget succède à Mgr Lartigue (1840); *suaviter et fortiter;* sainteté. — *Appel aux Jésuites* (1841). Réponse du Général de la Compagnie.

III. — Les hommes que la France nous envoya sous la domination française. — Ceux de 1842. — Leur voyage; leur arrivée à Montréal (31 mai 1842). — Premières impressions: sur le clergé; sur la race française. — Le collège de Chambly est offert au Supérieur des Jésuites. — Réflexions sur le petit nombre de prêtres, en ce temps-là. — Refus du collège de Chambly. — Embarras de l'évêque et des Jésuites.

I

La Compagnie, rétablie dans l'univers entier le 7 août 1814, ne revint au Canada qu'en 1842. Entre ces deux dates, la colonie avait été déchirée par des luttes

intestines qui eurent leur aboutissement dans la double insurrection du Haut et du Bas-Canada (1837-1838).

L'Acte d'Union, combattu aux Communes anglaises par le grand O'Connell et à la Chambre des Lords par plusieurs d'entre eux, notamment par Lord Gosford, ancien gouverneur du Canada, fut voté quand même aux deux Chambres et reçut la sanction royale en 1840. L'esprit qui l'animait ressort assez bien de cet aveu mélancolique de l'Ontarien, sir Allan McNab, aveu que lui arrachaient les succès de Louis-Hippolyte La Fontaine et de ses partisans: « L'Union a manqué son objet. Elle a été faite dans le seul but de réduire les Canadiens français sous une domination anglaise, et l'on obtient l'effet contraire. Ceux qu'on voulait écraser, dominent. »[1]

Le siège du gouvernement, d'abord établi à Kingston, se transféra à Montréal en 1843.

Ville-Marie connaissait de longue date les fils d'Ignace de Loyola. Deux siècles auparavant, 16 mai 1642, le P. Vimont n'y avait-il pas célébré la première messe et présagé la merveilleuse croissance de ce « grain de sénevé » ? Seuls pasteurs de Montréal pendant les quinze années qui suivirent, ils transmirent leur charge, en 1657, aux Messieurs de Saint-Sulpice, afin de se livrer plus pleinement à leur ministère de prédilection, l'évangélisation des sauvages.

Les périls et les besoins se multipliant autour de la ville naissante, ils revinrent s'y fixer en 1692. Leur terrain (chapelle, résidence et jardin) couvrait à peu près toute la surface occupée aujourd'hui par le Champ-de-Mars, le Palais de Justice et l'Hôtel de ville. Une

1. Turcotte, *Le Canada sous l'Union*, t. II, p. 98.

église remplaça la chapelle en 1710. Après la cession du Canada en 1763, ils y continuèrent paisiblement leur ministère. Le bref lui-même de Clément XIV (1773) ne changea rien à leur état civil ni à leurs occupations, grâce à la bienveillance combinée de Mgr Briand et du gouverneur Guy Carleton. Mais, empêchés par le cabinet de Londres de se recruter, ils disparurent sans être remplacés. Le dernier d'entre eux, le P. Bernard Well, Belge, remarquable, s'il faut en croire la renommée, par la longueur de ses sermons, se signala plus opportunément par sa très grande charité. Les communautés religieuses de la ville surtout bénéficièrent de ses libéralités. On a pu dire de lui ce que Mgr Hubert disait du P. Casot administrant les biens de la Compagnie à Québec : « Il en fait des aumônes immenses. » En 1791, ce Pactole était détourné de son cours à Montréal par la mort du P. Well, comme il le fut à Québec en 1800 par la mort du P. Casot.

Les « Biens des Jésuites », confisqués par la Couronne, vont susciter d'ardentes convoitises, alimenter de nombreuses injustices administratives, aiguiser la langue et la plume de hauts personnages, jusqu'à ce qu'ils reçoivent enfin leur affectation définitive en 1889. C'est ce qui fera, à son heure, le sujet d'un chapitre spécial.

En 1842, Montréal était, comme aujourd'hui, la ville la plus populeuse et la plus riche du Canada. On y comptait 45,000 âmes, dont 30,000 catholiques : 23,000 Canadiens français et 7,000 Irlandais. Une seule paroisse, confiée depuis 1657 aux Messieurs de Saint-Sulpice, tenait dans son emprise tout ce peuple fidèle. Elle restera l'unique paroisse, *la paroisse,* durant encore un quart de siècle.

Au reste, l'Église, sortie victorieuse de toutes ses luttes depuis la conquête, s'établissait solidement tout le long des rives du grand fleuve. Comme à ses débuts dans l'empire romain, « c'était sa force d'avoir besoin de la liberté seule pour existen ». [1]

Les évêques français ont fait la France. Nos évêques ont fait le Canada. La prédilection divine pour les peuples ne se montre jamais mieux que dans le choix des évêques. *Lux mundi... Sal terrae... Civitas supra montem posita:* ils sont éminemment la lumière qui éclaire et réchauffe, le sel qui conserve et préserve, la force surélevée qui supporte, ranime, entraîne ou retient. A ce compte, le Canada français ne peut-il pas redire de toute son âme ce *leitmotiv* du chantre d'Israël : *Non fecit taliter omni nationi?*

Mgr de Laval et Mgr Plessis à Québec, pour ne citer que les morts et parmi eux les plus grands, et Mgr Bourget à Montréal, ont marqué de leur empreinte puissante l'époque où ils vécurent et les chrétiens qu'ils façonnèrent. Montréal avait donné Mgr Plessis à Québec. Lévis en retour céda à Montréal Mgr Ignace Bourget.

Cet évêque, à qui la Compagnie de Jésus doit une éternelle reconnaissance, a trop mérité d'elle, comme, au reste, de tout le diocèse, pour que nous ne nous arrêtions point quelques instants devant sa grande et belle figure.

Dieu le fit naître à la Pointe-Lévis, afin de le mettre d'abord en face de ce panorama grandiose que présentent aux regards des Lévisiens le fleuve, l'estuaire de la St-Charles, l'île d'Orléans à l'est, la rive nord avec

1. Paul ALLARD, *Le Christianisme et l'Empire romain.*

ses villages encadrés de verdure, ses collines et ses montagnes, et vers l'ouest la noble cité de Champlain montant à l'assaut du Cap Diamant et se couronnant de sa puissante citadelle. C'était en 1799. Ses yeux d'enfant et son âme délicate s'emplissaient de cette poésie aux riantes couleurs dont il émaillera plus tard ses lettres pastorales. Au petit séminaire de Québec, puis au grand séminaire, il laissa le souvenir d'un élève pieux, docile, un peu timide, d'une belle intelligence, d'une volonté forte et douce qui déjà révélait l'extraordinaire équilibre de son âme. De 1818 à 1821, le collège de Nicolet lui confia l'une de ses classes. Il était bien jeune encore. Mais la maturité de son esprit, sa prudence, son zèle l'avaient déjà fait apte à un office qui l'initiait à l'art si difficile du gouvernement.

Dieu préparait toutes les voies. Le 21 janvier 1821, Mgr Plessis consacrait l'abbé Jean-Jacques Lartigue, de la Compagnie de Saint-Sulpice, et en faisait son auxiliaire pour le district de Montréal. Il suggéra au nouvel évêque de s'adjoindre comme secrétaire le jeune abbé Ignace Bourget, dont le bon renom croissait chaque jour. Le choix ne pouvait être plus heureux pour l'un et pour l'autre. Mgr Lartigue aurait en main un instrument digne de son zèle: un confident discret, fidèle, prudent, acharné au travail, par-dessus tout un homme de caractère.

Le caractère sans retouche est une libre efflorescence du tempérament, fleur sauvage poussant au hasard des routes, comme l'églantine. Le caractère bien équilibré, fort, maître de lui-même, est une fleur que la culture la plus attentive et la plus constante a élevée au point de perfection entrevue et désirée. Cette constance dans

l'effort est ce qui donne le fini au caractère. Sans elle, tout est faible, indécis, caduc. L'homme vaut surtout par son caractère. C'est dire que l'éducation de l'intelligence si importante qu'elle puisse être, est néanmoins primée par celle de la volonté. L'abbé Bourget portait déjà dans un corps apparemment débile une volonté robuste. Il l'avait cultivée dès son enfance, non par stoïcisme ou tout autre mobile humain, mais comme ce talent évangélique que le roi confie à ses intendants pour être mis en pleine valeur. Mgr Lartigue était homme à apprécier et à exploiter d'aussi belles qualités.

D'autre part, l'abbé Bourget trouvait dans le modeste emploi de secrétaire de quoi exercer son humilité, son zèle, son amour du travail; il s'initiait de plus en plus au maniement des affaires et des hommes, aidait à la solution de difficultés qu'il rencontrera plus tard toutes pareilles et sur le même terrain; il continuera, un jour, en lui donnant le merveilleux élan que l'on sait, l'éclosion d'œuvres inaugurée par son évêque.

Auxiliaire de Québec depuis 1821, Mgr Lartigue recevait enfin du gouvernement, en 1836, la permission, promptement sanctionnée par Rome, de prendre le titre d'évêque de Montréal. Le mauvais vouloir administratif, qui n'aurait voulu et pour toujours qu'un seul évêque catholique pour tout le Canada, cédait devant le catholicisme poussant de tous côtés ses flots pacifiques, comme un fleuve majestueux qui peu à peu se creuse un lit plus profond et recule ses rives.

Un des premiers soins de l'évêque de Montréal fut d'obtenir du Saint-Siège l'élévation de son secrétaire au rang d'évêque coadjuteur *cum futura successione.* L'on pense bien que la parfaite obéissance du candidat put

seule vaincre sa profonde humilité. La consécration épiscopale lui fut donnée le 25 juillet 1837, dans la nouvelle cathédrale située rue St-Denis. C'était un éclair de joie en cette année sombre où grondait dans nos campagnes le tonnerre de la révolte.

II

En 1839, Mgr Lartigue voulut procurer à son clergé les bienfaits d'une retraite pastorale. L'usage n'en était pas encore introduit au Canada. Québec n'aurait la sienne que deux ans plus tard, prêchée par l'illustre missionnaire, évêque de Nancy et Primat de Lorraine, Mgr de Forbin-Janson.

L'évêque de Montréal avait entendu raconter et il avait vu par lui-même, dans un voyage qu'il avait fait en Europe, le bien très grand que produisent ces saints exercices. Les Messieurs de Saint-Sulpice appuyaient de tout leur pouvoir une mesure d'un si haut intérêt pour la religion; et leur supérieur, messire Quiblier, autrefois élève du P. Chazelle en France et dont il avait gardé un souvenir plein d'estime et d'affection, suggéra le nom du Jésuite pour la grande et sainte œuvre projetée. Il mettait en outre son établissement à la disposition du clergé. Les anciens se rappellent cette vénérable construction sise rue du Collège, non loin du fleuve, sur les bords du petit cours d'eau que les élèves nommaient le Styx. Elle servait à la fois de collège et de séminaire.

Le P. Pierre Chazelle sera le premier supérieur de la nouvelle Compagnie au Canada. Elle lui doit plus qu'une simple mention.

Né le 12 janvier 1789 à Montbrison, tour à tour professeur de lettres, de philosophie et de théologie au séminaire de cette ville, puis curé de campagne, aumônier de régiment, aumônier de l'école militaire de la Flèche, il entre dans la Compagnie, le 1er mars 1822; c'est au noviciat de Montrouge qu'il débute, Montrouge alors dans toute sa gloire par l'effroi qu'il cause aux plus intrépides tenants de la Restauration. Après six mois de probation, on le trouve professeur de théologie dogmatique à Paris, ensuite ministre, puis recteur du collège de Montmorillon. Les Ordonnances de juin 1828 l'en chassent, en fermant du reste toutes les maisons d'éducation de la Compagnie. La révolution de juillet 1830 va plus loin et disperse les Pères. Mais il n'est pas de nuage, dit un proverbe anglais, qui n'ait sa frange d'argent.

A cette époque précise, le P. Chazelle est nommé supérieur d'un petit groupe de religieux qui s'en vient aux États-Unis prendre charge du collège de Bardstown dans le Kentucky, offert deux ans auparavant par l'évêque, Mgr Flaget. Mais voilà. Les choses vont vite en Amérique. Le collège est déjà entre les mains de prêtres séculiers. La seule autre maison d'éducation du diocèse est le collège Sainte-Marie, propriété d'un excellent prêtre, M. William Byrne, qui en est le supérieur, l'économe, le maître de discipline, tout le personnel enseignant, et qui, dans ses heures de loisir, dessert une demi-douzaine de missions environnantes. En cette impasse que faire ? Déconcertés mais non découragés, l'évêque et le Jésuite recourent aux grands moyens. Ils commencent une neuvaine à saint Ignace. Elle était à peine achevée que M. Byrne venait de lui-même offrir

son collège à l'évêque et aux Pères, avec une vaste propriété attenante qui en relevait le prix.

Nous ne suivrons pas le P. Chazelle dans les succès et les épreuves qui signalèrent son rectorat: le nombre croissant des élèves, le choléra qui éclata en 1833 et emporta deux Pères et deux élèves, l'incendie qui peu après réduisit en cendres une partie du collège, les aumônes qui affluèrent de tous côtés pour sa reconstruction immédiate. Dans l'une et l'autre fortune le recteur se montra toujours égal à lui-même: plein d'entrain, de zèle, de dévouement, prodiguant les consolations, alors que son cœur saignait le plus, gardant une vue très nette des œuvres encore à faire et la force pour les accomplir. Tel il nous apparaîtra dans les débuts de la Compagnie revenue au Canada.

Au beau milieu de ses travaux, il reçut, en 1839, une lettre de M. Quiblier, son ancien élève de Montbrison. Elle l'invitait, de la part de l'évêque de Montréal, à venir donner au clergé les exercices de la retraite. Il hésita. Son humilité lui faisait appréhender une aussi redoutable tâche; d'autre part, un espoir lui montait au cœur: la présence du Jésuite ne réveillerait-elle pas dans les cœurs canadiens des souvenirs plutôt assoupis qu'éteints ?

Le succès dépassa toutes les espérances. Le clergé, — plus de cent prêtres réunis au séminaire, — fut vivement impressionné par la piété entraînante et le savoir du prédicateur. Et celui-ci aimait à rappeler la profonde édification que ces prêtres lui avaient donnée. La retraite contribua à rapprocher les cœurs. Jusque-là, le clergé du diocèse voyait d'un œil assez indifférent, armé parfois d'une pointe d'hostilité, les prêtres venus de France,

et les tenait à distance. Leur réunion sous le même toit, pendant plusieurs jours, dans les mêmes élans d'amour de Dieu et des âmes, rompit la glace et inaugura d'heureuses relations. On en sut gré au Jésuite.

Les laïques eux-mêmes firent fête à celui qui leur rappelait une Société si vénérée de leurs pères. On le conduisit sur le théâtre des travaux des anciens Jésuites, au Sault-Saint-Louis, à Québec, à Sillery, à l'Ancienne et à la Jeune Lorette. On le pressa de s'interposer auprès du T. R. P. Général pour obtenir un nouveau contingent des Pères de la Compagnie. Il écrivit effectivement à Rome, de retour au Kentucky, mais sa requête n'eut pas de suite pour le moment.

Une conséquence imprévue du passage du P. Chazelle fut l'éclosion de deux vocations religieuses, prémices de la nouvelle Compagnie. L'un n'était autre que l'abbé John Larkin, jadis condisciple du cardinal Wiseman à Ushaw, devenu, à l'époque où nous sommes rendus, prêtre de Saint-Sulpice et brillant professeur de philosophie au petit séminaire. Les évêques du Canada le proposeront plus tard à Rome, malgré son titre de Jésuite, pour le siège de Toronto. Le 23 octobre 1840, il quittait Montréal pour aller s'enfermer au noviciat du Kentucky. Dès l'année suivante, un de ses plus chers élèves l'y suivait, un jeune Westphalien, Frédéric Gockeln.

Bientôt après son retour aux États-Unis, le P. Chazelle fut remplacé dans sa double charge de recteur du collège et de supérieur de la Mission. Il se livrait au travail de la prédication et des retraites, lorsqu'il fut rappelé en France, puis mandé à Rome. C'est là que nous le retrouverons en 1841.

La retraite de 1839 fut le dernier acte important du premier évêque de Montréal. Quelques mois après, le 19 avril 1840, Mgr Lartigue expirait, en laissant à son successeur un vaste champ déjà soigneusement défriché, et que celui-ci allait couvrir d'une végétation d'œuvres qui tiendrait du prodige.

S'il nous fallait caractériser en deux mots Mgr Ignace Bourget, nous dirions qu'il fut éminemment un homme d'œuvres et, qui plus est, un homme de Dieu, l'*homo Dei* que saint Paul façonnait dans son disciple de prédilection, Timothée, alors évêque d'Éphèse. Sa régence à Nicolet, son long secrétariat sous Mgr Lartigue et sa collaboration plus haute comme évêque, l'avaient admirablement préparé à régir pendant plus de trente années le plus important de nos diocèses. Il apportera dans la conduite des âmes, dans ses créations d'œuvres, dans ses luttes contre certaines factions intestines et contre les agressions du dehors, l'harmonieuse union de deux qualités maîtresses qui font le bon gouvernement : le *suaviter* et le *fortiter*. Union si rare dans le même homme. Ou bien la douceur dégénère en mollesse, ou la force en dureté. Mais garder toujours le juste milieu, ne se laisser emporter ni à ses goûts, ni à ses répugnances, appliquer constamment le *fortiter* dans le but à atteindre et le *suaviter* dans les moyens, c'est le fait d'un rare esprit, c'est un don du ciel sans doute, mais développé, élaboré, poussé jusqu'à son plein épanouissement. Mgr Bourget a été parmi nous un modèle dans cet art des arts, *Ars artium, regimen animarum*. Ajoutez une claire intelligence, nourrie de la sainte Écriture dont il enrichissait ses lettres et ses mandements, et, ce qui précède le disait assez, une

3

volonté puissante, que nul obstacle n'ébranlait. — Nous le revoyons encore dans nos souvenirs avec sa démarche à la fois vive et grave, ses lèvres souriantes, son front élevé couronné d'une abondante chevelure que le temps avait blanchie comme neige: tout attirait chez lui, tout respirait la sainteté. La sainteté, voilà ce qui transparaissait au-dessus de tout: elle était dans le ton, dans le geste, dans le regard, elle coulait de ses lèvres, elle charmait, elle subjuguait. On sentait à l'entendre que son âme, présente et attentive à tout, ne quittait cependant pas son colloque intime avec Dieu. Il a beaucoup écrit, il a beaucoup fait. Chacune de ses paroles, chacune de ses œuvres, trouva son point de départ dans l'amour des âmes et le souci de la gloire de Dieu. Il peut, croyons-nous, et c'est son plus bel éloge, il peut, par la grandeur de ses œuvres et l'éclat de sa sainteté, être rangé immédiatement après le premier évêque de Québec, le Vénérable François de Montmorency-Laval.

En 1841, il invita Mgr de Forbin-Janson, fondateur des missionnaires de France, à venir donner à son peuple des missions et des retraites pour enrayer le fléau de l'intempérance. Le succès de ces prédications fut partout extraordinaire. Pour en renouveler et en perpétuer les fruits, il appela, cette année-là même, les Oblats de Marie Immaculée.

Il n'avait garde d'oublier la portion la plus délicate de son troupeau, les enfants, non plus que ses grands enfants des bois, les sauvages. Aux uns, il voulut procurer des éducateurs, qui viendraient compléter l'œuvre de Saint-Sulpice; aux autres, les mêmes Robes-Noires qui évangélisèrent autrefois leurs tribus errantes. C'était

donner un corps aux désirs et aux espérances exprimés lors de la retraite du P. Chazelle. Il se mit en route pour Rome, afin d'aller se jeter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, que déjà il aimait tant et dont le culte fut une des passions de sa vie, mais aussi pour déposer entre les mains du Général de la Compagnie de Jésus la supplique qu'il intitula: « Appel aux Jésuites. » Nous citons en entier ce document: c'est, on peut dire, la *Magna Charta* de la nouvelle Compagnie de Jésus au Canada.

APPEL AUX JÉSUITES

Le soussigné ne doute pas que le projet de confier aux RR. PP. Jésuites le soin des Missions sauvages du Canada, ne soit une raison suffisante pour les engager à revenir dans ces contrées, pour arroser de nouveau de leurs sueurs et fertiliser par leurs travaux cette terre consacrée par le sang de leurs Pères. Tout les rappelle dans cette contrée qui n'a jamais cessé de vénérer leur mémoire, et qui est encore couverte des monuments précieux qui attestent leur courage intrépide. Ils y trouveront des évêques et un clergé qui se feront gloire de concourir à leurs saintes entreprises, et un peuple plein de foi qui, dans ce moment, uni à ses Pasteurs, ne cesse de lever au ciel des mains suppliantes pour prier le Maître de la vigne d'envoyer un assez grand nombre d'ouvriers pour récolter l'abondante moisson qui se présente. Ils y trouveront une jeunesse ardente qui saura par son application à l'étude, dédommager ses maîtres des sacrifices qu'il leur aura fallu faire pour venir répandre le bienfait de l'éducation dans cette partie du nouveau monde: ils y trouveront des peuplades

d'Indiens fidèles dont les yeux seront réjouis en revoyant leurs anciens maîtres; ils y trouveront des peuplades infidèles qui les supplient d'aller à leur secours: *Transiens in Macedoniam, adiuva nos* (Act. XVI, 9.). Il est à croire que l'ancienne harmonie qui a toujours régné en Canada entre le clergé séculier et les Jésuites, n'en sera que plus resserrée: en se revoyant après tant de malheurs et de secousses et après quatre-vingts ans de séparation, qu'ils seront tendres les saluts de ces frères toujours si unis, *Quam bonum et quam iucundum habitare fratres in unum!* Enfin le soussigné espère que les enfants de saint Ignace, les frères de saint François Xavier, de saint Régis, etc., entendront sa voix qui est celle de son Église fondée par eux, et qu'ils se diront les uns aux autres comme autrefois saint Paul et saint Barnabé: *Revertentes visitemus fratres per universas civitates, in quibus praedicavimus verbum Domini, quomodo se habeant* (Act. XV, 36.).

Rome, 2 juillet 1841.

† IGNACE, *évêque de Montréal*

Le Père Général Jean Roothaan accueillit cette demande avec un bonheur mêlé de quelque appréhension. De semblables démarches affluaient à Rome, on réclamait de tous côtés les fils de Loyola. Où les prendre ? La Mission du Canada cependant avait toujours occupé une trop grande place dans le cœur de la Compagnie, pour être éconduite ou même remise à plus tard. Le Général s'adressa à la nation-missionnaire par excellence, à celle dont la fécondité apostolique donne toujours sans s'épuiser jamais, et qui allait reprendre parmi nous

le rôle qu'elle avait si magnifiquement tenu dans la première moitié de notre existence nationale.

III

La Compagnie de Jésus en France, au XVIIe siècle et au siècle suivant, ne se défendit point non plus d'un faible pour le Canada. De toutes les missions qu'elle assista de ses dons et de ses hommes, la nôtre eut ses préférences. Pour ne rappeler ici que les envois d'hommes, quelle admirable pléiade que les Le Jeune, les Jérôme Lalemant, de Brébeuf, Jogues, Bressani, Garnier, Allouez, de Carheil, Marquette, de Charlevoix, les deux Lamberville, et tant d'autres! Plusieurs d'entre eux jetèrent un vif éclat par leur haute culture littéraire ou scientifique, et tous par des vertus poussées jusqu'à l'héroïsme et un zèle que l'imminence du martyre ne faisait qu'aiguiser.

L'histoire se répéta au siècle dernier. Les circonstances sans doute n'étaient plus les mêmes. Le tomahawk ou la flèche n'attendaient plus le missionnaire à l'orée des bois ou sur les bords de nos lacs et de nos rivières. Mais la moisson croissait et mûrissait à vue d'œil, elle dorait nos campagnes du Bas et du Haut-Canada, des plateaux de la Gaspésie aux rivages ombreux de la « mer d'eau douce ».

Lorsque la mission du Kentucky, que présidait le P. Chazelle, fut fondée en 1830, il n'y avait en France qu'une seule Province de la Compagnie: *Provincia Galliae*. Elle se subdivisa, en 1836, en Province de Paris (*Franciae*) et en Province de Lyon (*Lugdunensis*). La mission du Kentucky échut à la Province de Paris.

Ce fut à elle encore que le Père Général songea pour le rétablissement de la Mission canadienne.—Jusqu'à l'année 1846, l'une et l'autre mission vécurent séparément, pour se réunir alors sous le nom de New-York-Canada, les Pères du Kentucky émigrant à Fordham.

Le P. Chazelle, en 1841, se trouvait à Rome en même temps que Mgr Bourget. Le fondateur de la mission américaine était tout indiqué pour la nouvelle mission. Le Général le nomma Supérieur, et pria le Provincial de Paris, le P. Boulanger, de lui adjoindre des compagnons. La Providence tenait justement en réserve les hommes qu'il nous fallait.

Depuis plus d'un an, la mission de Madagascar semblait assurée à la Compagnie. Son personnel était nommé, et de pieuses âmes s'étaient occupées à pourvoir à tous ses besoins. Le vaisseau était choisi, le jour du départ fixé, quand Dieu permit que le projet échouât. Il détournait à notre profit ce qu'il refusait pour un temps aux pauvres Malgaches.

Trois provinces de la Compagnie avaient été mises à contribution pour former le premier contingent: la province de Lyon fournit le R. P. Pierre Chazelle, supérieur de la Mission et le frère coadjuteur Emmanuel Brenans; la province de Paris, les PP. Félix Martin, Paul Luiset, Dominique du Ranquet, Joseph Hanipaux et le frère Joseph Jennesseaux; la province de Turin, le P. Remi Tellier et le frère Pierre Tupin.

Le 24 avril 1842, ils étaient tous réunis sur le même vaisseau américain l'*Argo*, dans le port du Havre, et ils levaient l'ancre en confiant à Marie, Étoile de la mer, le soin de les diriger sur le vaste océan. Ce n'étaient plus à vrai dire les deux ou trois mois de traversée du

XVIIe siècle, mais ce n'était pas encore la rapidité actuelle dévorant en quelques jours l'espace qui divise les deux continents. Quatre semaines de navigation leur permirent d'organiser diverses dévotions dans une de leurs cabines, et en particulier le mois de Marie. A certains jours, la sainte messe ne pouvait se dire à cause des soulèvements de la mer, mais tous se retrouvaient le soir aux pieds de la Madone, pour lui dire leur amour et demander sa bénédiction.

Le 25 mai, ils jetèrent l'ancre dans la rade de New-York. Trois jours après, l'Hudson les vit remonter lentement vers Troy. Le lac Champlain les reçut bientôt sur sa nappe paisible, parmi ses bouquets d'îles, où ils purent à loisir rappeler la mémoire de leurs devanciers, sillonnant ce même lac dans le frêle canot d'écorce, en quête de néophytes iroquois. Enfin les voici à Saint-Jean, le 31 mai au matin. Ils saluèrent avec joie cette terre du Canada qui leur était déjà si chère, et s'empressèrent d'offrir le saint sacrifice en action de grâces.

Mgr Bourget était en visite pastorale à Sainte-Marie-de-Monnoir. Le P. Chazelle s'y rendit aussitôt, pendant que les autres Pères et Frères prenaient le train qui les conduisit à Laprairie. Le bateau passeur les amena à Montréal, le soir même, dernier jour du mois de Marie, deux siècles exactement après la première messe du P. Vimont. Le chanoine Paré au quai puis le grand vicaire Hudon à l'évêché les reçurent avec toutes les marques de la plus vive charité. Il tardait à l'évêque si aimant de les serrer tous sur son cœur. Aussi dès le lendemain, des voitures venaient les prendre et les lui amenaient à Sainte-Marie. On imagine l'affection avec laquelle il embrassa et bénit ces bons ouvriers qu'il

avait appelés de si loin. Le jour même il indiquait à chacun les travaux qui l'attendaient. L'ouvrage ne manquerait pas. On était en plein Jubilé d'Espagne [1]. C'était à qui posséderait un ou deux Pères dans sa paroisse pour les exercices du jubilé. Les trois Frères retournèrent à l'évêché de Montréal, deux aux travaux du jardin, et le troisième, le frère Jennesseaux, pourvu d'une excellente instruction, remplaça le maître d'école qui justement venait de lever le pied.

Les premières impressions sur un pays, sur un peuple, sont toujours les plus vives, sinon les plus justes. Elles ne perdent rien de leur vivacité et gagnent en justesse, lorsqu'elles se rehaussent de jugement, de savoir, de fine observation et de sympathie. Ç'a été le cas de l'un des nouveaux arrivés, le P. Félix Martin, et c'est notre bonne fortune de pouvoir l'entendre, après un an de séjour au Canada (qu'on nous permette d'anticiper quelque peu), formuler ainsi son jugement sur l'évêque, son clergé, et la race canadienne.

« Le clergé voit à sa tête un vertueux et zélé prélat qui ne semble connaître de sa dignité que les sacrifices et les travaux. Le zèle de la maison de Dieu le dévore et il inspire ce feu sacré au clergé qu'il conduit. Cent trente prêtres environ travaillent sous lui dans ce vaste diocèse. L'union et le zèle forment le plus beau trait

---

1. Depuis plusieurs années, le gouvernement de Madrid faisait une guerre acharnée à l'Église, et il venait de déposer devant les Chambres un projet de loi visant à détruire la juridiction ecclésiastique et à soumettre l'Église à l'État. Pour conjurer un tel malheur, le pape Grégoire XVI eut recours aux prières de l'Église universelle et ordonna, par des lettres datées du 22 février 1842, des prières publiques, solennelles, sous *forme de jubilé*.

de leur caractère. Ils se visitent fréquemment pour entretenir les rapports de la charité. Ils aiment surtout à se rendre le mutuel secours que réclament à certaines époques les retraites, les neuvaines, les prières des Quarante-Heures, qui attirent toujours de grands concours. On trouverait certainement dans ce clergé du goût pour l'étude et de l'aptitude pour les sciences, s'il n'était pas absorbé par les besoins si multipliés de paroisses trop peuplées et trop étendues. Sa vie est régulière, sa conduite est édifiante, et il se montre digne de la confiance qu'il inspire. Sans prétention comme sans susceptibilité, il ne redoute pas l'influence étrangère. Aussi dès notre entrée dans la participation de ses travaux, nos sympathies se sont rencontrées et nos cœurs se sont unis ». [1]

Le lecteur aura peut-être remarqué la phrase: « On trouverait certainement dans ce clergé du goût pour l'étude et de l'aptitude pour les sciences, s'il n'était absorbé par les besoins si multiples de paroisses trop peuplées et trop étendues. » Le P. Martin met ici le doigt, très délicatement d'ailleurs, sur l'une des causes qui ont le plus retardé l'essor des études transcendantes dans le clergé: les absorbantes préoccupations du ministère. Il faut songer que tout était encore à faire, en ce temps-là, et c'est une ample justification. Le temps devait venir, — et nous le saluons de nos jours, — où se produirait dans maintes jeunes âmes sacerdotales un magnifique *sursum* intellectuel, et cela pour le plus grand avantage des fidèles qui ne se contentent plus de la foi du charbonnier.

---

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 10.

Du clergé le P. Martin passe aux fidèles:

« La population d'origine française se distingue par son attachement à la religion et la vivacité de la foi que souvent les scandales et les perfidies de l'hérésie, les voyages lointains, la privation de secours spirituels, le désordre des passions dont de longues années de prospérité fortifiaient encore l'habitude, n'ont pu détruire.

« Il faut avoir connu les commencements de cette colonie, pour comprendre comment ces heureuses dispositions ont pu se perpétuer jusqu'à notre époque. Les vues toutes religieuses de ses premiers fondateurs leur firent prendre des précautions que l'industrie et les intérêts commerciaux seuls n'auraient jamais imaginées. » — Il rappelle ici le soin extrême avec lequel on choisissait les colons pour en faire une race pure et croyante. Le P. Chazelle fait la même remarque en parlant de l'affluence du peuple aux missions prêchées dans les villes et les campagnes. Remarque qu'il termine par une sentence aussi forte que juste: « Le principe, dit-il, des heureuses dispositions que les Canadiens apportent à ces visites extraordinaires de la grâce, c'est la foi, une foi qui est d'un siècle depuis longtemps écoulé. Vous trouverez toutes les tentations, tous les vices, les plus grands désordres, mais les doutes contre la foi, jamais. Il fut un moment, au Canada, où cette antique simplicité de la foi parut s'affaiblir. Quelques hommes essayèrent de parler le langage du dix-huitième siècle. Mais Dieu voulut que le canon des Anglais fit bientôt taire cette philosophie. » [1]

---

1. *Lettres du P. Chazelle*, p. 63. Archives du collège Sainte-Marie.

Le P. Martin reprend: « Les heureux effets d'une semence si sainte se font encore sentir. La propreté, la décoration et quelquefois la richesse des églises témoignent de leur zèle, surtout quand on sait que toutes ces dépenses ne sont dues qu'à leurs aumônes. C'est en effet par des cotisations également réparties et par des dons volontaires que se sont élevés et embellis tous les monuments religieux du pays. Autrefois la libéralité des rois de France et le zèle de quelques grands seigneurs venaient à son secours. « Le roi avait fondé plusieurs missions sauvages, le seigneur de Gamache, dont le fils venait d'entrer dans la Compagnie en France, avait élevé le magnifique collège de Québec, la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, avait doté l'Hôtel-Dieu de Québec, etc. Mais aujourd'hui le gouvernement reste entièrement en dehors des œuvres de la religion catholique. Il laisse les prêtres vivre de leurs dîmes et de leur casuel, les paroisses se former et s'embellir par les seuls sacrifices de leurs habitants, et les nombreux établissements qui intéressent la religion et l'humanité souffrante prendre naissance par le pur élan et par les seuls sacrifices de la charité ». [1]

Le P. Martin et le P. Chazelle estiment que les Canadiens sont restés bien français. « Le vrai Canadien, dit le premier, a conservé, indépendamment de la langue, le caractère français, et si, dans ses manières et ses habitudes, il a emprunté quelque chose à ses nouveaux maîtres, il est impossible en l'étudiant de se méprendre sur son origine. » — Le second ajoute· « Considéré à ce point de vue, le Canada, soumis à l'Angleterre et voisin

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 11.

des États-Unis, est un phénomène vraiment remarquable, et il peut avoir sa place dans le tableau des triomphes et des espérances de l'Église. »

Ces appréciations sympathiques ne surprennent pas chez le P. Chazelle. Il s'était dit aux États-Unis que pour réussir en Amérique et plus spécialement au Kentucky, il devait se faire Américain, voire Kentuckien. Au Canada, en vertu du même principe, il se fit Canadien. N'est-ce pas la sagesse même ? Prend-on jamais contact avec les âmes, si le cœur n'y est tout entier ? Et faute de cette compénétration de l'âme d'un peuple, ne s'expose-t-on point à ne la connaître jamais ?

Le P. Martin sut lui aussi se garer de ce travers. Nous venons de l'entendre. Nous le verrons encore mieux à l'œuvre bientôt. Il deviendra la plus solide colonne de la Mission canadienne.

L'évêque de Montréal, dans son « Appel aux Jésuites », avait manifesté l'espoir de trouver en eux des éducateurs pour la jeunesse de son diocèse. Le poste immédiat qu'il leur destinait était le collège de Chambly. Montréal, qui avait depuis 1767 son collège, excellemment dirigé par les Messieurs de Saint-Sulpice, n'était pas mûr encore pour un deuxième. Le curé de Chambly, M. l'abbé Mignault, s'était rangé parmi ces admirables fondateurs de collèges, MM. les abbés Curateau à Montréal, Brassard à Nicolet, Girouard à St-Hyacinthe, Ducharme à Ste-Thérèse, Painchaud à Ste-Anne-de-la-Pocatière, Labelle à l'Assomption. Ce sera l'éternel honneur de notre clergé d'avoir sauvé dans la province de Québec la culture classique et française, que lui seul pouvait alors prendre en mains. Que si on lui a reproché, faussement

d'ailleurs, de ne songer qu'à son recrutement, ce grief ne pouvait exister en ce temps-là. Le P. Chazelle remarque le petit nombre de prêtres comparé aux besoins des populations. C'est pour lui une énigme. « Oui, écrit-il, il devrait y avoir, au Canada, des prêtres non seulement pour les besoins des deux diocèses, mais encore pour les États-Unis et les missions lointaines. Presque partout les églises sont belles, parfaitement ornées; on y chante bien, on y fait bien les cérémonies. Dans le chœur entrent seulement les hommes qui portent surplis et bonnet carré et trente, quarante, quatre-vingts enfants de chœur. Ainsi honoré, l'état ecclésiastique l'est encore sous d'autres rapports. Le curé est aimé, vénéré; il est dans sa paroisse comme un magistrat. De plus, le désir de faire fortune, comme aux États-Unis, le besoin de se tourner en tous sens, la fièvre des spéculations, ne sont pas les maladies morales qui travaillent la jeunesse canadienne. Pourquoi donc se tient-elle ainsi à la porte du sanctuaire, sans vouloir y entrer ?... Beaucoup d'entre eux ne finissent pas leurs études, ou renoncent à l'état ecclésiastique, quand ils pourraient l'embrasser. Quelles que soient les causes de ce fait étrange, je suis porté à croire qu'un heureux changement doit s'opérer et que les retraites ecclésiastiques, les retraites ordinaires et les missions vont y contribuer puissamment. » — Nous savons combien magnifiquement l'avenir se chargea de réaliser cette prévision.

Le collège de Chambly toutefois n'était pas destiné à prendre une large part à ce réveil religieux. Avant longtemps, par le plus naturel des avatars, il se métamorphoserait en modeste école commerciale. Le P. Cha-

zelle, sur la demande de l'évêque de Montréal, se rendit à Chambly. Il visita le collège, remarqua les réparations extraordinaires dont il avait besoin, s'assura que le chiffre des dettes et celui des élèves marchaient en sens inverse: pendant que l'un montait, l'autre baissait, et de plus que les rênes de la haute administration resteraient entre des mains étrangères. La conclusion était facile à tirer. Malgré son désir de plaire à l'évêque, de l'aider de son mieux dans l'œuvre de l'éducation, et tout en lui sachant gré d'une sollicitude qui lui masquait tous les obstacles, le supérieur des Jésuites ne pouvait se jeter tête baissée dans une pareille impasse. Il dut en conséquence opposer un invariable refus à l'offre réitérée du collège de Chambly.

La situation devenait embarrassante pour le prélat et pour les Pères. Où trouver une résidence ? Le travail sans doute ne manquait pas: les demandes pleuvaient, les missions chevauchaient souvent les unes sur les autres. Dans les rares intervalles de répit, on se retirait à l'évêché, dans une pièce solitaire, ancien dortoir des séminaristes. Mais cette manœuvre ne pouvait se prolonger indéfiniment.

La confiance en Dieu était une autre caractéristique du saint évêque; confiance que rien n'altérait, pas même les occurrences les plus imprévues; ajouterai-je avec Bossuet tempérant son éloge de la clémence de Charles I, confiant « jusqu'à être obligé de s'en repentir » ? — Mais Dieu laissa-t-il jamais ses plus fidèles serviteurs dans la détresse ? Ne se doit-il pas alors d'égaler les ressources aux besoins ? Il n'y manqua pas en cette occasion.

LIVRE DEUXIÈME

LAPRAIRIE

Sommaire

I. — Heureuse intervention de Mgr Power. — La cure de Laprairie est offerte à la Compagnie. Ses origines. Ses différents noms — Prise de possession (2 juillet 1842). — Impressions des nouveaux venus. — Le P. Tellier. — État de la paroisse. — Les exercices du jubilé.

II. — Retraite du P. Chazelle à Québec. — Sa retraite à Toronto. — Retraite de tempérance à Montréal, prêchée par les PP. Martin et Hanipaux. — Œuvre des missions. Éloge de Mgr de Forbin-Janson. — Les *Suisses*. — Missions des PP. Hanipaux, Martin et Chazelle.

III. — Projet d'un collège à Laprairie. — Opposition à Montréal. — M. Quiblier, le P. Chazelle, et Mgr Bourget. — Abandon du projet. — Réflexions du P. Chazelle sur Montréal et l'avenir religieux du peuple canadien. — Pronostic pessimiste du P. Tellier.

IV.—Projet d'un noviciat à Montréal. — Installation de deux Pères à l'évêché, pour préparer les voies. — L'affaire des Bibles. — Explosion de fanatisme d'un journal protestant de la ville. Réponses. — Le P. Chazelle ouvre le noviciat à Laprairie (31 juillet 1843).

V. — La croix sur le tombeau de Catherine Tekakwitha. — Visite de Mgr Power. — Le P. Tellier relate quelques-unes des « spécialités religieuses du pays ». — Les Sœurs de la Congrégation et de la Providence. — Le chemin de la croix. — Le grand incendie. — Mission de tempérance de M. Chiniquy. — Dernières années. — Les adieux (1854).

I

Mgr Power, curé de Laprairie depuis 1839, venait d'être nommé premier évêque de Toronto, et sacré à Laprairie même, au mois de mai 1842. Il apprend l'em-

barras des Jésuites; se rappelant que sa paroisse a été jadis une de leurs plus florissantes missions, il propose à Mgr de Montréal de les établir, au moins provisoirement, curés de Laprairie. Le projet sourit à l'évêque et au P. Chazelle et, le 2 juillet, les Pères se mettent en route vers leurs première résidence.

Quelques notes d'histoire rétrospective ne seront pas ici sans utilité.

La fondation, ou du moins l'exploration de Laprairie suivit de près l'établissement de Montréal. Dès l'année 1643, les PP. Poncet et Duperron, résidant à Ville-Marie, parlent d'une course qu'ils firent de l'autre côté du fleuve. Ils trouvèrent des emplacements très favorables à des habitations françaises, à cause des prairies, de la chasse et de la pêche. Les arbres sont beaux, la terre est bonne; mais il y a l'ennemi à craindre, l'Iroquois échelonnant ses wigwams du lac Champlain au lac Ontario. Parmi les postes avancés que les Gouverneurs français disposèrent sur la rive sud du Saint-Laurent, Laprairie parut un des plus importants, et bientôt il eut un fort flanqué de quatre bastions, une petite artillerie et une garnison. En 1647, M. de Lauzon concédait à la Société, pour services rendus, la Seigneurie de la Prairie de la Magdeleine: Seigneurie « consistant, dit l'acte, en deux lieues de terre le long du fleuve, sur quatre lieues de profondeur dans les terres, tirant vers le sud ». Les Jésuites en profitèrent pour y établir une colonie d'Iroquois chrétiens. Ils voulaient ainsi les arracher aux séductions des mœurs payennes de leurs tribus.

Leur nombre s'accrut. Le village fit, en 1677, sous la conduite du P. Pierson, sa première migration. Il alla s'établir une lieue plus haut sur les bords de la rivière

du Portage, vis-à-vis du rapide: il prit le nom de *Kahnawaké* (au Rapide). C'est là que vint la jeune Catherine Tekakwitha, fille d'un Iroquois idolâtre et d'une Algonquine chrétienne, et que les Américains ont surnommée pour l'exquise pureté de sa vie, le *lis des Mohawks*. Le bourg était si fervent qu'elle y trouva des modèles et y laissa des imitateurs. A la première visite du P. de Charlevoix, en 1708, la mission était remontée une lieue plus haut que la rivière du Portage. Enfin en 1721, il la vit s'établissant où elle est aujourd'hui, sous le nom français de *Sault-Saint-Louis*, et sous le nom sauvage (conservé à travers toutes les migrations) de *Kahnawaké* ou, d'après l'orthographe anglaise, *Caughnawaga*.

Laprairie, elle, devait son nom aux riches pâturages produits de tous temps par le sol qu'elle occupe; et une prairie dite de la Magdeleine, située à l'extrémité ouest de son territoire, l'avait fait appeler *Laprairie de la Magdeleine*, pour la distinguer des autres localités auxquelles la même cause avait fait donner le même nom. Elle eut, à diverses époques, différentes dénominations ecclésiastiques. Lors de sa fondation, elle fut nommée la mission de Saint-François-Xavier des prés, *Missio Sti Francisci Xaverii a pratis;* plus tard elle fut érigée en paroisse sous le même vocable. En 1705, à l'occasion de la bénédiction de la seconde église, l'évêque substitua à S. François Xavier la Nativité de Notre-Dame, comme titulaire de la paroisse, laissant néanmoins au premier titulaire les honneurs de second patron de Laprairie. La paroisse fut dès lors appelée *Pratariensis paroecia Nativitatis Beatae Mariae Virginis*.

Elle fut administrée tour à tour par des Jésuites,

des Messieurs de Saint-Sulpice, des chanoines de Québec et de simples prêtres séculiers. Les relations de la Compagnie avec la paroisse n'avaient pourtant jamais cessé tout à fait. Comme Seigneurs de Laprairie, les Pères y avaient une maison. Leurs procureurs y trouvaient un pied-à-terre. On voyait encore en 1842 dans le jardin du presbytère des ruines de cet ancien manoir.

Mgr Power qui laissait sa paroisse à la Compagnie voulut, avant de partir, lui préparer les voies. Avec une affection et une délicatesse admirables, il sut si bien réveiller le souvenir des anciens Pères que la population en masse appela de tous ses vœux les nouveaux missionnaires. Ne parlait-on pas déjà de leur bâtir un beau collège ?

Le 2 juillet, jour de la Visitation, est fixé pour la prise de possession. Le voyage ne se fera pas sans encombres. Le P. Chazelle, le P. Tellier et les frères Brenans et Tupin se mettent en route sous le brouillard et la pluie. Le bateau traversier, avarié depuis quelques jours, ne fait pas le service. Le plus gros du bagage est jeté dans des barques qui remontent le courant, tandis que les passagers longent le fleuve, chacun avec sa charge. Arrivés en amont du courant, ils s'entassent dans les barques, accroupis et serrés pêle-mêle avec d'autres passagers et des soldats. Pendant que l'on cingle vers le sud, sous la protection des parapluies et ballottés par les vagues que les vents soulèvent, une députation, formée à Laprairie et rendue à Longueuil dans huit ou dix voitures pour faire escorte aux Pères, se morfond sur le quai de Longueuil, parmi les rafales du *nordet* et de la pluie. Le chef de la députation, qui a traversé au pied du courant sur un *horse-boat*, s'est pré-

senté à l'évêché une heure trop tard. Et c'est ainsi que de part et d'autre l'on arriva le soir au village, sans s'être rencontrés. Mauvais augure! aurait-on gémi, aux jours de l'ancienne Rome. Il n'en fut rien. Le lendemain, dimanche, avait lieu la prise de possession solennelle, au milieu d'un grand concours et avec toutes les marques d'une affection vraiment filiale qui ne se démentit jamais.

Les nouveaux venus admirent le fleuve, « large, disent-ils, comme un bras de mer », qui s'est creusé sur la rive droite une anse profonde, au fond de laquelle est blotti le village; ils voient au loin, vers la gauche, les bouillons et les jets d'écume des rapides et entendent leur grondement; en face l'île Saint-Paul, l'une des fines émeraudes de notre fleuve comme sa voisine en aval, l'île Sainte-Hélène, et entre les deux une échappée de la grande ville, bientôt capitale éphémère du Canada, prenant déjà des airs de reine aux pieds de son Mont-Royal.

En détournant les yeux du Saint-Laurent, ils voient s'échelonner dans le lointain et couronner d'immenses plaines, les montagnes du Vermont, celle de Saint-Bruno, et le mont Saint-Hilaire où Mgr de Forbin-Janson arbora naguère avec des dimensions colossales le signe auguste de notre rédemption. [1]

Les Pères de Laprairie estiment que les moyens de communication avec la ville sont également faciles et agréables. En été, ils ont mieux que le *horse-boat* de

---

1. La croix de Saint-Hilaire avait 100 pieds de haut, ses bras 30 pieds d'envergure. Elle est tombée depuis et malheureusement n'a pas été relevée.

Longueuil: ils ont un *steam-boat*. C'est que Laprairie est le terminus du seul chemin de fer du sud, reliant Saint-Jean à Laprairie et, par Laprairie, à Montréal, et leur amenant chaque jour de nombreux voyageurs des États-Unis et de l'Europe. La ligne est primitive: c'est le *chemin à lisses*, avec rail en bois recouvert de fer. Il ne faut pas sourire. Le XIXe siècle en était encore à l'enfance des chemins de fer. Songez que dans le Haut-Canada, à cette époque, leur première ligne, celle d'Erié et d'Ontario ouverte en 1839, était aussi un chemin à lisses, mais *tiré par des chevaux*. On n'y plaça une locomotive qu'en 1854 [1]. — « En hiver, écrit le P. Tellier à son Provincial de France, le fleuve se sillonne de mille grandes routes balisées et aussi battues que nos grandes routes d'Europe. L'on y rencontre des files de traîneaux au grand trot, quelquefois quarante ou cinquante voitures de foin ou de bois, se suivant sur cette immensité de glace, glissant, serpentant avec une incroyable témérité entre les mares qui jaillissent ça et là et menacent le voyageur trop hardi ou égaré. Ce serait pourtant une erreur de se représenter le Saint-Laurent ainsi gelé comme formant partout une surface plane et unie. Avant que la glace se consolide, elle se brise à plusieurs reprises, et travaille étrangement si la température baisse; s'il tombe de la pluie ou de la neige, le fleuve charrie des glaçons, les eaux grossissent et, en grossissant, elles soulèvent, elles fracassent avec furie, elles lancent à droite et à gauche des montagnes de glace pour s'ouvrir un chenal, qui lui-même disparaît bientôt sous une nouvelle couche de glaces. Ces mon-

1. Turcotte, *Le Canada sous l'Union*, t. II, p. 197.

tagnes hérissées de blocs congelés et bleuâtres présentent un magnifique désordre et sont de toute beauté. Elles me reportent au pays d'Aoste, où j'ai souvent parcouru dans les gorges des Alpes les immenses débris rocheux des avalanches; et, ici comme là, il faut que le pic et la hache ouvrent péniblement la route au voyageur. »[1]

Les habitants de Laprairie étaient enchantés de la venue des Pères. Ils le prouvèrent tout aussitôt en meublant le presbytère, de la cave au grenier, et en y apportant d'abondantes provisions. De leur côté les nouveaux pasteurs s'occupèrent d'organiser la paroisse. Le P. Chazelle, supérieur, était curé d'office; mais on l'appelait plutôt le P. Supérieur; le vrai Père curé c'était le P. Tellier. Et il se livra à ses fonctions avec un zèle, une bonne grâce et un savoir-faire qui ravirent ses ouailles.[2] Les autres Jésuites, employés à divers ministères dans les paroisses du diocèse, revenaient de temps à autre à leur *home* de Laprairie, pour se retremper dans la vie de communauté. Le P. Chazelle pourvoyait à tout et en outre s'occupait plus particulièrement de la population irlandaise, peu nombreuse, qui fournissait quelques soldats au fort, et auxquels chaque dimanche il prêchait en anglais.

Le premier soin du P. Tellier fut de faire le recensement de la paroisse. Il trouva 4036 catholiques dont

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 43.

2. Le P. Remi Tellier, né au diocèse de Soissons, le 9 octobre 1796, entra dans la Compagnie, Province de Turin, le 11 octobre 1818; il était déjà sous-diacre. Dans la suite, il enseigna avec distinction la classe de rhétorique, au collège d'Aoste, puis devint recteur du collège de Chambéry. Après un séjour en Suisse et en Espagne, il fut adjoint, en 1842, à la petite colonie qui aborda sur nos rives.

2652 communiants. Il y avait de plus 17 familles mixtes et 45 entièrement protestantes. L'état moral de la paroisse laissait beaucoup à désirer. Les auberges pullulaient sur tous les points du territoire. Une partie des habitants pendant l'hiver allait chercher fortune aux États-Unis et en rapportait moins d'écus et de pistoles que de préjugés et d'erreurs. Nombre d'autres se louaient aux agents des différentes compagnies qui exploitaient les pelleteries dans les vastes régions de l'Ouest et du Nord. On vit de ces *voyageurs*, revenus au pays, offrir de vendre pour dix ou douze piastres le secret de quelque épouvantable et inouï blasphème, qui leur avait coûté à eux-mêmes quelques peaux ou quelques verres de rhum. Un pareil ensemble de circonstances avait fait de Laprairie une paroisse malfamée dans les environs. Ses excès forcèrent les curés du voisinage à dire à leurs prônes : « Mes frères, gardez-vous bien d'aller tel jour à Laprairie... » « Mes frères, tenez vos enfants loin des scandales qui désolent une certaine paroisse... »

Le prédécesseur immédiat de Mgr Power, du reste bon et saint prêtre, était mort en 1839, âge de soixante-seize ans, après avoir gouverné presque toujours seul cette grande paroisse pendant quarante-six ans. Les voyages, les travaux de construction et autres embarras laissèrent à peine à M. Power le temps de connaître tout son peuple et de lui montrer une voie nouvelle. Son zèle pourtant avait obtenu d'heureux résultats ; il espérait voir ses successeurs développer son œuvre ; le peuple lui-même l'attendait et le désirait.

C'est alors que l'on songea à faire participer la paroisse aux grâces toujours conquérantes du jubilé.

« Chargé de préparer les voies, écrit le P. Tellier, je fis pendant quatre dimanches consécutifs des instructions analogues aux besoins de ce peuple, aux espérances des nouveaux pasteurs et je parcourus toutes les concessions pour visiter les malades, les vieillards, et surtout les nombreux retardataires disséminés sur tous les points. Nous concentrâmes ensuite toutes nos forces et le jubilé s'ouvrit le 16 octobre. Le P. Martin en eut la direction générale, le R. P. Supérieur se chargea des Irlandais, et les autres se partagèrent les prédications et les confessions. Malgré les pluies et le mauvais état des chemins, le concours fut aussi nombreux que soutenu : et nous fûmes les heureux témoins de cette avidité, de cette extrême bonne volonté, dont nous voyons parfois les récits dans les lettres annuelles de nos provinces d'Europe. La paroisse changea complètement de physionomie et ne se reconnaissait plus elle-même. Les usuriers prirent leurs arrangements ; les blasphémateurs se turent ; les jeux et les pratiques immorales furent extirpés ; la société de tempérance s'établit ; et les aubergistes tinrent dans leurs maisons un ordre inconnu jusqu'alors. » — Quelques mois après, la neuvaine de S. François-Xavier, depuis longtemps si populaire au Canada, venait confirmer la paroisse dans ses louables dispositions.

II

Le ministère de la paroisse n'absorbait cependant pas le zèle des nouveaux pasteurs. On les vit, cette année-là même (1842), donner la retraite pastorale, l'un à Montréal le P. Tellier, « homme profondément versé dans la spiritualité, disait l'organe de l'évêque,

et directeur consommé », l'autre à Québec. Mgr Turgeon, coadjuteur de Québec, avait, aux applaudissements de tout le clergé, invité le P. Chazelle à venir prêcher la retraite annuelle. Une idée dominait tous les esprits: c'était le souvenir de la Compagnie de Jésus qui revenait à Québec après plus de quarante ans, et y recommençait son œuvre par un de ses ministères les plus importants et dans des lieux si pleins de sa mémoire.

Le P. Chazelle eut le succès qu'il avait obtenu à Montréal en 1839. Le soir du dernier jour, avant la séparation de ces prêtres renouvelés par la retraite, le Père fut conduit au milieux d'eux. L'évêque et son coadjuteur l'attendaient pour lui adresser leurs remerciements au nom de tous. Ils lui offrirent en même temps un tableau plein d'intérêt pour la Compagnie: celui qui se conserve dans la salle des exercices au noviciat du Sault-au-Récollet. Il est dû à un artiste du pays, et les prêtres venaient d'en faire les frais. On voit sur le premier plan la copie d'un buste en argent du P. de Brébeuf, de grandeur naturelle, conservé avec une relique considérable à l'Hôtel-Dieu de Québec. Tous les souvenirs qui se rattachent à l'histoire et aux productions du pays sont près de lui, et dans le lointain on entrevoit le martyre de cet homme héroïque et de ses généreux compagnons. Le cadre lui-même est pour les Jésuites canadiens un objet précieux: c'était le bel ornement d'un des tableaux que possédait l'église du vieux collège de Québec.

De cette ville, le P. Chazelle passa presque immédiatement à Toronto, où l'appelait Mgr Power, lui aussi pour la retraite de son clergé. Le nouveau diocèse, tout récemment démembré de celui de Kingston, était

immense par son étendue, mais peu considérable encore par le nombre des catholiques. La ville épiscopale n'en comptait que quinze cents. Sur dix-neuf prêtres qui composaient tout le clergé du diocèse, quinze suivirent les exercices de la retraite. Plus encore peut-être qu'à Montréal et à Québec la grâce parut agir plus profondément dans ces âmes sacerdotales et y produire les ascensions que décrit le Psalmiste et dont les peuples sont les premiers bénéficiaires. L'évêque profita de la réunion de ses prêtres et de leurs excellentes dispositions. Il venait de consacrer son diocèse au Sacré Cœur de Jésus; il voulut, avec l'aide du prédicateur, jeter les bases d'une solide organisation diocésaine. Les trois jours qui suivirent la retraite furent employés à tenir son premier synode. Les esprits étaient trop bien préparés pour que ne régnât pas dans cette assemblée l'union la plus parfaite. Sans la moindre difficulté, le prélat, qui avait eu soin d'avance de mettre en ordre toutes les matières du synode, proposa et fit accepter de sages règlements, et établit dans ce diocèse naissant une discipline que pouvaient lui envier des diocèses plus anciens, même aux États-Unis, pensait le P. Chazelle.

Pendant ce temps, Mgr Bourget confiait au P. Martin et au P. Hanipaux le soin de retremper la ferveur de sa Société de Tempérance et d'en élargir les cadres. Partout, à cette époque, on réagissait contre le vice que l'on pourrait appeler la sentine de tous les autres, je veux dire l'ivrognerie. On le combattait d'autant plus vivement qu'il contribuait plus que tout autre à augmenter la misère générale. Depuis dix ans les campagnes étaient presque entièrement privées de la récolte

du froment. Un petit ver venait chaque année ronger le grain encore sur la tige, et détruire en quelques jours les plus belles espérances. De là une disette d'argent qui étreignait toutes les bourses, hormis celle des aubergistes.

Les deux prédicateurs se complétaient admirablement. L'un procédant à la Bourlaloue avançait son discours comme une armée rangée en bataille, avec force, avec ampleur, et avec une logique irrésistible. L'autre, le P. Hanipaux, se précipitait à la manière du P. Bridaine sur l'ennemi qu'il trouvait devant lui, que ce fut un vice, une passion ou Béelzébub en personne; il le saisissait, l'étranglait, le secouait à bout de bras et le rejetait avec des gestes impétueux, quelquefois avec des éclats de voix que l'on disait terrifiants. L'affluence fut énorme et soutenue pendant huit jours. Dès cinq heures du matin, deux mille hommes de toutes les classes de la société se groupaient dans l'enceinte de la cathédrale; les rangs étaient doublés, le soir. Les fruits se mesurèrent au nombre insolite de confessions, de communions et d'enrôlements dans la Société de Tempérance.

Une autre œuvre qui exerça le zèle des Pères fut le ministère des missions. A peu près inconnues au pays avant l'arrivée de Mgr de Forbin-Janson, elles reçurent de lui leur premier élan, mais un élan tel que l'impulsion première s'est conservée intégralement jusqu'à nos jours.

Le P. Martin fait un bel éloge du grand et saint missionnaire: « Mgr de Nancy, dit-il, parut comme un ange de bénédiction. L'autorité de son caractère, la puissance de sa parole, ses éminentes vertus, tout se-

condait son zèle pour agir sur des âmes si attachées à leur foi... Le peuple qui aime toujours l'extraordinaire, répondit avec enthousiasme à son appel. Le sentiment religieux qui domine dans son cœur, l'amour des cérémonies et de tout l'appareil extérieur du culte, le zèle pour les offices de l'Église, le goût du chant des cantiques sacrés, enfin une avidité insatiable d'entendre la parole de Dieu, tout favorisait ces pieux exercices. Le souvenir de ce zélé prélat venu, disent nos habitants, des *vieux pays*, et dont le passage trop rapide fut une vraie marche triomphale, restera dans leur mémoire et dans celle de leurs enfants, comme celui d'un visiteur céleste chargé d'accomplir une sainte mission. Nous jouissons de ces fruits heureux. Il suffit d'annoncer une mission ou une retraite pour mettre aussitôt toute une population en mouvement, faire suspendre les travaux, attirer les paroisses voisines, et si la nouvelle peut circuler facilement, voir accourir des chrétiens très éloignés afin d'y prendre part. »

Ils avaient à lutter non seulement contre l'intempérance, mais aussi contre le blasphème, « avec ses formes les plus hideuses et son génie infernal, s'attaquant à tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre, et enfin contre le luxe le plus effréné, surtout chez les femmes. » Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, évidemment, car voici ce qu'ajoute le P. Martin: « Le luxe ne s'est pas arrêté ici dans les villes, comme en Angleterre; il s'est étendu jusqu'au fond des campagnes et dans les plus pauvres chaumières. Il n'y a pas de petit hameau qui ne connaisse et qui ne voit se déployer les jours de fête, toutes les variations des modes de la ville. Souvent le pauvre aimera mieux renoncer à

paraître aux exercices de la religion, ou s'y montrer sous des vêtements empruntés, que d'y venir avec des habits désavoués par la mode. »

C'est en ce temps-là aussi qu'apparurent les *Suisses*. On appelait de la sorte des huguenots venus des cantons de Suisse, et qui, parlant la langue des gens du pays, essayèrent de les séduire et de les amener au protestantisme. Tout fut mis en œuvre, bibles, brochures, écoles gratuites, visites des campagnes. Leur succès fut mince : partout ils se brisèrent contre le mur d'airain de la foi du peuple.

Les missionnaires de la Compagnie au contraire recueillirent dans toutes leurs courses les fruits les plus abondants. Bytown (aujourd'hui Ottawa), Rigaud, Saint-Benoît, Saint-Eustache furent tour à tour le théâtre de leurs prédications. On les accueillait comme des envoyés du ciel : un mot tombé de leurs lèvres était regardé comme un oracle. Toute discussion cessait devant un « Le Père l'a dit ». On poussait parfois la confiance jusqu'à leur amener des malades et des infirmes et à solliciter de leur part une intervention miraculeuse. Les paroissiens de Saint-Benoit voulurent donner au P. Hanipaux un touchant témoignage de reconnaissance. Les hommes à cheval et les femmes en voiture, au nombre de plusieurs centaines, vinrent le conduire jusqu'à la limite de la paroisse, et alors quelques-uns des nombreux cavaliers se détachèrent pour l'accompagner jusqu'au village voisin.

Saint-Eustache fut confié au P. Martin. « Le village ou bourg de Saint-Eustache où je fus envoyé, raconte-t-il, est une des victimes de la révolution de 1837. Les révoltés venus des environs voulurent résister aux forces que le

commandant général Colborne conduisait contre eux. Cet homme, dont le nom est voué ici à une exécration éternelle, livra le village aux flammes. Plus de cent maisons et une très belle église furent détruites. Cinq années n'ont pas encore pu réparer entièrement ces désastres. Mais ce pauvre peuple ne pouvait vivre sans église. En s'imposant les plus grands sacrifices, il est parvenu à se mettre du moins à l'abri, au milieu des ruines de celle que la guerre a détruite. C'est dans cette pauvre église que ce peuple, avide d'entendre parler de Dieu et de se réconcilier avec lui, est venu pendant les jours du jubilé avec un courage et une constance au-dessus de tout éloge... La mission inspira à plusieurs fervents chrétiens de beaux sentiments de zèle. Ils allaient chercher de tous côtés les indifférents et les pécheurs et les amenaient aux pieds des confesseurs. On en vit un conduit un jour à l'église, comme un prisonnier entre deux gendarmes. Il leur avait donné la première fois une vaine promesse; ils ne le laissèrent cette fois que lorsqu'ils l'eurent vu commencer sa confession. »[1]

La paroisse de Sorel comptait à cette époque, outre cinq mille Canadiens français, trois cents Irlandais et une centaine de soldats catholiques faisant partie de la garnison entretenue dans le fort: ancien fort primitivement élevé contre les Iroquois et portant le nom de Richelieu. C'est ce groupe de la population qu'on voulut évangéliser. Les deux prêtres chargés de la paroisse, n'ayant pas une connaissance suffisante de la langue anglaise appelèrent un Jésuite pour leur pro-

---

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, pp. 25, 26, 29.

curer les avantages d'une petite mission. Le P. Chazelle s'en chargea. Il y mit tout son cœur, et Dieu toutes ses grâces. Cinquante personnes depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à cinquante se préparèrent avec la ferveur de jeunes enfants à leur première communion. Tous les autres vinrent s'asseoir avec eux à la table sainte. La garnison donnait l'exemple. Huit jours après l'ouverture des exercices, le commandant (protestant) dit au Père: « Je ne reconnais plus mes soldats. Leur conduite est si changée que je n'ai plus rien à faire. » — Comme preuve non équivoque de la reconnaissance de tous, une médaille d'or fut remise au missionnaire avec l'inscription: « Présentée au R. P. Chazelle par les Irlandais de Sorel, civils et militaires, en témoignage etc. » Le donataire, revenu à Laprairie, s'empressa de la suspendre au cou de la petite statue de la Vierge devant laquelle il avait fait avec ses compagnons le mois de Marie sur l'océan.

Je ne sais si par ces relations je ne transforme pas l'histoire en *Lettres édifiantes*. Mais peut-être estimera-t-on avec moi, d'après une idée émise dans l'Introduction, que ces retraites, ces missions, et tous ces menus faits de la vie religieuse ou sacerdotale, à une époque déjà reculée, tous actes qui étaient pour les religieux de la Compagnie le début ou le recommencement d'une carrière aimée, ont une saveur particulière et même ne manquent point de quelque valeur historique.

III

Cependant l'établissement de la Compagnie de Jésus à Laprairie n'allait pas sans quelque opposition à Montréal. Un article de revue jeté tout d'un coup dans le

public, comme un caillou dans une mare, fit remonter du fond quelques bouillonnements.

Dès le 4 juillet 1842, c'est-à-dire deux jours après le départ des Pères de Montréal, les *Mélanges religieux*, journal de l'évêché, contenait un article flatteur sur la Compagnie. Entre autres éloges, on lisait : « La paroisse de Laprairie, veuve de son pasteur bien-aimé, depuis le départ de Mgr de Toronto pour son diocèse, vient enfin de recevoir d'efficaces consolations. Les RR. PP. Jésuites ont accepté de Mgr de Montréal l'administration de cette cure importante... Les RR. Pères étant avant tout, comme l'on sait, instituteurs de la jeunesse, leur réputation et leur capacité comme tels n'étant surpassées par celles d'aucun autre corps enseignant, un collège dirigé par eux est un avantage inappréciable pour toute localité qui a le bonheur de les posséder; aussi les paroissiens de Laprairie ont-ils senti de quelle importance serait pour leur village et pour toute la paroisse un si précieux établissement, et les avantages qui en découleraient sous le rapport matériel et moral. Ils ont en conséquence fait instance auprès des bons Pères pour obtenir qu'ils se fixassent chez eux, et leur ont offert avec une spontanéité et un dévouement admirables de leur bâtir un collège à cette fin. On appréciera, nous l'espérons, cette démarche généreuse de cette honorable portion de nos concitoyens, qui comprennent si bien le prix d'une éducation libérale et religieuse... Oh! plus que jamais nous avons lieu d'espérer, de nous confier dans les promesses de l'avenir. Que l'œuvre du progrès et de la régénération religieuse et sociale poursuive sa carrière! Tous les nobles cœurs la saluent de leurs vœux, l'accompagnent de leurs plus chères sympathies. »

Ces épanchements, qui avaient pour but de piquer l'émulation de Montréal, parurent excessifs aux Pères et à leurs amis. Ils déclanchèrent une opposition que nous sommes heureux de dire passagère, et qui obtint d'ailleurs le plus souhaitable des résultats.

Le projet d'un collège à Laprairie était véritable. Il était né dans le cœur des habitants du village. Peut-être même faut-il remonter, pour son inspiration première, à Mgr Power, avant son départ pour Toronto. Toujours est-il que le P. Chazelle, qui avait eu tant de mal à se dépêtrer du collège de Chambly, reçut cette communication comme une inspiration du ciel. Ce sera maintenant au tour du Jésuite à Laprairie, comme récemment l'évêque à Chambly, de faire machine en arrière. L'humaine faiblesse se montre toujours quelque part. Sans doute, sans doute; aussi bien, que le supérieur de quelques années d'expérience qui n'a jamais bronché, lui jette la première pierre!

Quoiqu'il en soit, le P. Chazelle, en cette affaire, laissa poindre le défaut d'une de ses plus belles qualités. Essentiellement homme de zèle et d'action, il était aussi prime-sautier: de là des décisions qui tenaient parfois de la précipitation. La bonne volonté, voire l'enthousiasme du bon peuple de Laprairie pour le doter d'un collège, le ravirent. Le petit bourg prit dans son esprit, dans ses rêves, des proportions gigantesques. Le village périodiquement soumis à l'inondation, le projet déjà flottant dans l'air d'un pont qui relierait Saint-Lambert à Montréal et enlèverait à Laprairie son privilège de terminus du chemin de fer, sa population stationnaire, la pauvreté relative de ses habitants, tout disparut: il escompta l'avenir, un avenir brillant

et prochain. Ses lettres au Provincial de France en témoignent, ainsi que ses lettres à l'évêque. Il les multiplie, obtient des entrevues de Monseigneur et de son grand vicaire, insiste sur une réponse prompte qui permette les premiers travaux dès l'automne. Il voit avec bonheur, le 3 septembre, quarante de ses principaux paroissiens se rendre en délégation auprès du prélat, pour obtenir l'autorisation si ardemment désirée. Mais quelles seront les ressources ? Riches et pauvres s'y mettront gaiement, les uns avec leurs écus, les autres par leur aide gratuite à la construction.

L'évêque ne se livrait point. Il attendait. Comme le saint qu'il aimait entre tous, Ignace de Loyola, il ne s'ébranlait pas vite, mais, une fois parti, ne s'arrêtait plus. C'est le secret de la force persévérante dans l'effort, et, neuf fois sur dix, du succès : prier, réfléchir, consulter, prier encore, se résoudre enfin, et marcher. Tel nous apparaît Mgr Bourget en ce moment, dans le premier stage, temporisateur; tel nous le verrons plus tard, dans le second, ardent et tenace.

Quels étaient les motifs qui retenaient l'évêque de Montréal ? Outre la disproportion de l'œuvre et des moyens, un double obstacle se dressait sur la route. L'un était l'opposition du Séminaire. M. Quiblier, ancien élève du P. Chazelle, l'avait revu avec bonheur, en 1839, dans la retraite donnée au clergé du diocèse. Ils se retrouvaient aujourd'hui tous deux à poste fixe, l'un supérieur des Sulpiciens, l'autre des Jésuites ; tous deux en instance auprès de l'évêque, l'un pour hâter l'érection du collège de Laprairie, l'autre pour l'entraver.

Ce n'est pas que les bons rapports fussent suspendus entre Jésuites et Sulpiciens. Loin de là. Le P. Chazelle

5

pouvait écrire à son Provincial, le 6 janvier 1843 : « Ces Messieurs sont pour nous d'une bonté, d'un empressement à obliger, à faire plaisir, presque poussés à l'excès. Croiriez-vous que M. le Supérieur m'a fait remettre une aumône de onze cents francs ? » Ce n'était pas la première, et ce ne sera pas la dernière, nous le verrons. Elles ont été inscrites avec soin et sont ici rappelées avec la plus vive gratitude. Depuis le mois de juillet, le P. du Ranquet était leur hôte au Lac des Deux-Montagnes. Il s'y préparait aux missions sauvages de l'Ontario par l'étude de l'algonquin. On lui avait donné un précepteur en cette langue, sans compter mille bontés dont on l'accablait. Quelques temps après, le frère Jennesseaux l'y rejoignait, pour participer aux mêmes études et aux mêmes attentions; et ce sera leur privilège de pouvoir profiter des unes et des autres jusqu'à l'été suivant. — Tout aurait donc été au mieux entre les deux communautés, sans ce malheureux collège-fantôme de Laprairie, qui projettait d'avance son ombre jusque sur Montréal. Il ramenait tour à tour le P. Chazelle et M. Quiblier auprès de l'évêque et les situait en des poses diverses. Entre l'un et l'autre, Monseigneur, paisible, conciliant, le cœur élevé au ciel, attendait qu'une éclaircie se produisît dans les nuages amoncelés. Elle parut enfin le jour où M. le Supérieur de Saint-Sulpice, répondant par écrit au prélat, lui déclarait que désormais son collège, se faisant de plus en plus petit séminaire, ne recevrait comme pensionnaires que les élèves se destinant à l'état ecclésiastique, mais les externes, indistinctement.

L'heure était venue pour l'évêque de se prononcer. Il divulguerait l'autre raison qui l'empêchait de con-

sentir au collège de Laprairie: savoir, son désir ou plutôt son irrévocable volonté que le collège de la Compagnie fût à Montréal. Il répliqua donc à M. Quiblier que Montréal ne pouvait se contenter d'un petit séminaire, qu'il lui fallait un collège, et que ce collège serait aux mains des Jésuites. Conclusion aussi inattendue des Messieurs du Séminaire qu'elle était avantageuse à la Compagnie. Heureuse opposition du Séminaire, ai-je dit, doublement heureuse, elle qui fixerait l'Institut à Montréal après lui avoir épargné un impair à Laprairie; comme elle délivrait ce bon peuple — bien malgré lui néanmoins — d'un fardeau que ses épaules trop confiantes n'auraient certainement pu soutenir.

Le collège, que l'on trouvait trop près de Montréal à Laprairie, sera donc à Montréal même. Mais comme il y a souvent loin de la coupe aux lèvres, il faudra attendre plusieurs années. Montréal a toujours été une masse difficile à soulever, même lorsqu'il n'avait pas la dîme partie des sept cent mille âmes d'aujourd'hui. Le P. Chazelle faisait alors cette réflexion attristée: « Le zèle pour le bien public n'est pas ce qui caractérise la classe influente de Montréal. Triste aristocratie que celle-là! Des avocats, des médecins, des marchands, qui ne parlent jamais contre la religion, mais qui n'ont point de religion... La démarche de Laprairie pour un collège sera longtemps un exemple unique au Canada. »

Il ne laisse pas que d'avoir quelque inquiétude même pour la foi du peuple. Après avoir dit que jusque-là les protestants anglais avaient eu peu ou point de prise sur elle, parce que leur langue n'était guère connue, il ajoute: « Aujourd'hui que la langue et les mœurs anglaises tendent à prévaloir, il y aurait plus de danger.

Mais la Providence a montré déjà qu'elle a de nouveaux moyens d'enrayer le mal. La foi se fortifiera au Canada par l'instruction plus répandue et l'usage des sacrements.»

Le P. Tellier, lui, craint pour la survivance même de la race française au Canada; il craint tellement qu'il en désespère. Témoin des combats que livraient La Fontaine et Morin pour les droits les plus sacrés des Canadiens et dont Montréal allait incessamment devenir le théâtre, il écrit de Laprairie: « L'œil inquiet de l'observateur aperçoit la grande cité de Montréal comme une arène brûlante, où luttent avec un acharnement opiniâtre deux races jalouses, et derrière elles le catholicisme et l'hérésie. » Puis faisant allusion au grand mouvement d'Oxford vers Rome et aux espérances qu'il suscitait dans le monde entier, il formule une prédiction que l'avenir ne devait pas — heureusement — réaliser en toutes ses parties: « La nationalité canadienne chancelante ne tardera pas, suivant toutes les apparences, à fléchir, à expirer; mais le catholicisme fera avec l'Angleterre une fusion qui sauvera tout. Telle est du moins l'espérance dont nous aimons à nous bercer. »

IV

Dans une de ses conversations avec Mgr Bourget au début de la controverse que nous venons de relater, le P. Chazelle avait émis l'idée d'un noviciat à Montréal. Tout de suite elle fut agréée par le secourable évêque et devint l'une des préoccupations de son cœur. Une maison fut choisie, livrable au mois de mai suivant par le départ du locataire.

En attendant, Monseigneur voulut avoir auprès de lui deux Pères Jésuites, pour exercer le saint ministère dans la cathédrale, y recevoir peut-être quelques novices, en tous cas faire mieux connaître la Compagnie au peuple de la ville et disposer ainsi les voies à l'érection d'un collège. Le P. Martin et le P. Luiset y furent installés le 11 janvier 1843. Le premier nous fait pénétrer avec lui dans la maison épiscopale et nous en révèle quelques détails de vie intime. « C'était, écrit-il, entrer vraiment dans une communauté que d'entrer dans cette pieuse demeure. Le prélat l'habite avec un grand vicaire, quatre chanoines, ses secrétaires et un économe. C'est une réunion d'environ douze personnes qui vivent en commun. Les exercices de piété se font comme dans un séminaire. Rien de plus édifiant que de voir le bon évêque le premier par sa régularité et présidant à tous les exercices. Il inspire à tous sa charité, sa modestie, son zèle, et surtout son détachement et son esprit de sacrifice qui sont au-dessus de tout éloge. Les prêtres qui viennent en ville (et ici ces voyages sont très fréquents) n'ont pas d'autre pied-à-terre; et dans l'occasion la maison peut bien recevoir vingt personnes. Le jour anniversaire du sacre de Monseigneur, nous avons vu plus de soixante prêtres venir s'asseoir à sa table comme les enfants d'une même famille qui aiment à se presser, à certaines époques surtout, autour de leur père vénéré. »

Parmi les membres du chapitre, les Pères comptaient de solides amis, entre autres, MM. les chanoines Prince et Paré, et surtout le vicaire général, M. Hudon, d'une cordialité et d'une obligeance auxquelles seule pourra mettre un terme son héroïque mort sous les coups du typhus de 1847.

L'installation des deux Jésuites à l'évêché eut sa solennisation, le dimanche suivant, 15 janvier. L'évêque l'avait annoncée lui-même dans sa cathédrale. Le P. Martin chanta la messe et le P. Luiset prêcha sur la fête du jour, qui était le très saint Nom de Jésus. Le lendemain, les *Mélanges religieux* dans un langage mesuré qui n'avait rien de l'effervescence de juillet concernant Laprairie, rendirent compte de l'événement. C'en fut assez néanmoins pour déchaîner le fanatisme d'un journal protestant de Montréal, le *Herald*. Pour comble d'ennui, un Père Oblat, sur ces entrefaites, brûlait des bibles protestantes dans une ville de l'état de New-York, près de la frontière. Évidemment cet Oblat ne pouvait être qu'un Jésuite *in disguise*.

La feuille susdite, aujourd'hui d'une teinte assez effacée, mais alors d'un criard jaune-orange, publia les inévitables *Monita secreta*, recourut aux légendes ordinaires, et s'ingénia à répandre dans l'âme candide de ses lecteurs la terreur qui l'obsédait: « Une chose, disait-elle, qui doit remplir l'esprit des catholiques aussi bien que de tous les protestants d'alarme, de chagrin et d'indignation, c'est qu'il y a des Jésuites en Canada. Les Jésuites, ces hommes dont les annales sont écrites en caractères de sang; dont l'histoire ne présente depuis leur institution que des scènes de violence, d'avarice et de dissolution; dont la passion dominante est la soif du pouvoir; dont la doctrine et l'enseignement ne reconnaissent aucune loi divine ni humaine lorsqu'elle s'oppose à leur but. Eh! bien oui, cette Société est rétablie à Montréal, pour être, comme elle a toujours été, la malédiction la plus diabolique, qui a couvert la terre de

carnage, qui l'a plongée dans la superstition, qui en a corrompu les mœurs et retardé les progrès. »

Devant de telles distribes, un autre journal protestant s'honora en prenant la défense des accusés. Les *Mélanges*, tout naturellement, s'unirent à la riposte. Mais pour traquer plus sûrement l'ennemi jusque dans ses retranchements, un jeune Irlandais du nom de Mathew Ryan publia coup sur coup, dans le *Herald* lui-même, six lettres chargées comme des bombes et qui faisaient sauter l'une après l'autre les divagations du pamphlétaire.

Malgré tout ce bruit, le mouvement populaire de la ville en faveur d'un collège — mouvement que l'évêque avait escompté — ne se produisant pas, il imagina d'offrir l'école de l'évêché, attenante à la cathédrale, pour en faire un collège, un externat. L'école était gratuite et consacrée à l'instruction primaire. Il eût été fâcheux de la supprimer pour en faire un externat payant et d'enseignement secondaire. Le P. Chazelle, tout en exprimant à Monseigneur sa vive reconnaissance pour cette nouvelle et extraordinaire marque de bonté, déclina respectueusement l'offre. Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que la troisième raison de son refus était que l'école, aujourd'hui encore voisine de l'église Saint-Jacques, se trouvait alors « trop éloignée du centre de la ville. »

Pour surcroît d'embarras, la maison destinée au noviciat et que le locataire devait évacuer au mois de mai, resta en sa possession. Il fallut chercher ailleurs. Le P. Chazelle, désenchanté de Montréal, mais épris de plus en plus de l'inaltérable dévouement de ses paroissiens, se décida à louer une maison près du presbytère de Laprairie et à l'aménager tant bien que mal pour

un noviciat. Le 31 juillet 1843, le P. Luiset, nommé Maître des novices, l'inaugurait, en priant le ciel d'orner de fleurs son nouveau jardin. — Les fleurs ne parurent point. Pour cueillir les primeurs que le ciel tenait en réserve, il lui faudrait retraverser à Montréal.

Nous ne saurions cependant quitter Laprairie sans raconter quelques-uns des principaux événements qui marquèrent la suite et la fin du séjour de la Compagnie en cette paroisse.

V

« Une des cérémonies les plus intéressantes que nous eûmes à Laprairie, écrit le P. Tellier, fut la restauration de la croix sur le tombeau de la bonne Catherine Tekakwitha : ce fut une heureuse idée de quelques habitants du voisinage. Il y avait eu de tout temps une croix érigée sur le tombeau de la vierge iroquoise, mais celle qui s'y trouvait tombait de vétusté. Trois habitants équarrirent, peignirent et décorèrent une croix neuve en bois, de 25 pieds de haut. Le vénérable missionnaire du Sault-Saint-Louis [1] donna quelques ossements de la vierge, qui furent enchâssés très proprement dans une niche pratiquée au tronc de la croix; et le septième dimanche après la Pentecôte, 23 juillet 1843, nous nous rendîmes sur les bords de la rivière du Portage. A côté et à droite de la croix magnifiquement ornée de guirlandes et couchée sur un plan incliné, s'élevait une estrade ombragée, au-dessus de laquelle flottaient quatre drapeaux avec des inscriptions iroquoises et françaises. La nation iroquoise avait été solennellement invitée

1. L'abbé Joseph Marcoux.

au triomphe de son héroïne. Elle arriva à la suite de son missionnaire, de son interprète et de ses chefs; elle se plaça à la droite de l'enceinte réservée et pointa son canon à l'embouchure de la rivière du Portage, dans la direction du fleuve et de la ville de Montréal. Une sauvagesse du nom de Tekakwitha apporta sur son char un assez bon tableau de sa patronne et en décora le front de l'estrade. La multitude franco-canadienne et anglaise, accourue de la ville et des paroisses environnantes, prit place à la gauche et en face de la croix et de l'enceinte réservée, et braqua son canon à ses côtés. Le fleuve Saint-Laurent coulait au pied de la croix, et le murmure des rapides voisins se mêlait aux accents confus de la multitude religieuse.

« L'heure de la cérémonie a sonné. La bannière de la paroisse et les drapeaux iroquois flottaient dans les airs. A la première décharge du canon, le *Vexilla regis* est entonné et la procession sort de la maison où s'était réuni le clergé, se déploie, pénètre les flots du peuple et va se ranger dans l'enceinte réservée. Aux chants de l'église succèdent quelques couplets de cantiques très bien exécutés par un chœur de jeunes filles. Le canon commande le silence et l'attention, et le P. Martin du haut de l'estrade prononce un discours français. Aussitôt après les Iroquois commencent leur musique; la rivière du Portage répète avec étonnement après un siècle et demi de silence le cri perçant de la sauvagerie iroquoise. A ces accords succède le sermon de M. Marcoux en langue iroquoise, et toute la multitude ébahie d'écouter bouche béante les modulations monotones, nasillardes ou gutturales du prêtre qui, assure-t-on, sait l'iroquois mieux que jamais il n'a été su. Aussi le canon applaudit-il

à l'éloquent orateur. Vient ensuite l'allocution anglaise, dont voulut bien se charger M. le vicaire général Hudon, en remplacement d'un Sulpicien malade qui avait été invité. Alors enfin la croix reçut la bénédiction de M. le vicaire général et s'éleva avec pompe et majesté sur les bords du Saint-Laurent, au milieu des chants de l'Église, des décharges de canon et des acclamations de la multitude. »

Au mois d'août, c'était une tout autre fête. La paroisse recevait la visite de son ancien curé, Mgr l'évêque de Toronto. « Impossible de décrire l'enthousiasme de l'accueil fait au prélat, poursuit le même annaliste. Une députation le reçoit au quai et le complimente. La foule échelonnée sur son chemin se groupe auprès de lui; la place et l'église sont encombrées d'une multitude avide et heureuse. Après une courte adoration au très saint Sacrement, Mgr Power se transporte sur la galerie du presbytère, et là il adresse la parole à son ancien peuple avec toute la dignité et toute l'effusion de cœur que demande la circonstance. Le lendemain, le prélat chante la messe pontificale et dans un sermon plein d'à-propos il arrache les larmes à son immense auditoire. Il y a pain bénit magnifique à sept étages, quête extraordinaire faite par trois dames du village et communion très nombreuse. Les principaux citoyens organisent un somptueux banquet et nous demandent le presbytère pour l'y donner. Plusieurs protestants honorables sont appelés indistinctement à cette fête de famille, et le premier d'entre eux, officier anglais distingué, porte à notre établissement dans le pays un toast très amical et très flatteur pour nous. Il serait difficile de dire qui demeura plus satisfait de cette charmante

fête tout à fait religieuse et de famille, ou Mgr Power qui voyait dans ce bon peuple un attachement si vrai, une reconnaissance si vive et si sincère; ou la paroisse de Laprairie qui goûtait dans une pareille visite l'accomplissement du plus ardent de ses vœux, le témoignage d'une considération sentie et le sujet d'une juste gloire; ou nous, qui admirions cette réciprocité de nobles sentiments, et voyions ce que peut la reconnaissance sur ces âmes bien nées. » — Le mot de la fin, gracieux tribut d'affection à l'évêque et aux Pères, fut dit par une dame: « Mgr Power nous aime beaucoup: il nous l'a prouvé par le don qu'il nous fit en partant. »

Le P. Tellier, en trois ou quatre brefs alinéas, initie ses frères de France à quelques-unes des « spécialités religieuses du pays ».

« C'est une coutume en Canada comme dans tous les pays de foi de demander la bénédiction à son père et à sa mère, au premier jour de l'an. J'ai vu des vieillards de l'un et de l'autre sexe venir se jeter à nos pieds et demander à leurs pasteurs cette bénédiction que depuis de longues années ils ne pouvaient plus demander aux personnes vénérées que la mort leur avait ravies.

« Le pain bénit est dans les paroisses du Canada un objet d'ambition et de luxe inouï partout ailleurs. Il n'est point de grandes cérémonies où un pain bénit ne vous donne le degré de la fête. C'est un magnifique échafaudage de cinq, six, sept pains bénits superposés en distance, argentés ou dorés, avec des figures en pâtisseries, des couronnes de cierges et de drapeaux emblématiques. Outre les pains bénits ordinaires de paroisse, les bonnes familles ont chacune leur pain bénit

de dévotion pour les solennités telles que Noël, Pâques, S.-Pierre, l'Assomption, etc.; et l'une des prévenances qu'on a pour nous, c'est de nous offrir un chef-d'œuvre de pain bénit à la fête du saint Nom de Jésus.

« Les Canadiens ont une grande dévotion à faire dire des messes; ils en font chanter beaucoup. Pour toute espèce de besoins et de désirs, on fait neuvaine sur neuvaine, on court successivement à tous les sanctuaires et on invoque tous les saints et les bienheureux du paradis. Presque point de neuvaine pendant laquelle on ne fasse célébrer une ou plusieurs messes; et les personnes pieuses y communient.

« Nous trouvons à Laprairie peu de messes de fondation; mais les deux premières sont pour nous d'un intérêt particulier. Voici ce qu'on lit sur le tableau des messes de fondation: « Deux pour les RR. PP. « Jésuites: la première, dans l'octave de saint Ignace, « pour le compte de la Fabrique; la deuxième, pour le « compte du curé, dans l'octave de saint François-Xavier. « Les Sœurs doivent communier à l'une et à l'autre... « Les messes ci-dessus sont des messes basses et doivent « être annoncées au prône ». [1]

Ces messes avaient été fondées en 1705, en reconnaissance d'un emplacement cédé par les Jésuites pour une nouvelle église, et un jardin au curé (alors un Sulpicien).—Les Sœurs dont il est fait mention dans l'acte sont les « Sœurs de la Congrégation de Ville-Marie ». A l'époque où nous sommes rendus (1844), il y avait huit ans qu'elles avaient quitté Laprairie. Leur retour était vivement désiré et sollicité, pour le plus grand

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, pp. 59-65.

bien des jeunes filles de la paroisse, lorsque, cette année-là même, on eut la joie de les voir réintégrer leur ancienne demeure.—Deux ans plus tard, on obtenait de la sainte fondatrice des Sœurs de la Providence, l'envoi d'une petite colonie pour fonder une maison dans le village et y répandre le rayonnement de leur admirable charité.

La charité était dans tous les cœurs. Les habitants de Laprairie vont nous en donner un rare exemple. C'était en 1845. Dans le but de doter leur belle église d'un chemin de croix qui fût un nouvel ornement, on se mit, curé et marguilliers, à passer dans tous les rangs et dans toutes les maisons pour recueillir les offrandes. Je ne dois pas cacher que l'on spéculait peut-être *un peu* (je dis *un peu* en songeant à ce que l'on fait de nos jours) sur la vanité des donateurs. Tous les noms devaient être inscrits *derrière* les tableaux, avec le montant de l'offrande. Le premier tableau était réservé à ceux qui donneraient six francs et au-dessus: plus de cent vingt noms y furent inscrits. L'enthousiasme était général. Tout le monde donnait, jusqu'à l'enfant au berceau, à qui l'on mettait une petite pièce entre les doigts pour avoir son nom sur l'un des tableaux; tous riches et pauvres, jusqu'à ce vieillard mendiant, logé au bout du rang, qui donna un sou et une brique de lard. La somme atteignait cinq mille francs, lorsque éclata le terrible incendie de Québec qui ravagea la vaste paroisse de Saint-Roch et entama celle de Saint-Jean. Mgr de Montréal, publia une lettre pastorale sollicitant de l'aide pour les sinistrés de Québec. A la lecture de cette émouvante prière, le peuple profondément remué décida d'une seule voix d'envoyer les deux tiers de la somme aux infortunés Québecois; l'on se contenterait provisoirement

d'un chemin de croix plus modeste. Suivant la juste réflexion du P. Martin, « la charité, reine des vertus, méritait bien ce triomphe, même sur le zèle de la maison de Dieu, Père des pauvres ».

L'année suivante, ce fut au tour de Laprairie à subir les horreurs de l'incendie. On était encore à prélever des souscriptions, cette fois pour construire un collège aux Frères des Écoles chrétiennes qui, arrivés à Montréal en 1837 à la demande des Messieurs de Saint-Sulpice, y donnaient un merveilleux élan à l'instruction primaire. Le 4 août, à 7 heures du soir, voici que soudainement le tocsin résonne à la tour de l'église et jette l'alarme dans tous les cœurs, jusque dans la grande cité. Le feu a éclaté dans la première maison au bord du village, face au vent. Le vent est plus rapide que les pompes de la ville de Montréal qu'elle dépêche aussitôt, et la flamme en quelques heures dévore cent douze maisons et leurs dépendances. Seule l'église, avec quelques logis qu'elle a protégés de son aile, reste debout comme une suprême consolation. Le presbytère, situé du côté du vent, a été rasé. Les Pères se réfugient au premier étage d'une des maisons épargnées. Monseigneur s'empresse de venir pleurer avec ses enfants, tandis que sa voix aimée entrecoupée de sanglots se fait entendre derechef dans toutes les églises du diocèse.

Les dernières années du séjour des Jésuites à Laprairie s'écoulèrent paisibles au milieu des consolations du saint ministère. En 1847, le prêtre Chiniquy, alors au zénith de la gloire comme prédicateur de tempérance, mais un de ces « astres errants » dont parle l'apôtre Jude, et qui devait bientôt s'éteindre et tomber si lourdement, Chiniquy vint donner une mission et enrôla,

le premier jour, dans la société de la croix noire, plus de 3,000 membres. On constata, l'année suivante, que tous étaient restés fidèles à leur engagement.

L'année 1850 vit le choléra s'étendre de Montréal à Laprairie et y moissonner une soixantaine de victimes. Puis le calme se rétablit de nouveau, le calme dans l'activité intérieure de la ruche. C'est l'époque dont saint François de Sales a dit: « Quand le printemps est beau, les abeilles font plus de miel et moins de mouchons. »

Les Pères se succédèrent à la tête de la paroisse: après le P. Chazelle et le P. Tellier, ce fut le P. Mainguy, puis le P. Vignon. Et enfin en 1854, la Compagnie, qui avait besoin de ses hommes sur d'autres champs de labeur, remit entre les mains de l'évêque la belle et chère paroisse de Laprairie. Ce fut avec un cœur attristé et des yeux chargés de larmes que la population vit partir, après douze années de travaux et du plus pur dévouement, les Pères qu'elle avait tant aimés, et dont en retour elle était si profondément aimée.

Nous-même, en ce moment, ce n'est pas sans regret que nous disons adieu au bon peuple de Laprairie. Il fut le premier à accueillir les membres de l'Institut avec cette affection qui console de toutes les froideurs, et que le temps chez lui n'affaiblit jamais. Aussi ce que le P. Tellier voyait de ses yeux dans la paroisse et ce qu'il entendait dire par ses frères revenus de leurs courses apostoliques dans les campagnes, l'esprit de foi des Canadiens, leur cordial attachement au clergé, leur légitime ambition d'élever de beaux temples au Seigneur et leur fidélité à les remplir, leur filial retour à Dieu après des oublis passagers, et quelle que fût leur vie,

du moins, en bons Normands, une mort très sainte, à la manière du bon larron; ce méritoire ensemble, dis-je, arrachait au P. Tellier cette exclamation: « C'est vraiment un peuple d'élus! »

L'année 1843, et le même jour de la fête de saint Ignace de Loyola où s'ouvrit le noviciat de Laprairie, furent aussi témoins d'une importante fondation dans la province voisine, à l'extrême limite occidentale de la péninsule ontarienne: nous voulons parler de Sandwich.

LIVRE TROISIÈME

SANDWICH

Sommaire

I. — Détroit et Sandwich; rivières et lacs. — Missions huronnes, le P. Potier. — Cession du Canada; soulèvement de Pontiac. — Successeurs du P. Potier. — Le P. Chazelle à Toronto, son entrevue avec Mgr Power. — Choix des PP. Point et Choné.
II. — Belle-Ile-en-mer et ses Acadiens. Le vieux marin. — Départ de France. — Arrivée à Toronto, puis à Détroit, et enfin à Sandwich (30 juillet 1843). — La paroisse de l'Assomption. Installation des missionnaires. — Sandwich, ses environs, sa population française.
III. — Impressions du P. Point. — Portrait du Canadien français; son parler, les sources.
IV. — Travaux des Pères. — Pain bénit à trois étages. — La grande croix du clocher. — La quête de l'Enfant-Jésus. — Le Français est apôtre. — Du renfort. — Rapports entre catholiques et protestants; la *tolérance!* Mariages mixtes. La langue française sauvegarde de la foi.

I

Le voyageur de 1843, en quittant la vaste et tranquille plaine du lac Érié, pénétrait dans la rivière du Détroit, rivière aux eaux pures, assez rapides, parsemées d'îles, resserrées entre deux rives bordées tantôt de sable blanc, tantôt d'une terre noirâtre, plus loin d'une couronne de verdure, ou de vastes prairies, des terres cultivées, des vergers à perte de vue. Voici à droite Amhertsburg avec son petit fort anglais et sa caserne, en amont du village huron composé de huit à dix cabanes.

et non loin de là le bourg de Sandwich, reconnaissable à sa vieille église et son petit clocher de bois, et derrière elle la grande église neuve qui ne possède encore que ses murs. A gauche, c'est la terre américaine, déjà, à cette époque, plus vivante, plus industrieuse, et fière de montrer la belle courbe de sa ville du Détroit, non loin du lieu où la rivière fléchissant vers l'est reçoit les eaux du lac Sainte-Claire.

Lamothe-Cadillac avait fondé en 1701, avec cent Canadiens et deux missionnaires, la colonie du Détroit. Devenu ville, le hameau fortifié gardait encore dans le peuple le nom de *Fort des Français*. C'était un point stratégique de première importance. Il tenait la clef du nord-ouest par les voies navigables du lac et de la rivière Sainte-Claire, le lac Huron, et le lac Supérieur, celle du sud-ouest par la rivière du Détroit, le lac Érié et, par delà, les plantureuses vallées de l'Ohio et du Mississipi. La population s'était peu à peu accrue, avait pris pied sur la rive orientale, et formait à l'est le hameau de Windsor, et, une demi-lieue en aval, le village alors plus considérable de Sandwich. C'était le tronc vigoureux d'où devait lentement s'élever, isolé là-bas comme dans un désert, cet arbre magnifique à la puissante ramure, qui couvrirait de son ombre les comtés d'Essex et de Kent.

Là encore s'était réfugiée sous la protection du fort l'une des branches de la tribu huronne que la hache des Iroquois avait frappée et dispersée en 1649 et 1650. Leur dernier missionnaire avait été le P. Pierre Potier.

Arrivé en 1751, il avait vu successivement sa patrie d'adoption passer de la France à l'Angleterre (1763), sa bien-aimée mère la Compagnie de Jésus descendre

dans la tombe (1773), les missionnaires jésuites mourir sans successeurs et leurs missions indiennes s'effondrer les unes après les autres, comme des tours au bord des eaux que les vagues ont minées par la base. Sa mission se nommait assez curieusement l'*Assomption de la Pointe de Montréal du Détroit*. Il y avait bâti une petite chapelle et une petite cabane; sa vie s'écoulait paisiblement dans le travail, la prière et les exercices du ministère apostolique. Il trouvait le temps de composer, et de transcrire avec un soin extrême, à l'usage des futurs missionnaires, de précieux ouvrages de linguistique. On cite notamment sa Grammaire et ses Racines huronnes. Père des Indiens, frère des Français, ami des Anglais, il s'était acquis le respect et la reconnaissance de tous ceux au milieu desquels il vivait. Dès que les Anglais devinrent les maîtres du pays, il fit preuve, absolument comme le clergé du Bas-Canada, d'une inaltérable loyauté. — Le soulèvement de Pontiac lui en fournit bientôt l'occasion.

Lorsque le grand chef outaouais voulut user de stratagème pour s'emparer du fort du Détroit, le commandant anglais, si l'on s'en rapporte au témoignage de François Marentête, aurait dû son salut à l'intervention du Jésuite. Quoi qu'il en soit de cette opinion qui ne paraît pas solidement établie, une chose certaine c'est que le P. Potier s'efforça de détourner Pontiac de sa folle et sanglante équipée. Il lui envoya, à cette fin, une députation composée des Français les plus considérables de la région; et sur son refus de lever le siège, le missionnaire réunit ses Hurons, dont plusieurs avaient déjà pris les armes, et les exhorta vivement à séparer leur cause de celle de Pontiac. Sa voix fut écoutée: une partie même de la tribu voulut ouvertement aller au

fort pour faire sa soumission; les guerriers revinrent tout fiers du drapeau que le commandant leur avait remis en signe de réconciliation. [1]

Le P. Potier continua longtemps encore ses travaux apostoliques. Sa mort survint le 16 juillet 1781, à la suite d'une chute où il se fractura le crâne sur les chenets de son foyer. Pleuré de tous, il fut enterré dans l'église, au milieu des tombeaux de ses sauvages. Son tombeau devenait en même temps celui de sa chère mission huronne. Désormais sans pasteur, elle déclina peu à peu, se disloqua, et ses derniers restes s'en allèrent au sud près d'Amherstburg, former ce petit groupe de cabanes que l'on voyait encore en 1843.

Cependant Sandwich demeurait avec ses familles françaises. Parmi les successeurs du P. Potier, nous remarquons M. Hubert, avec le titre de grand vicaire de Québec, en attendant qu'il en devienne l'évêque; M. Marchand, Sulpicien de Montréal, qui s'y dépensa pendant vingt ans. Le dernier était M. McDonnell, neveu de l'évêque de Kingston, dont il sera fait vicaire général à son départ de Sandwich.

Nous sommes en 1842. Le P. Chazelle est à Toronto pour prêcher aux prêtres la retraite déjà mentionnée. Mgr Power, dont les projets d'apostolat répondent au zèle qui le dévore, a de longues conversations avec le supérieur des Jésuites. Dans l'une d'elles, il fait des missions françaises et sauvages de son diocèse un tableau séduisant, si séduisant que le P. Chazelle n'aura de cesse qu'il ne s'exécute et trouvera au milieu des

---

1. P. Pierre POINT S. J., *Histoire de Sandwich*, p. 10.

marches et contre-marches nécessaires la mort qu'il convoite, la mort dans l'exercice même de la charité. Voyez, disait l'évêque, voyez cette immense étendue de pays qui est devenue mon diocèse et que je viens de parcourir, du lac Ontario à l'extrémité occidentale du lac Supérieur, de la rivière du Détroit aux rivages de la baie d'Hudson. Là vivent épars au bord des rivières et des lacs, ou dans les bois sans chemins, des groupes détachés de diverses nations, Français, Anglais, Irlandais, Allemands, immigrants catholiques perdus au milieu des protestants et des infidèles, puis voisinant avec eux, de pauvres Indiens plongés dans la nuit du paganisme, nuit plus sombre que l'obscurité des forêts qu'ils habitent. Je voudrais faire de mon diocèse une vaste mission. Et pour cela il me faut des Jésuites, car que puis-je avec mes dix-neuf prêtres ? — Il est aux confins de mon diocèse vers le sud-ouest, une ancienne mission de la Compagnie de Jésus, mission indienne qui n'a laissé derrière elle que des tombeaux entourant celui de leur dernier missionnaire jésuite, c'est Sandwich. Il n'y a plus d'Indiens, mais deux à trois mille Français du Canada attendant un prêtre de leur langue; c'est le centre de plusieurs missions françaises et irlandaises; c'est le point de départ pour descendre à l'est par terre et par eau jusqu'à Montréal et New-York, et pour monter à l'ouest vers les missions indiennes anciennes et nouvelles, depuis l'île Walpole du lac Sainte-Claire, jusqu'aux dernières îles et aux plus lointaines plages du lac Supérieur. Toutes ces missions étaient jadis l'apanage de la Compagnie de Jésus. Elle y rentrera de plein droit. Elle peut dire avec saint Paul: *Ostium*

mihi apertum est magnum et evidens. [1] Et le Maître de la moisson réitère son appel: *Levate oculos vestros et videte regiones, quia albae sunt iam ad messem.* [2]

L'âme ardente du P. Chazelle s'embrasait aux flammes qui jaillissaient du cœur du pieux évêque. Il promit son concours le plus effectif et, de retour à Montréal, écrivit à son Provincial en France et au Général de la Compagnie des lettres qui se ressentaient du feu qui les avait provoquées. Les traits portèrent juste. Général et Provincial entrèrent pleinement dans les vues du Supérieur, et dès le 3 juin 1843, le P. Pierre Point et le P. Jean-Pierre Choné montaient sur le navire qui devait les amener en Amérique.

Le P. Point sera l'âme de la nouvelle fondation. Il y montrera les plus belles qualités de l'homme et du religieux: d'un jugement si droit, si pondéré, prudent, observateur, d'une exquise bonté de cœur, zélé, plein d'initiative, mais parvenant à ses fins sans heurt, et ce qui, dans les circonstances où il se trouvera, devait lui être d'un secours que rien ne pourrait suppléer, le don de l'intelligence et de l'assimilation des caractères: il deviendra vite le plus Canadien des Français. — Il était né à Rocroy, le 7 avril 1802. Appelé de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fit, en joignant le travail à la piété, d'excellentes études à Saint-Acheul, fut ordonné prêtre en 1826, l'année même où Nicolas, son frère aîné, entrait dans la Compagnie de Jésus. Il était chanoine honoraire de Reims, lorsque, en 1839, il quitta tout pour se faire lui aussi enfant de saint Ignace. Il aspirait aux missions. Celle de Madagascar ayant été projetée,

---

1. *I Cor.*, XVI, 9. 2. IOAN., IV, 35.

il fut l'un des trois Pères élus pour cette œuvre. Nous avons vu que le Canada fut substitué à Madagascar en 1842. Le P. Point cependant ne vint pas avec le premier contingent. Ce n'est que l'année suivante qu'il fut choisi avec le P. Choné pour la résidence de Sandwich.

II

Parmi les nombreux écueils du Morbihan, à quatre lieues des côtes de Bretagne, se trouve une île qu'on appelle Belle-Ile-en-mer. Elle était habitée en 1843 par quelques-uns des descendants de ces héroïques Acadiens que l'Angleterre avait proscrits en 1755 et dispersés sur toutes les plages du monde. Le roi de France leur avait donné cet asile. Palais en était le chef-lieu. On avait demandé un Jésuite pour y prêcher le carême. Le P. Point se présenta, et par un coup de la Providence, dès les premiers jours, au milieu de la neuvaine de saint François-Xavier, il reçut de son Provincial la lettre qui le destinait à la nouvelle Mission du Canada. Ce fut une joie extrême non seulement pour le Père, mais aussi pour ce bon peuple, lorsqu'il apprit ce départ pour le pays aimé dont il gardait fidèlement le souvenir. La mission en reçut un regain de ferveur. On se pressait au confessionnal; les plus invétérés pécheurs n'y tenaient pas. Ma plus grande consolation, aimait à raconter le Père, me vint d'un vieux capitaine octogénaire. Le jour de Pâques au soir, veille de mon départ, le capitaine Leblanc, vénérable vieillard, qui n'avait pu à cause de ses infirmités profiter du bienfait de la station, me fit dire qu'il voulait se confesser à moi seul. J'y allai le lendemain et le confessai. Quand il eut fini, il me

raconta, les larmes aux yeux, cet épisode de sa vie de marin: « Un jour, sur un vaisseau où je commandais en qualité de second, nous fûmes assaillis par une violente tempête qui en moins de rien nous mit sur les dents et nous laissa sans espoir. J'allai trouver le capitaine consterné, et lui dis: Capitaine, nous sommes à bout, nous allons périr. Si nous mettions le cap sur le ciel... Faisons un vœu à la sainte Vierge. — Le capitaine y consentit. A peine avais-je fini mon vœu, que j'aperçus la sainte Vierge au milieu des voiles et des cordages y remettant tout en ordre, pendant que le vent s'apaisait, les vagues tombaient, et le vaisseau reprenait tranquillement sa route... Mon Père, cette fois-là la sainte Vierge sauva mon corps, aujourd'hui elle sauve mon âme. Il est temps d'accomplir mon vœu. J'avais promis une belle statue pour l'autel de Marie. Faites-en faire une s'il vous plaît à Paris: qu'elle soit belle, belle, peu importe le prix. » Le P. Point regarda toujours cette station comme les prémices très aimables de son nouvel apostolat.

A Paris, le P. Point et le P. Choné reçurent de Mgr de Forbin-Janson et du vénérable abbé Desgenettes, la commission de promouvoir en Canada leurs deux œuvres de prédilection, de celui-là son Association de la Sainte-Enfance, de celui-ci l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. Et le 3 juin, veille de la Pentecôte, ils montaient à bord du paquebot américain *Iowa* en partance pour l'Amérique. Plus avisé que son vieux capitaine acadien, le P. Point n'attendit pas la tempête pour se rendre propice la Vierge Étoile des mers. « Dès le commencement de notre navigation, disait-il, nous prîmes possession de la mer au nom de Marie, en jetant dans ses

flots une médaille de Notre-Dame des Victoires. » Le 3 juillet, il y eut à bord un baptême; la famille avait choisi pour parrain le capitaine qui n'était seulement pas baptisé. Et le bon capitaine tout heureux de cette attention avait proposé de donner à l'enfant le nom de son navire « Iowa ». Ce fut une délicate opération pour le P. Point de faire revenir sur le nom et plus encore sur le parrain. Enfin, le 12 juillet, après une traversée de six semaines, ils débarquèrent à New-York; puis remontèrent l'Hudson, s'engagèrent dans le long canal Érié qui relie l'Hudson à Buffalo, et le 24 au soir, ils étaient à Toronto aux pieds de l'évêque pour recevoir sa bénédiction, et dans les bras du P. Chazelle qui les attendait dans cette ville depuis plusieurs jours.

Le repos ne fut pas long. Deux jours après, ils se remettaient en route, cette fois avec le P. Chazelle. Le bateau qu'ils prirent à Buffalo pour traverser le lac Érié, les déposa le samedi soir, 29, à Détroit. Le lendemain matin ils étaient à l'évêché où, en l'absence de l'évêque administrateur du diocèse, Mgr Lefebvre, le vicaire général les accueillit avec la plus grande cordialité et leur confia, à l'un la grand'messe, à l'autre le sermon. Le prélat, qui revenait ce jour-là même du concile de Baltimore, leur donna à son tour toutes les marques de la plus vive affection. « Il voulut aussi, dit le P. Point, que les premières vêpres de saint Ignace fussent chantées dans sa cathédrale française, par les premiers Jésuites français qui revenaient prendre possession de leurs anciennes missions. »

A cinq heures du soir ils quittaient l'évêché, conduits par le grand vicaire, traversaient la rivière et abordaient au village de Windsor. De là, ils prirent le chemin qui

menait à Sandwich: c'était la *Grande Côte*, bordée d'un côté d'une rangée de maisons très propres, de l'autre des eaux de la rivière. Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent à une pointe de terre où la rivière fait un coude. C'était précisément l'emplacement de l'ancien village des Hurons. On se rappelle sa singulière nomenclature: *Paroisse de l'Assomption de la Pointe de Montréal du Détroit*. Il n'y avait plus que l'église et le presbytère, tous deux branlants de vétusté. Le village était à cinq minutes plus loin. On voyait ça et là des vestiges de la première chapelle des Jésuites, ainsi que du camp des sauvages. Au vieux presbytère, ils furent reçus par le curé, M. Angus McDonnell. En entrant au salon, le premier tableau qui s'offrit à leurs yeux représentait la sainte Vierge montrant l'Enfant-Jésus à saint Ignace. Dans l'église où l'on s'empressa d'aller rendre ses hommages au premier Roi de ces contrées, d'autres souvenirs de la Compagnie frappèrent leurs regards: deux grands tableaux de saint Ignace et de saint François-Xavier, et deux plus petits aux côtés de la sainte Vierge, ceux de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas. Outre ces peintures, reliques de l'ancienne mission, il y avait le tombeau du P. Potier. Il semblait être là pour garder la mission et la transmettre aux nouveaux venus comme un héritage de famille. Le lendemain, 31 juillet, ils célébrèrent la fête de saint Ignace et, au saint sacrifice, s'unirent avec bonheur à leurs frères du monde entier.

Le dimanche suivant eut lieu l'installation des Pères à l'église. On avait eu le temps pendant la semaine d'apprendre leur arrivée. L'église était comble. Le P. Chazelle étant indisposé, le P. Point chanta la messe et prêcha sur les qualités d'un bon pasteur. « On trouva,

écrivit-il plus tard, on trouva mes paroles trop modérées et trop douces, et à la fin de la messe on y mit un bon correctif. » Cette intervention maladroite de l'ancien curé, n'eut pour effet, comme bien l'on pense, que d'aviver l'affection et la confiance des paroissiens envers leurs nouveaux pasteurs.

Située dans le comté d'Essex, la paroisse avait pour limites à l'ouest la rivière du Détroit, au nord le lac Sainte-Claire, à l'est la mission irlandaise de Maidstone, et au sud la paroisse d'Amherstburg: ce qui lui donnait le long de la rivière, du nord au sud, une étendue de vingt milles, et de l'ouest à l'est dans la profondeur des terres, environ six milles.

Le village principal, composé d'une centaine de familles, était celui de Sandwich, chef-lieu du comté; on y voyait un tribunal, une prison, une imprimerie, etc. Une seule rue principale, très propre et très large, bordée de jolies maisons françaises et anglaises, le traversait dans sa longueur. En aval de Sandwich, la *Petite Côte*, longeant la rivière, reliait entre elles les fermes, dont les quadrilatères bien cultivés s'alignaient les uns à la suite des autres jusqu'au village d'Amherstburg. Deux petites rivières, qui se jetaient dans la grande rivière du Détroit, donnaient à ce paysage une beauté que ne laisseraient pas soupçonner leurs noms: l'une la rivière aux Canards, l'autre la rivière aux Dindes, avec, en face, l'île aux Dindes, la Grosse Ile, l'île Bois-Blanc, etc. « Tout de même, disait le P. Point, ces noms attestent que les Français ont les premiers habité ces lieux. » — En ce temps-là, Windsor n'était qu'un petit village de trente familles. D'autres hameaux encore composaient la paroisse: ainsi la côte des Ottawas,

Grand-Marais, la Pointe à la Pêche, etc. Ces localités réunies donnaient une population catholique et française de 2 à 3,000 âmes. « Voilà la paroisse », concluait le P. Point. Puis il ajoutait avec une complaisance point du tout faite pour déplaire aux intéressés: « Et nous pouvons dire que c'est la partie la plus ancienne, la mieux cultivée, la plus sociale, et surtout la plus catholique du Haut-Canada, à tel point que Mgr Power eut à opter pour son siège entre Toronto et Sandwich. »

III

Malgré son éloignement de la province-mère, Sandwich avait gardé sa population française. Elle formait comme un îlot à part, là-bas, dans cette mer ontarienne, qui s'élargissait sans cesse, mais qui, avant longtemps, verrait sa bordure orientale reculer sous les alluvions sans cesse envahissantes de la province de Québec. Canadienne-française certes elle l'était et du meilleur cru. Le P. Point va nous en dire quelque chose. [1] Ces traits de mœurs sont d'un intérêt plus qu'ordinaire, à cause du point de comparaison qu'ils nous fournissent avec les us et coutumes du Bas-Canada. Ce qui nous permettra de tirer une conclusion importante au sujet des mœurs et de la langue françaises.

« Voyez-vous, écrivait le Père, sur les bords glacés de la rivière de Détroit, sur une étendue de six lieues, cette longue suite de carrioles et de traîneaux glissant légèrement à qui mieux mieux pour arriver plus tôt ? Si c'est l'été, voyez cette procession de charrettes, de calè-

---

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, pp. 346-348.

ches, de chevaux, tantôt roulant, galopant gaiement dans la poussière; tantôt aussi marchant lentement, se tirant avec peine de la boue des chemins ? Ce sont les gens qui viennent à la messe; ils vont rarement à pied. Quand ils n'ont pas de cheval ils disent qu'ils ne sont pas *gréiés*. Quand les hommes n'ont pas une belle capote d'étoffe, les femmes une belle robe, un beau chapeau de paille, ou de velours ou de soie, orné d'une belle rose, un beau voile de crêpe vert, et un petit parasol, ils disent qu'ils n'ont pas d'habit propre, et qu'ils aiment mieux prier le bon Dieu chez eux, que de venir à l'église scandaliser le monde et faire rire les autres. »

Parlant de l'intérieur de la nouvelle église qu'il était parvenu à terminer, il dit: « Vous ne voyez rien de riche, mais tout est propre; car nos Canadiens ont hérité des Anglais l'amour de la propreté et la décence. — Presque tous ont la voix douce et harmonieuse. Mais chose étonnante, ils ne s'en doutent pas; ils n'osent essayer; et quand je veux les presser, ils répondent simplement: *Pas capable*. Cependant ils aiment à entendre chanter et à voir les belles cérémonies. En dépit des réglements des athées anglicans, j'ai introduit dans toutes les écoles la prière et le chant. J'espère que nous y formerons de bien bonnes voix. »

« Les hommes sont généralement de belle taille et de bonne mine; on voit rarement un bossu, un bancal, un nain, un vieillard en enfance. Il en est qui parviennent à l'âge de 80 ans; le petit nombre que l'on rencontre semble avoir échappé à la loi portée contre les autres: *labor et dolor;* ils sont droits et marchent sans bâton, ils sont gais et de belle humeur; ils meurent en paix, sans regret et sans décrépitude. J'ai rencontré dernièrement

un vieux voyageur plus que septuagénaire; il a le visage aussi frais qu'un homme de 50 ans; il m'a dit qu'il avait un frère de plus de cent ans, et que son père est mort à 110 ans. Nous avons plusieurs familles vraiment patriarcales de 12 et 15 enfants. J'ai vu avant-hier un père de 74 ans, qui a des enfants de 7 à 8 ans.

« Vous me demanderez peut-être, quels sont les jeux et les amusements des Canadiens ? Forcés de subir les lois de la dévotion protestante, il leur est défendu, les saints jours du dimanche, de lancer la boule, de pousser la bille, de faire voler la balle ou le volant comme en France, voire même de se promener, de se grouper dans les rues; il y aurait amende; un coup de fusil tiré serait presque un péché mortel. Chacun reste dans sa maison, tout est tranquille. Comme on n'a pas le temps de jouer pendant la semaine, ces jeux sont tombés en désuétude. Le grand et solennel plaisir consiste en courses à cheval ou en carrioles. Autrefois il arrivait souvent que ces fêtes étaient accompagnées d'ivrogneries et d'autres désordres; grâce à Dieu, ces excès sont tombés. Il en est de même des coups de mains et des bals; ce n'était pas chose facile de faire cesser ces abus si chers au cœur du Canadien. La mort nous aide un peu à introduire ces réformes. Cette année, dans un de nos hameaux, les jeunes gens voulurent faire une partie malgré mes avis, il leur arriva malheur. Un jeune homme mourut la même semaine, deux jours après une jeune fille qui avait gagné un mal de gorge à danser, mourut sans confession, quelques jours plus tard mourut le maître du bal, la maîtresse en fut quitte pour une maladie, d'autres furent aussi très malades. Alors chacun se mit à dire: Une autre fois on écoutera le Père. »

Ces quelques détails et d'autres qui trouveront bientôt leur place naturelle dans le cours du récit, permettront au P. Point, après plusieurs années de séjour, de résumer ainsi sa pensée sur les Canadiens français. L'on remarquera combien parfaitement elle coïncide avec le témoignage que leur rendaient dans le même temps les Pères de Montréal. « Le Canadien, dit-il, est encore français dans l'âme comme dans le sang, dans sa vie de famille comme dans sa vie religieuse. Plus heureux que son frère d'Europe, ses mœurs primitives n'ont pas été gâtées par l'esprit révolutionnaire du dernier siècle. Franchise, droiture, simplicité, docilité, gaieté, générosité, esprit religieux et chevaleresque: ces mots définissent assez bien le caractère canadien. » — N'allons pas croire cependant que l'extrême bienveillance du pasteur l'aveuglât sur les défauts de ses ouailles. Il avait l'œil très ouvert. Ses gens disaient: « Les Pères nous donnent quelquefois des compliments, quelquefois aussi ils nous *ravagent.* »

Mais voici la réflexion capitale que faisait le P. Point en concluant: « A vrai dire, je puis ajouter que le Canadien est plus français que les Français eux-mêmes, puisque formé des trois principaux éléments, bretons, picard et normand, il participe à ce qu'il y a de spécial dans chacun, pour s'en faire un caractère homogène: ainsi mêmes inclinations, mêmes usages, mêmes expressions, mêmes manières de parler. » Quiconque a un peu voyagé et a rencontré des Canadiens français en différentes parties du Canada et des États-Unis, admettra que cette pensée est d'une justesse saisissante. Il n'y a pas, comme en France, de provincialismes au Canada. Les traditions, les mœurs, les manières, le

parler, sont les mêmes partout. Chose remarquable! dans cette fusion lente des diverses colonies de France, on mit justement de côté, comme des scories, le patois des provinces d'où l'on venait, pour ne garder que l'or le plus pur du verbe français. Et ce que M. J.-J. Ampère disait d'un patois particulier, « Il (l'habitant canadien) ne parle pas le patois qu'on parle aujourd'hui dans les villages de Normandie », c'est vérifié à la lettre de tous les autres patois. — « Nulle part ailleurs, écrivait le P. de Charlevoix en 1722, on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même, ici, aucun accent ». [1] Ce témoignage est corroboré par l'abbé d'Olivet, membre de l'Académie française: « On peut envoyer un opéra en Canada, et il sera chanté à Québec note pour note et sur le même ton qu'à Paris; mais on ne saurait envoyer une phrase de conversation à Bordeaux et à Montpellier et faire qu'elle y soit prononcée syllabe par syllabe comme à Paris. » Un autre académicien, Xavier Marmier, écrivait en 1866: « Ici l'on garde dans l'usage de notre langue, cette élégance, cette sorte d'atticisme du grand siècle. Le peuple lui-même le parle assez correctement et n'a point de patois. » M. Rameau de Saint-Père, judicieux autant que sincère ami des Canadiens, disait: « Sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère. » Plus récemment, en 1894, M. Gailly de Taurines résumait de la sorte ses impressions: « D'une façon générale, on peut dire que la langue populaire des Canadiens est infiniment meilleure et plus correcte que la langue

---

1. Cette citation et celles qui suivent (sauf la dernière) sont tirées de la brochure de M. J.-P. Tardivel: *La langue française au Canada*, parue en 1901.

populaire en France. » Enfin, en 1914, Mtre Fernand Labori apporta lui aussi son témoignage. « Le dédain, écrivait-il, qu'ont beaucoup d'Anglais et d'Américains pour le parler français de nos frères Canadiens est très plaisant. La langue française du Canada se distingue par un accent du terroir assez marqué, qui n'est celui ni du Normand, ni du Picard, ni du Champenois, ni du Poitevin, qui tient à la fois des uns et des autres. Mais rien n'est plus authentiquement français que cette langue savoureuse, pieusement conservée par les fils des premiers colons. Sans doute quelques expressions modernes traduites de l'anglais, quelques particularités de prononciation la déparent un peu pour nous, mais l'effet d'ensemble est charmant et plein de séduction pour un Français. » [1]

Maintenant d'où vient que nos premiers colons héritèrent du meilleur parler français ? C'est qu'ils provenaient à peu près tous de ces provinces du Nord de la France où le beau et pur français se parlait depuis plus longtemps que dans le Midi. De là aussi venaient les gouverneurs, les fonctionnaires, les officiers, les nobles, et surtout le clergé et les religieuses qui, par leur contact incessant avec toutes les classes du peuple, y semaient et conservaient le plus choisi des idiomes. Récollets, Jésuites, Sulpiciens, membres des Missions étrangères, religieuses Ursulines et de la Congrégation, furent les artisans de cette œuvre qui ne devait jamais périr. — Le français d'autrefois ainsi conservé parmi le peuple, fournissait aux esprits cultivés de nos provinces des éléments qui, travaillés, affinés, actualisés par l'étude

1. *Je sais tout*, Paris, 15 mars 1914, p. 293.

7

des auteurs du XIXe et du XXe siècle, devaient produire une langue que ne renierait point la France de Chateaubriand et de Bazin, de Lamartine et de Claudel.

Or voici que sous le regard des visiteurs de France qui découvrirent le Canada français au siècle dernier, il se fit comme une répétition du prodige qui avait marqué le retour du peuple de Dieu à Jérusalem. La langue française, isolée pendant un long siècle et blottie sur les bords du Saint-Laurent, comme le feu sacré d'Israël au fond de la citerne, comme lui aussi, placée sur l'autel du souvenir, touchée des premiers rayons du soleil de France, éclatait en gerbes étincelantes qui frappaient tous les yeux. Merveille peut-être unique dans l'histoire des peuples et qu'on a justement appelée le *miracle canadien*.

IV

Cependant les PP. Point et Choné s'étaient mis résolument à la besogne. Selon les plus pures traditions de l'Institut, ils débutèrent par l'œuvre des catéchismes; c'était en même temps gagner le cœur des pères et des mères par cette sollicitude pour leurs enfants. Puis vinrent les fêtes de la première communion et de la confirmation, avec imposante réception de l'évêque. Après les enfants, ce fut le tour des grandes personnes. On leur servit une mission en règle: ces saints exercices, dont ils n'avaient jamais entendu parler, amenèrent toute la paroisse aux pieds des confesseurs. La messe solennelle d'actions de grâces qui les clôtura eut comme en Bas-Canada son pain bénit, « énorme pain bénit à trois étages, dit le P. Point, tel qu'on n'en voit qu'en Canada. » — Pour assurer les fruits de la mission, il

ne trouva rien de mieux que d'établir l'Archiconfrérie du très saint Cœur de Marie, qu'il avait promis à son vénérable fondateur d'introduire dans le Haut-Canada. Il remarque que les pratiques pieuses implantées par les premiers missionnaires étaient religieusement conservées par une constante tradition, surtout en ce qui tient au culte de Marie et particulièrement l'usage du chapelet. « Chaque fidèle a son chapelet et sa médaille de la très sainte Vierge. Tous les jours de carême et tous les dimanches et fêtes, 2000 chapelets sont récités dans la paroisse. Dans chaque maison, au bas de la petite image de Marie est suspendu le chapelet. »

« Un jour, continue-t-il, une grande fête avait attiré une foule de gens pieux et de curieux: c'était l'inauguration de la grande croix du clocher de la nouvelle église. Un protestant avait voulu fournir le cèdre dont elle était faite. Haute de vingt pieds, montée sur une boule de trois pieds de diamètre, on l'avait déposée sur une estrade ombragée de douze grands étendards portés par douze anciens, chacun à la tête de son groupe. Après un double sermon en français et en anglais, le signe auguste du salut fut hissé jusqu'à la pointe de la flèche, à une hauteur de soixante pieds. Là, quatre jeunes Canadiens, debout sur une simple planche, reçurent la croix dans leurs bras et la posèrent en son lieu, au chant des cantiques sacrés. Quand elle fut placée, on entonna le *Te Deum*, et la foule se remit en ordre pour retourner à l'ancienne église. Nos quatre jeunes ouvriers, du haut de leur frêle échafaudage, touchés jusqu'au fond de l'âme à la vue de ce spectacle, ne purent retenir leurs larmes. L'un deux, tirant son rosaire, dit aux autres: « Mes amis, au lieu de pleurer, disons le chapelet. »

Le chapelet fut récité en chœur, puis ils se remirent à l'ouvrage sans aucun accident. Vous les auriez vus, tantôt suspendus à la croix qui vacillait encore, tantôt montant gaiement par-dessus la boule qui servait de base à la croix, pour affermir ce monument auguste. Tout le monde tremblait; eux seuls étaient tranquilles. Depuis ce jour, la croix de Notre-Dame domine la belle et grande rivière de Détroit, et voit journellement passer à ses pieds cinq, six et sept grands navires portant chacun deux et trois cents voyageurs de tout culte et de toute langue. »

Au mois de janvier, en même temps que le P. Tellier faisait à Laprairie la quête de l'Enfant-Jésus, le P. Point faisait la sienne à Sandwich. Il va nous mettre sous les yeux une charmante scène de vie canadienne. Nous nous croirons dans une des plus canadiennes paroisses d'*en bas*. « Venez avec moi, nous dit-il, allons faire ensemble la visite de l'Enfant-Jésus. C'est une coutume établie ici depuis un temps immémorial, que le pasteur au commencement de chaque année, visite en l'honneur de l'Enfant-Jésus tous les coins de sa grande paroisse, toutes les familles indistinctement, les riches et les pauvres, les saints et les pécheurs; il cherche les brebis égarées, il distribue ses avis et ses libéralités, tandis que le maître de la maison remet aux marguilliers qui accompagnent le prêtre une petite offrande à l'Enfant-Jésus; l'un donne de l'avoine, un autre du blé, celui-ci un scheling, celui-là une piastre, etc. C'est un des plus beaux usages que j'ai vus dans le Canada; cela se passe le mieux du monde. Soyez-en vous-même témoin: entrons dans cette petite maison de bois, bien modeste en dehors, et très propre en dedans (excepté celles des

pauvres gens, les maisons canadiennes ont une cuisine, salon à tapis, et deux chambres à coucher). Pour recevoir le Père, on a lavé le plancher et blanchi les murs; on a fait un bon feu au poêle et à la cheminée, et pour faire bonne mine, la mère escortée de tous ses enfants se présente pour recevoir la visite. — Bonjour mes amis, bonjour mes enfants. — Bonjour mon Père, bonjour mon Père. — Comment ça va-t-il ? — Ben'alarte, et de votre-part, disent le père et la mère. Et la conversation s'engage sans façon. — Y a-t-il eu des maladies, cette année ? — Pas ben ben, grâce au bon Dieu. — Ces enfants disent-ils leurs prières ? — Et tous les petits viennent tour à tour dire leur *Ave*; les uns montrent leur médaille de l'année dernière suspendue à leur cou, un autre l'a prêtée à son papa, pour qu'il ne vire pas sous le canot dans le lac; un autre dit: avez-vous une petite médaille, mon Père ? — En voici encore une, mon enfant, que vous envoient les petits enfants français de France; mais il faut chanter un cantique; et alors un enfant de 4, 7 ou 10 ans, se met à chanter d'une voix hésitante un couplet que lui a appris sa mère. Et la médaille est aussitôt donnée et suspendue au cou, c'est le plus précieux ornement. — Avez-vous des enfants pour la première communion ? — En v'la une, en v'la deux qui sont après apprendre leur catéchîme. — Pauvres gens, quel dommage que voux soyez si loin de l'église. — C'est ben de valeur; et ben pire quand i mouille et qui vente, on a ben ben de la misère pour s'embarquer en charrette dans des méchants chemins de même. — Êtes-vous contents de votre maître d'école ? — On a un ben bon maître, c'est un grand esprit, je vous assure, c'est un Français de France. Il lit le latin comme le

français, c'est terrible... les enfants apprennent c'est suparbe! — Alors le Père donne ses avis, fait ses remontrances, bénit les images et la maison si elle ne l'a pas été déjà; il mange un petit croquant, s'il veut, et boit le verre d'eau claire. Pendant ce temps le maître de la maison charge sur son dos le minot d'avoine ou de blé, qui est derrière la porte, et va le jeter dans la carriole de l'Enfant-Jésus; quelquefois le tout petit enfant vient avec joie apporter le petit sou qu'il a obtenu de sa mère pour le petit Jésus. » [1]

Le Français est essentiellement communicatif. Il ne peut garder pour lui seul une pensée, une doctrine, un projet. Règle générale, l'égoïsme n'est pas son fait. Le prosélytisme est en lui. Si c'est pour le bien, tant mieux; est-ce pour le mal, tant pis: mais bien ou mal, il ne paraîtra pas seul devant Dieu, et il aura sa suite d'âmes sauvées ou perdues. Il est en petit ce qu'est la France parmi les peuples. Cette flamme d'apostolat universalise aisément le prêtre français et le fait tout à tous. Il se dévoue sans compter, et, si l'on peut dire, sans regarder. Toutes les races lui sont bonnes, parce que toutes elles sont de Dieu et pour Dieu. Pour les lui gagner, il parle leur langue, et dans ce but il l'étudie. — Ainsi les PP. Point et Choné s'étaient mis à l'étude de l'anglais afin de porter secours aux missions irlandaises des environs. Le travail était long et lent. Ils se désolaient de ces retards, lorsque la bonne Providence leur envoya un secours inespéré. C'était un fils de la Bretagne, le P. Jean Jaffré, qui survenait à Sandwich, à la fin d'octobre 1844, après un séjour de deux ans en An-

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 344, s.

gleterre. Le P. Point ne tarda pas à l'utiliser pour les missions irlandaises de Maidstone et de Chatham, puis ensemble, ils parcoururent plusieurs postes mixtes en y donnant des missions, l'un aux Français, l'autre aux Irlandais. Amherstburg, Raleigh, Belle-Rivière, Pointe-aux-Roches, le Trait-Carré, etc., reçurent leur visite apostolique, que Dieu se complut à bénir par des fruits abondants de salut. Ici encore, comme en Bas-Canada, c'était l'irrésistible grâce du jubilé qui retournait les âmes.

Revenu à Sandwich, le P. Point s'appliqua à combattre dans son peuple des symptômes menaçants pour sa foi et ses mœurs. Par suite de leurs fréquents rapports avec les protestants au milieu desquels ils vivaient, les Canadiens s'étaient assimilé quelques principes de conduite pleins de péril, dont le premier était la tolérance. La *tolérance!* ça toujours été le grand mot de tous les opportunistes qui veulent masquer leurs défaites. Appliquée au cas présent, la tolérance faisait regarder la fréquentation des protestants comme un devoir de charité. On poussait la tolérance, dit le P. Point, jusqu'à rougir de sa langue; pour un peu elle n'eût été bonne que pour faire son salut. Savait-on un peu d'anglais, on était savant, et on se hâtait d'en faire montre à tout propos. De là l'imprudente démangeaison de lire les bibles anglaises protestantes, qui ne coûtaient rien, que des colporteurs déposaient partout, avec parfois, pour allécher les simples, des *Imitations de Jésus-Christ*. Pourquoi la défense de lire ces bibles ? disaient-ils; on est assez bon catholique pour distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Pourquoi envoyer si tôt les enfants à confesse, avant douze et treize ans ? Il faut

qu'ils comprennent ce qu'ils font. Pourquoi encore cette crainte des écoles publiques ? Y enseigne-t-on le mal ? Enfin l'on poussait la tolérance — ne fallait-il pas s'y attendre ? — jusqu'à rechercher les mariages mixtes, que l'on regardait comme un grand honneur. Pour bien des jeunes, ces mariages sont l'aboutissement fatal de relations trop fréquentes et trop intimes. — La langue française a été pour les Canadiens, à ce point de vue, une puissante sauvegarde; elle a été comme un mur d'enceinte qui barrait la route aux infiltrations protestantes. La muraille était déjà battue en brèche, quand les Pères arrivèrent à Sandwich. Nous dirons plus tard ce qu'ils firent pour les écoles. Mais tout de suite ils s'attaquèrent aux mariages mixtes. Ils surent si bien exposer la vraie doctrine de l'Église, faire toucher du doigt les conséquences funestes quasi inséparables de ces unions où, selon le mot lapidaire du P. Point, « deux corps sont unis et deux âmes séparées », que le fléau fut bientôt enrayé et radicalement banni de toute l'étendue de la paroisse.

Ce que nous avons déjà raconté des Canadiens de Sandwich prouve surabondamment combien, et par leurs qualités et par leurs défauts, ils étaient de leur race. Voici un dernier trait qui ne manque pas de saveur: « Je ne sais, écrit le P. Point, si j'ai déjà nommé un bien beau côté du caractère de nos Canadiens, je veux dire l'esprit d'hospitalité. Cet esprit est comme naturel à nos chers Français du Canada. Ils l'ont hérité de leurs pères et ils le transmettent à leurs enfants. Ce beau caractère, au lieu de dégénérer en passant de père en fils, n'a fait que devenir plus vif. Un père et une mère viennent-ils à mourir, c'est à qui adoptera l'enfant.

S'il n'y a pas d'orphelin dans la paroisse, on va en chercher au Détroit dans les hôpitaux. S'il en manque au Détroit, on va en quêter au loin. Dans le cours d'une seule année nous en avons fait venir une vingtaine de Toronto. Aussitôt que le pauvre petit est arrivé, il devient l'enfant de la maison; il est tout de suite l'objet des caresses du grand papa et du petit enfant, sans qu'on remarque dans les autres aucun signe de jalousie envers le petit étranger. Il est nourri, habillé, instruit sur la même ligne que les autres. De son côté le pauvre orphelin retrouve un père, une mère, des frères et des sœurs, qui deviennent à leur tour l'objet de ses affections: il jouera, il travaillera, il se réjouira, il pleurera avec eux, jusqu'à l'âge où il pourra pourvoir à son avenir, à moins qu'il ne préfère demeurer encore. Nous avons un vieillard de quatre-vingt-quatre ans qui a élevé pour sa part dix-huit orphelins, auxquels il a ensuite procuré une bonne condition. — J'ai dit: un enfant a-t-il perdu son père et sa mère; car s'il n'a perdu que son père, jamais la mère, si pauvre qu'elle soit, ne consentira à se séparer de lui. Si vous le lui demandez pour lui rendre service, vous n'en obtiendrez qu'un refus mêlé de larmes. » [1]

Avec de pareilles dispositions, il ne fut pas difficile aux Pères d'établir l'œuvre de la Sainte-Enfance, comme ils l'avaient promis au fondateur Mgr de Forbin-Janson. Dès lors, les petits sous des enfants partirent régulièrement pour aller sauver de la mort les petits enfants de la lointaine Chine.

Maintenant que la paroisse de Sandwich est solidement établie et que de jour en jour elle s'élève de toutes pièces, nous devons la quitter pour un temps, afin de reprendre à Montréal la suite des événements.

---

1. P. Point, *Histoire de Sandwich*, p. 118.

LIVRE QUATRIÈME

MONTRÉAL

Sommaire

I. — Le noviciat chez M. Rodier. — M. Rodier: son caractère, sa vie. — Il donne une partie de sa maison au noviciat. — Ouverture du noviciat (4 septembre 1843). — Idée d'un noviciat; le Père-Maître. Le P. Luiset, premier maître des novices au Canada. — Le Père Luiset et ses deux novices. — Dons de Monsieur et de Madame Rodier, des Messieurs de Saint-Sulpice. — Petits essais de pèlerinages.

II. — La Mission du Haut-Canada est séparée de celle du Bas-Canada (1844). — Le P. Martin. — Le R. P. Boulanger, Visiteur. — Convention avec les Messieurs de Saint-Sulpice. — Mission de New-York-Canada (1846). — Le typhus de 1847. Admirable conduite du clergé catholique. Fin de l'épidémie.

III. — Encore chez M. Rodier. — Aumônes. Une offre de Mgr Bourget. — Deux Jésuites au collège de Sainte-Thérèse. — La résidence temporaire de Saint-Patrice (1848).

IV. — *Le collège Sainte-Marie.* — L'œuvre des collèges dans la pensée de S. Ignace. Apport des Congrégations générales. Le *Ratio Studiorum:* celui de 1599; celui de 1832. Les fantaisies modernes dans l'éducation. L'éducation *pratique!* Excellence de la formation classique. — La formation pédagogique du jeune Jésuite. — Les succès du *Ratio.*

V. — Montréal dort, se réveille, se rendort. — Le collège Sainte-Marie: le site. Offre de Saint-Sulpice. M. Donégani et son terrain rue Bleury. — Maigres ressources. Premiers travaux. Le *petit collège.* Ouverture du petit collège (20 septembre 1848). — Internat et externat, avantages et inconvénients de l'un et de l'autre. — Émeute à Montréal (1849). — Le choléra de 1850. Une victime de choix, le P. du Merle. — Ouverture du grand collège (1851). Le noviciat s'y transporte. Adieux à M. Rodier.

VI. — *Québec et Montréal.* — Fondation de la résidence de Québec (1849). Premiers travaux. — La Congrégation de la Haute-Ville; celle de Saint-Roch.

I

L'essai de noviciat à l'évêché n'avait pu réussir. Dans la pensée des jeunes, un évêché est comme le buisson ardent sur la montagne, trop haut et trop sacré pour être facilement abordable. A ce point de vue, le noviciat de Laprairie offrait toutes les facilités, sauf une, la proximité. Les novices ne vinrent pas. Que faire ? — L'avenir se présentait aux regards comme un ciel d'automne, indécis, brumeux, bas, sans horizon: des missions intermittentes, une cure provisoire, rien de stable. « La prière du juste perce le ciel », dit saint Augustin. Le P. Luiset priait toujours et attendait, lorsque les nuages s'entr'ouvrirent au-dessus de Montréal et laissèrent tomber un rayon de lumière qui se refléta jusqu'à Laprairie. Le ciel exauçait les vœux du priant. Il mettait dans le cœur d'un riche citoyen de Montréal, cette flamme de charité qui avait porté jadis le grand saint Martin à trancher de son épée le manteau qu'il portait, pour en donner la moitié à un pauvre. Ce jour-là même, M. Rodier se rendait chez Mgr Bourget et lui offrait la moitié exactement de sa maison pour le noviciat des Jésuites. Ce qui était offert gratuitement pour cinq ans devait se prolonger jusqu'à huit.

La proposition, comme bien l'on pense, fut accueillie avec bonheur par l'évêque, transmise immédiatement au P. Chazelle et reçue par lui avec une égale reconnaissance. Dès le 4 septembre 1843, la maison s'ouvrait aux nouveaux hôtes. Deux jours après, le prélat venait célébrer la sainte messe en présence de MM. Bilaudèle et Baile du séminaire de Saint-Sulpice et de quelques

amis qui s'étaient joints à la communauté et à la famille du donateur; il exprima à celle-ci dans une effusion du cœur ses vives actions de grâces: puis se tournant vers les fils de saint Ignace, il leur adressa en les commentant ces paroles de la Genèse: *Crescite et multiplicami*, Croissez et multipliez-vous.

Charles-Séraphin Rodier, insigne bienfaiteur de la Mission canadienne, était né à Montréal, le 3 octobre 1797. Fils d'un humble forgeron, il se tailla une carrière des plus enviables. Après quelques années d'études au collège de Montréal, il embrassa le commerce, y fit merveille, se maria avantageusement, passa du *détail* au *gros*, expédia en Europe, traversa l'océan plus de quarante fois, et malgré ce surmenage trouva le temps de faire un peu de vie militaire; il parcourut les divers degrés honorifiques jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Ce n'était pas encore assez pour son activité dévorante. Aux approches de 1837, les cris séditieux des *Fils de la Liberté* ne lui donnèrent pas le change. Sa droiture innée aidant, il saisit d'un seul et clair coup d'œil ce qu'il y avait de faux et d'irréfléchi dans le soulèvement. « Mes amis, leur dit-il, vous avez tort: la poire n'est pas mûre. » Pour s'en dégager sans heurt, il entreprit, à quarante ans, l'étude du droit, fut reçu aux applaudissements du barreau, défendit les causes de quelques pauvres vers lesquels sa charité le remena toujours, puis se remit aux affaires. C'est à ce moment qu'il apparaît sur notre scène, avec sa carrure militaire, son grand air, sa démarche assurée, le regard droit, la voix nette et gaie, le sourire aux lèvres, sa main largement ouverte comme son cœur, et réputé, même envers la plus humble

mendiante, pour ses manières empreintes de la plus exquise et inaltérable courtoisie. Ajoutez ce qui relève et couronne tout le reste, une foi très vive, et une piété comme son caractère, à la fois tendre et ferme.

Cet homme de bien avait sa demeure rue Saint-Antoine, à l'un des angles de la place Richmond, où s'élève aujourd'hui l'asile de Bethléem. C'était pour un Montréalais, en ce temps-là, le bout du monde. La solitude du lieu se prêtait merveilleusement à la sereine vie d'un noviciat. Sur le devant une rue silencieuse; à l'ouest la place Richmond s'ombrageait d'arbres naissants; au sud du jardin, la colline fléchissant soudainement se prolongeait en une verdoyante vallée jusqu'au Saint-Laurent; des troupeaux y paissaient, rarement troublés par les quelques convois du chemin de fer de Lachine; plus loin encore vers le sud et l'est, le grand fleuve, le village ami de Laprairie, puis des campagnes encore et les montagnes de Saint-Bruno et de Saint-Hilaire.

La spacieuse maison avait été, avons-nous dit, fraternellement divisée en deux parties égales. La famille Rodier occupait la partie est, le noviciat la partie ouest. Je me demande si M. Rodier avait d'avance quelque idée de l'agrément d'abriter sous son toit un noviciat d'alertes jeunes gens. Peut-être faisait-il de l'héroïsme, comme M. Jourdain de la prose, sans le savoir. Déçu par ses souvenirs d'enfance, alors qu'il servait la messe chez les Sœurs Grises, et qu'il voyait les bonnes religieuses dans la chapelle, les salles et les corridors glisser plutôt que marcher, peut-être s'attendait-il aux mêmes évolutions silencieuses. L'avenir lui apprendra bientôt ce que peut produire de sonore et de martelé une solide paire

de talons sous les pieds d'un novice. Mais il n'en dira jamais rien, par délicatesse sans doute, probablement aussi, en vue du purgatoire, par esprit de mortification chrétienne.

Le noviciat est une rade paisible où, sur l'océan de la vie, l'on fait escale, on se ravitaille, et d'où l'on part pour la haute mer. Ce n'est pas, comme se l'imaginent certains esprits faibles, un port après le naufrage; encore que certains voyageurs éprouvent parfois dans les premiers jours, bien que sur la terre ferme, la sensation d'avoir encore sous les pieds le plancher mouvant d'un navire. — Pour serrer de plus près la réalité, disons, après tant d'autres, que le noviciat est le Nazareth de la vie religieuse. A l'écart des vains bruits du monde, dans la prière, le recueillement, l'étude de soi-même et de Jésus-Christ, c'est le travail intime, la victoire sur soi-même, la conquête lente, pénible à la fois et joyeuse, défaut par défaut extérieur et intérieur, passion par passion, vertu par vertu, comme dans l'étrange guerre des tranchées que l'Europe et le monde interdits viennent de contempler. Ces âmes neuves que la grâce inonde, ont plus besoin, dans cette lutte quotidienne, d'être retenues qu'aiguillonnées, ont surtout besoin de la direction qui réprime les magnifiques chevauchées hors de la voie. Il y faut, dans celui que les novices appellent d'un nom compréhensif *Père-Maître*, il y faut en effet le cœur du Père et le sûr coup d'œil du maître. Il faut, là surtout, la force jointe à la douceur, le doigté dans les délicates relations de chaque jour, une patience que rien ne lasse, et par-dessus tout cette union à Dieu qui fait jaillir du Cœur divin les flots de la grâce, les

reçoit dans son propre cœur, le remplit jusqu'à déborder, pour les répandre ensuite avec usure sur les âmes très chères à lui confiées.

Ç'a été le bonheur de la Mission canadienne de compter parmi ses premiers maîtres des novices (je parle seulement de ceux que la France nous envoya, tous aujourd'hui disparus), des hommes tels que je viens de les décrire. Le premier sur la scène fut le P. Luiset.

Paul Luiset était né à Lille, le 5 juin 1788. L'année suivante, la révolution éclatait. La famille de Paul ne craignit pas de tenir caché sous son toit l'un de ces prêtres fidèles dont la tête était mise à prix. Pour payer de retour une si grande charité, le prêtre se fit professeur du jeune Paul. Ces études commencées au bruit de la saturnale révolutionnaire, se poursuivirent ensuite dans la paisible demeure de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre, il sentit bientôt les attraits puissants de la vocation religieuse et sans tarder entra dans la Compagnie de Jésus, le 12 août 1821. Après diverses occupations dans les collèges de France et d'Espagne, nous le trouvons en 1842, à faire joyeusement à Paris ses préparatifs de départ pour le Canada.

Il prêcha en arrivant plusieurs missions avec le P. Hanipaux, à Saint-Pie, au Côteau-du-Lac, aux Cèdres, etc., puis fut envoyé à Laprairie pour aider le P. Tellier. Nous l'avons vu en janvier 1843 s'installer à l'évêché avec le P. Martin, censément pour préparer le noviciat, en réalité faisant œuvre de confesseur, de prédicateur, et par intermittence de missionnaire. Quand le noviciat fut ouvert à Laprairie, le 31 juillet 1843, le P. Luiset fut nommé maître des novices. Il s'y consuma dans

l'attente et la prière, jusqu'au jour béni où M. Rodier le reçut dans sa maison.

Le P. Martin et le F. Jennesseaux y entraient en même temps, le premier pour en faire son pied-à-terre, au retour des retraites et des missions qu'il donnerait dans les paroisses du diocèse.

Ce qui surtout combla de joie le cœur du P. Luiset ce fut, le 9 septembre, trois jours après l'inauguration solennelle de la maison, l'entrée du premier novice, Augustin Régnier, brillant élève de Saint-Hyacinthe ; ce collège préludait de la sorte à son extraordinaire fidélité à donner à l'Institut, presque chaque année, quelques-uns de ses meilleurs élèves. — Le F. Régnier inaugurait vraiment la vie du noviciat au Canada. Dans l'ancienne Compagnie, les quelques jeunes gens qui voulurent s'enrôler sous les drapeaux d'Ignace de Loyola, durent quitter d'abord la Nouvelle-France, pour aller dans l'Ancienne faire leurs premières armes. Tels, par exemple, Michel Beaudouin, en 1713, le premier sur la liste, et, en 1717, Fr. X. du Plessis. Ce novice québecois, devenu dans la suite une gloire canadienne parmi celles de France, mérite, encore que ne rentrant pas dans le cadre de cette histoire, qu'on s'y arrête quelques instants. Nous suppléerons de la sorte au silence du P. de Rochemonteix, qui a cru sans doute n'avoir pas à parler d'un Jésuite dont la vie religieuse s'était passée tout entière hors de la « Nouvelle-France ». Nous croyons néanmoins que la parenthèse que nous ouvrons ne déplaira point à nos lecteurs du Canada. [1]

1. Cette page résume la notice biographique que M. J.-Edmond Roy a mise en tête des *Lettres du P. F.-X. Duplessis, de la Compagnie de Jésus*, publiées à Lévis en 1892.

Le P. François-Xavier du Plessis naquit à Québec le 13 janvier 1694. Après d'excellentes études au collège de cette ville, se sentant appelé à la vie parfaite comme ses deux sœurs religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, il partit pour la France et entra dans la Compagnie de Jésus à Paris, le 7 janvier 1717. Douze ans plus tard, il faisait sa profession solennelle et demandait les missions du Canada. Déjà renommé pour ses succès oratoires, on jugea qu'il ferait plus de bien en France: et de fait les fruits extraordinaires de sa parole tout apostolique le placèrent bientôt parmi ceux qui illustrèrent la chaire sacrée au XVIIIe siècle. Essentiellement improvisateur comme le P. Bridaine son contemporain et son émule dans le Midi de la France, il n'a rien laissé par écrit, sauf son livre des missions (recueil d'avis et pratiques à l'usage des missions) et une péroraison entraînante que l'on trouve dans toutes les chrestomathies avec le célèbre exorde du P. Bridaine; mais on peut se faire une idée de l'exceptionnelle emprise de son éloquence par les quelques faits suivants.

L'Ile-de-France, à commencer par Paris, et toutes les principales villes des provinces du Nord l'entendirent tour à tour. Les évêques se le disputaient. Arras le posséda un temps. Dans la crainte d'une sédition populaire, il dut, pour sortir de la ville avec la connivence des autorités, profiter des ténèbres de la nuit. Les églises trop petites pour l'affluence des fidèles, l'obligèrent souvent à parler sur le parvis des cathédrales et dans les places publiques. On allait le chercher en procession, clergé en tête; on le recevait dans les villes au bruit du canon. Les jansénistes le poursuivirent de leur haine: ils ne pouvaient lui pardonner le culte de l'Eucharistie

que le missionnaire propageait, les communions générales qu'il organisait et où l'on vit, un jour, dans une seule matinée, plus de vingt mille personnes s'approcher de la table sainte. Épris d'un amour ardent pour la passion de Jésus-Christ, se nommant lui-même le « prédicateur de la croix », c'était toujours, comme saint François-Xavier son patron, le crucifix en main qu'il prêchait aux foules. La grande croix qu'il fit planter sur la porte principale de la ville d'Arras étant devenue un instrument de prodiges et un lieu de pèlerinage, il lui fallut en dresser partout dans les villes et les bourgs qu'il évangélisait. Nous en recueillons l'écho dans ce passage d'un mandement de l'évêque duc de Laon: « C'est par un effet singulier de la divine miséricorde que nous possédons un missionnaire célèbre que tous les diocèses s'empressent d'avoir et dont Dieu a béni les infatigables travaux et par des conversions innombrables et par des prodiges inouïs. Témoin ce qui se passe depuis près d'un an à la croix d'Arras ». L'évêque de Boulogne à son tour écrivait: « Non seulement des conversions innombrables ont été opérées par le ministère de ce religieux dans les différents endroits où il a annoncé la parole de Dieu; mais le bras du Tout-Puissant a même daigné renouveler ses merveilles pour confirmer la prédication de son serviteur par les guérisons les plus miraculeuses. »

Mais il est temps de fermer la parenthèse. — En 1762, la Compagnie de Jésus était proscrite en France. Le P. du Plessis se retira à l'hôpital de Châtillon-sur-Seine, puis à Langres, et enfin à Paris où ce grand et saint religieux, brisé par l'âge et les travaux, mourut dans les premiers jours de décembre de l'année 1771.

Il était âgé de soixante-dix-sept ans, dont cinquante-quatre de vie religieuse.

Après ce tribut fraternel payé à l'un des premiers novices canadiens, nous revenons au noviciat de Montréal.

Vae Soli! Le F. Régnier ne pouvait rester seul. Ses prières puissamment soutenues par celles de son Père-Maître, lui attirèrent bientôt un compagnon et des meilleurs. Le 17 octobre, Sainte-Anne de la Pocatière confiait à la Compagnie le F. Henri Hudon, que nous retrouverons plus tard à la tête de la Mission du Canada. Ils vont composer à eux deux, pendant près d'un an, tout le noviciat: tous les soins du Père-Maître se concentreront sur eux, ils seront de toutes les corvées et peut-être bien aussi de toutes les fêtes. Je vois souvent dans le *diarium* (ou journal de la communauté) la mention: « Le P. Luiset et ses deux novices »... C'est aux Tanneries, c'est à Bonsecours, c'est à un dîner, s'il vous plait, chez les Messieurs de Saint-Sulpice, c'est à Laprairie, c'est au lac des Deux-Montagnes.

Quand ils seront nombreux, l'un sera préposé au feu dans les salles, « feu modéré » recommande le Père-Maître, un autre aux chandelles, un troisième à l'eau dans les chambres, etc., et tous, selon le plus antique et le plus solennel des usages, au balai.

On trouve aussi dans ces archives intimes les noms de Monsieur et de Madame Rodier:

« M. Rodier fait peindre la chapelle et la bibliothèque.

« Mme Rodier envoie une provision de riz, de café, etc., avec un grand coffre pour la cuisine.

« M. Rodier vient nous offrir un vaste terrain derrière la maison pour y faire un jardin.

« Mme Rodier fait présent à la sainte Vierge d'un collier d'agates, et M. Rodier offre au P. Luiset de lui prêter ses candélabres pour les saluts solennels. »

Mention fréquente est faite aussi des visites amicales des Messieurs du Séminaire et de leurs aumônes. Le lendemain de Noël, « M. Quiblier, supérieur, dit le P. Luiset, vient nous rendre une visite et nous laisse une aumône abondante. » Le 18 mars suivant, je lis : « Visite de M. Quiblier qui apporte une aumône considérable. » — Le bon P. Luiset ne pouvant faire plus, rend au moins à ses généreux visiteurs les visites qu'il en reçoit. L'une d'elles nous fait connaître une date importante dans la vie d'un collège, du moins chez la gent écolière. A la date du *31 juillet* 1844, je lis cette note : « Les PP. Tellier et Luiset assistent à la distribution des prix du collège de Montréal. »

L'*expériment* du pèlerinage (qui suppose un mois d'absence et ne s'établit régulièrement qu'en 1864), débuta en douceur, cette année-là même, pour nos deux novices. Il se fractionna en deux petits pèlerinages : le premier au calvaire du lac des Deux-Montagnes. Par une erreur de marche, qui ne devait pas être la dernière dans l'histoire des pèlerinages, la nuit les surprit au milieu d'un bois. Heureusement qu'une cabane de bûcherons montra bientôt sous la feuillée, comme dans les contes de Perrault, sa petite lumière. Ils y furent l'objet des plus délicates attentions; c'était un avant-goût des consolations spirituelles et matérielles qui les attendaient le lendemain au Lac. — Le second pèlerinage se fit à la mission du Sault-Saint-Louis, pour y vénérer les restes de l'illustre vierge iroquoise Catherine Tekakwitha et rappeler les souvenirs des anciens missionnaires

jésuites. Les novices, en remontant de Laprairie à la mission, purent suivre sur la côte les changements successifs de la colonie iroquoise. Ils saluèrent en passant la grande croix élevée sur le tombeau de Tekakwitha, et arrivèrent au village que les Pères avaient fondé au commencement du XVIIIe siècle: c'était bien le même village, au bord du fleuve, en face de Lachine; c'était leur église, leur maison, leur jardin. M. Marcoux, avec qui nous avons déjà fait connaissance, témoigna aux jeunes religieux la vive affection qu'il portait à la Compagnie, dont il conservait toutes les traditions. Il avait eu le bonheur de faire sa première communion sous le P. Casot, et sa mère qui vivait encore aimait à rappeler qu'elle s'était confessée à plusieurs des anciens Pères et avait souvent assisté à leurs prédications. Il semblait aux novices que le bon Dieu eût conservé ces vénérables personnages, dans un lieu si rempli des souvenirs de la Société, comme un aimable trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie de Jésus.

II

Les communications avec l'Europe étaient lentes en 1844, et longuement espacées. Jusque-là les steamers ne partaient de Halifax pour Liverpool qu'une fois par mois. Le P. Chazelle annonce joyeusement à son Provincial, le 9 avril, que désormais il y aura, en été, deux courriers par mois pour l'Europe. Il en profitera pour solliciter plus souvent du secours en hommes destinés aux missions sauvages de l'Ontario, qui lui tiennent tant à cœur. — Sur ces entrefaites parvenait à Montréal, le 31 juillet 1844, un décret du Père Général qui dé-

tachait la mission du Haut de celle du Bas-Canada. Le P. Chazelle gardait la direction de la première: le P. Martin prenait en main la seconde.

Ici se place la biographie de cet homme, dont un prêtre distingué qui l'avait bien connu, nous disait, il y a vingt ans: « Je ne me figure pas autrement le Jésuite tel que le voulait saint Ignace. C'était un homme et un religieux complets. »

Félix Martin était né le 4 octobre 1804, à Auray, ville de Bretagne, si célèbre par son pèlerinage à la bonne sainte Anne. Son père fut longtemps maire d'Auray et conseiller général du Morbihan. La promenade favorite qui longe et domine la gracieuse rivière d'Auray lui est due; un des quais de la ville porte encore son nom. Le jeune Félix reçut de sa mère, Anne-Armel Langers de Kerzo, une de ces fortes éducations chrétinnes, qui ont fait de la Bretagne le pays des hommes à la tête de granit et au cœur d'or. Son frère Arthur, plus âgé que lui de trois ans, le précéda aussi de trois ans dans la Compagnie de Jésus. Il y devint célèbre par ses travaux d'archéologie chrétienne. Félix avait puisé auprès de lui le goût de l'architecture et des recherches scientifiques. Il en fit bénéficier le collège Sainte-Marie et plusieurs églises de nos régions. Il entra dans la Compagnie le 20 septembre 1823. Arthur était déjà à Rome où ses talents l'avaient fait appeler. Leur père ne se contenta pas de donner deux de ses fils à l'Institut; il y joignit le don de la belle résidence de Vannes, qui devint plus tard le magnifique collège de Saint-François-Xavier. Dieu qui destinait Félix à la fondation du collège Sainte-Marie de Montréal, l'y prépara graduellement dans plusieurs des collèges de

France, de Suisse, de Belgique et d'Espagne. Le choix de cet homme, en 1842, était singulièrement providentiel pour la Mission du Canada. Nous l'avons déjà vu arriver avec le P. Chazelle et les autres, se livrer allègrement à tous les ministères, s'adapter sans effort au caractère canadien et porter sur le pays des jugements dont l'évidente sympathie n'altérait en rien la parfaite justesse.

Sa position nouvelle de Supérieur lui permit de mettre en branle et de faire avancer l'œuvre du collège Sainte-Marie. Nous rappellerons en son lieu, en les réunissant, les nombreuses démarches qu'il dut s'imposer pour réussir. En attendant, deux ou trois faits vont réclamer notre attention.

Vers la fin de mai 1845, le R. P. Boulanger, remplacé dans l'office de Provincial de France par le R. P. Rubillon, arrivait à New-York comme Visiteur des missions du Kentucky et des deux Canadas. Dans sa visite à Montréal, il eut la satisfaction de conclure, ou plutôt de renouveler une pieuse Convention avec les Messieurs de Saint-Sulpice. Quelques semaines auparavant, M. Quiblier, supérieur du Séminaire, en compulsant de vieux titres, avait trouvé un document d'une belle antiquité et dont voici la teneur: « Acte passé en 1688 le 10 de mars, par lequel Messieurs les Sulpiciens d'une part, et les RR. PP. Jésuites du Canada de l'autre, s'engagent à se rendre participans les uns les autres de toutes leurs prières, bonnes œuvres, etc. De plus, les Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal s'obligent à dire chacun une messe dans l'octave de la fête de saint Ignace, en reconnaissance de l'établissement et des progrès de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-

France; et ceux qui ne sont pas prêtres à entendre une Messe, faire une communion et réciter un chapelet à la même intention. Semblablement les Pères de la Compagnie s'engagent à faire de même à l'égard des Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice établis à Montréal, dans l'octave de la Présentation. »

Le Supérieur de Saint-Sulpice profitant de la présence du P. Visiteur vint lui apporter cet acte. Lecture en fut faite devant la communauté, et, le 21 septembre 1845, il était renouvelé et signé par M. Quiblier au nom des Sulpiciens de Montréal et par le P. Boulanger au nom des Jésuites du Canada. [1]

L'année suivante, le P. Boulanger, sa visite finie, devenait Supérieur des missions de la Province de Paris en Amérique. Peu de temps après, la mission du Kentucky était supprimée et remplacée par celle de New-York, New-York et le Canada ne formant plus qu'une seule Mission sous le même Supérieur.

Le typhus devait rendre l'année 1847 à jamais mémorable dans les fastes du Canada.

L'immigration irlandaise ne date pas de 1847. Depuis près de vingt ans, on voyait chaque année nombre d'Irlandais venir sur nos bords profiter de la liberté religieuse que l'Angleterre leur refusait dans leur île. La persécution et les vexations de toutes sortes croissant de jour en jour, l'Irlande se trouva aux prises avec la plus extrême famine en 1846-1847. Pour échapper à l'horrible fléau, rien de mieux pensa-t-on que l'exil, et l'exil sur les plages hospitalières de l'Amérique. Pour

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 224.

sa part, le Canada reçut près de 100,000 de ces malheureux immigrants. L'Angleterre, écrivit plus tard un religieux de New-York, venu au Canada pour prêter main forte, l'Angleterre y trouvait double profit: se débarrasser de ses inquiétants voisins, et les déverser dans sa colonie du Canada pour l'angliciser. » Si encore les autorités anglaises avaient pris sur les vaisseaux marchands les précautions que réclamait le misérable état de leurs victimes. Mais on les entassa par milliers à fond de cale, dans des navires malsains, presque sans vêtements et sans nourriture, épuisées déjà par de longues privations. Rien d'étonnant si les fièvres éclatèrent à bord, et en particulier le typhus. Plus de 5000 personnes moururent en mer. Les autres victimes, au nombre de 8000, trouvèrent au moins, avec les soins les plus empressés, une sépulture chrétienne à la Grosse-Ile, station de la quarantaine, et dans les villes de Québec et de Montréal.

Pour ne m'arrêter qu'à cette dernière ville, les archives du collège Sainte-Marie possèdent de précieux renseignements sur ces heures douloureuses qui étreignirent tous les cœurs. [1] Ce sont les lettres de trois témoins oculaires. La première est celle du P. Martin: elle est datée du 27 juillet, alors que le fléau était à son paroxysme. L'auteur débute par un bref exposé de l'immigration irlandaise, puis à propos de l'examen médical des malades ou des suspects sur les navires en quarantaine à la Grosse-Ile, il observe: « Les médecins leur font subir une singulière épreuve pour les reconnaître en peu de temps. Arrivés sur le vaisseau pour les soumettre à

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, pp. 264-266; 280; 372-374.

l'inspection, ils tendent une corde d'un bordage à l'autre, à la hauteur de 2 pieds ½ ou 3 pieds; les émigrants sont obligés de passer dessous, sans la toucher et seulement en se pliant. La plus grande partie tombe à terre, ou ne peut se plier; ils ont ainsi bientôt passé en revue 600 ou 1000 passagers. » — Puis revenant à Montréal: « Il a fallu bientôt former ici un nouveau lazaret: des appentis temporaires ont été dressés près de la ville. [1] Aujourd'hui on y compte 1700 malades au milieu desquels règne le typhus dans toute sa violence; c'était déjà un affreux malheur; mais en voici d'autres plus désolants encore, leur plaie saignera bien plus longtemps: ces émigrants sont en grande partie catholiques. Les prêtres de Saint-Sulpice sur la paroisse de qui ils se trouvent ont volé à leurs secours avec une sainte intrépidité et un héroïsme vraiment admirable. Dieu les attendait sur ce champ de bataille pour leur donner leur récompense; c'était bien la couronne la plus digne d'envie pour des cœurs apostoliques. Cinq de ces Messieurs sont déjà morts, sept autres sont encore hors de combat; il est probable qu'ils ne se révèleront pas tous. Deux prêtres du diocèse ont aussi péri dans ce ministère.... Ceux qui restent sont accablés sous le poids d'une pareille douleur et par des travaux tout à fait au-dessus de leurs forces. Ils ont été obligés de demander du secours à Monseigneur, ne pouvant plus suffire seuls aux besoins de la paroisse. Déjà quelques jours auparavant notre saint prélat avait pris l'administration immédiate du service des émigrants malades, et il marche à la tête de ses prêtres pour leur porter des secours.

1. Ces appentis, ou *sheds* comme on les appelait communément, étaient situés à la Pointe-Saint-Charles.

« J'étais à donner une mission dans la ville des Trois-Rivières, quand les malheurs de ces Messieurs de Saint-Sulpice commencèrent. A mon retour, je me hâtai d'aller m'offrir avec le P. Saché, pour demeurer chez eux et leur prêter notre secours. Les PP. Mignard et Henri du Ranquet, venus de New-Yrok pour m'aider dans les missions de cet été, nous devenaient très utiles dans ces circonstances; mais ils ne suffisaient pas pour remplir les vides faits par la mort. A la prière de Monseigneur, j'écrivis au plus vite à nos Pères de New-York pour leur demander un nouveau renfort. Le P. Thébaud, supérieur du collège de New-York, a généreusement répondu à mon appel; il a envoyé immédiatement quatre nouveaux ouvriers, les PP. Driscol, du Merle, Férard et Schianski. Ils ont été accueillis par ces Messieurs de Saint-Sulpice avec une bonté toute fraternelle et, sans attendre un moment, ils se sont mis à l'ouvrage. » — Le P. Martin ajoute ce beau témoignage sur l'héroïsme des religieuses et les beaux exemples de vertu des Irlandais frappés par l'épidémie: « Les religieuses, qui ont été en grand nombre au secours des malades immigrants et avec un courage au-dessus de tout éloge, ne sont pas épargnées: il y en a déjà six de mortes. J'apprends aujourd'hui qu'on en compte encore, dans les différentes communautés, plus de quarante de malades, et plusieurs à l'extrémité. On ne peut pas prévoir quand s'arrêtera le fléau qui paraît déjouer toutes les ressources de l'art. Plusieurs croient qu'il n'est encore qu'au commencement de sa marche. Au milieu de tous ces malheurs, la religion, tout en pleurant ses ministres et ses vierges héroïques, a raison de se réjouir des beaux exemples de vertu de ses enfants. La résignation de ce peuple irlandais et

sa soumission à la Providence a quelque chose qui tient du prodige. La vue du prêtre, les sacrements de l'Église lui font oublier toutes ses douleurs et ses horribles privations. Sa foi d'airain semble grandir en proportion de ses épreuves. Les protestants, témoins des vertus dont ces lieux de souffrance offrent le tableau, rentrent en grand nombre, avant de mourir, dans le sein de l'Église. »

Le P. Férard faisait partie de l'équipe de secours envoyée par New-York. Il reviendra plus tard au Canada et prendra rang parmi les doctes indianisants. — Après s'être dépensé nuit et jour pendant deux mois, il écrit de New-York à la fin d'août: « J'estime n'avoir jamais passé de plus belles vacances que celles de 1847. » Lui aussi n'a que des éloges pour les prodiges de dévouement de la part des prêtres et des communautés religieuses. Pour les Sœurs de la Providence, il signale ce trait: « Elles comptèrent jusqu'à dix-sept membres attaqués à la fois, dont deux ont déjà succombé, ce qui ne les a pas empêchées de faire le vœu d'aller aux *sheds* jusqu'à extinction du fléau ou de leur Congrégation. » Puis il continue: « Parmi les prêtres de l'évêché, deux sont morts, l'un M. Hudon, grand vicaire, a laissé de profonds regrets, même parmi les protestants; plusieurs prêtres des paroisses voisines ont aussi succombé. Monseigneur lui-même, au moment où je suis parti de Montréal, 22 août, était déjà malade et l'on craignait pour sa vie. Un grand nombre de médecins sont tombés malades; un ou deux sont morts; enfin il n'est pas jusqu'aux ministres protestants qui n'aient également fourni leurs victimes; deux d'entr'eux ont été emportés par le fléau; mais cet accident a jeté une telle terreur parmi

les autres qu'ils abandonnèrent tous le champ de bataille, à l'exception d'un certain ministre qui est furieux en voyant l'Église catholique arracher à l'erreur et à la mort éternelle un bon nombre de protestants, que le noble dévouement des prêtres catholiques engage à se convertir. »

Tous les malades n'étaient pas à la Pointe-Saint-Charles. Bon nombre d'immigrants, redoutant les *sheds* comme des tombeaux, venaient demander l'hospitalité à leurs compatriotes établis dans le faubourg *Griffintown*. Touchés de compassion, on les recevait et avec eux le germe de la mort; de sorte que l'on voyait des familles entières victimes de l'hospitalité qu'elles avaient donnée. Le P. Férard fut l'un des deux ou trois Pères qui séjournèrent nuit et jour dans une des maisons de ce faubourg, afin d'être plus à portée de donner les secours de la religion. « Sans cesse, disait-il, on nous appelait d'une maison à l'autre, quelquefois jusqu'à dix-sept fois dans une seule nuit ou dans une matinée. » — En terminant il remarque que les journaux protestants ne purent s'empêcher, devant l'évidence des faits, de louer hautement l'admirable conduite du clergé catholique.

Le P. Frémiot travaillait à Laprairie pendant que Montréal était aux prises avec le typhus. L'année suivante, au mois de mai, il reçut l'ordre si longtemps désiré de se rendre aux missions sauvages, où il se distingua par ses œuvres de zèle et ses récits. Il va nous donner présentement l'épilogue du drame dont Montréal avait été en partie le théâtre. « En arrivant à Montréal le 20 mai dernier, je fus témoin d'une des plus belles solennités que j'ai jamais vues. L'an dernier, quand

le typhus décimait ses religieuses et entamait les rangs de son clergé, le saint évêque de Montréal avait fait un vœu solennel en face de son diocèse, celui de restaurer le pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours qui était autrefois en grande vénération parmi les Canadiens. Mais en 1831, la statue miraculeuse apportée de France ayant été enlevée, sans qu'on ait jamais pu se mettre sur la trace de ce vol sacrilège, l'église était devenue insensiblement déserte, et, hors le temps de la messe, elle restait fermée. Après le vœu dont je viens de parler, la contagion respecta le cloître et le sanctuaire, et Monseigneur lui-même attaqué du fléau, dut la santé et la vie aux prières et à la neuvaine faites pour lui à Notre-Dame de Bon-Secours. Ce fut le 1er mai dernier qu'il adressa à ses diocésains un mandement pour leur annoncer qu'il allait prochainement acquitter tout à la fois sa reconnaissance et son vœu. Une belle statue de la sainte Vierge, destinée à remplacer l'ancienne, avait reçu l'année dernière une solennelle bénédiction à Notre-Dame des Victoires à Paris. Par un indult du Souverain Pontife, Mgr de Montréal la couronna le 20 mai, selon le rite usité à Rome, pour le couronnement des Madones. La cérémonie se fit avant la messe pontificale dans la vaste église de la paroisse, en présence d'un nombreux clergé et de plus de 15,000 fidèles. Le soir, après les vêpres, la statue fut portée triomphalement au sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours au milieu d'une procession des plus magnifiques. » — Il énumère toutes les communautés et les sociétés qui y prirent part, puis il continue. « Les rues étaient pavoisées de drapeaux, traversées de bandes d'étoffes formant des croix ou autres pieux emblèmes. La foule était immense: elle

garnissait les larges trottoirs, les palissades, les croisées et jusqu'aux toits des édifices publics ou particuliers. Ce qui était surtout frappant, c'était le silence de cette multitude composée en partie de protestants; et le recueillement qui s'observait non seulement aux alentours du clergé, mais d'un bout à l'autre de cette file interminable de dévots pèlerins. Cet élan admirable de ferveur, parti du cœur de son évêque, va remuer jusqu'au fond des entrailles le diocèse de *Ville-Marie,* et lui assurer pour longtemps une dévotion tendre et solide envers cette bonne Mère. L'opuscule du P. Martin intitulé : *Le Pèlerin à Notre-Dame de Bon-Secours,* composé pour la circonstance à la demande de Monseigneur et contenant outre la partie historique, diverses prières, une neuvaine et un mois de Marie, avec deux gravures en taille douce, ne contribuera pas peu à nourrir et à accroître dans les âmes la piété envers la Mère de Dieu.

« Avant de quitter Montréal, il faut que je vous dise encore un triomphe de son pieux évêque. Au printemps dernier, quand les *sheds* étaient à peu près vides, il restait à placer 229 orphelins irlandais. C'est un usage touchant et très commun parmi les Canadiens, quand on est assez à l'aise et qu'on a peu ou point d'enfants, d'adopter et d'élever comme siens quelques enfants pauvres ou sans parents. Mais à l'égard des Irlandais ne devait-on pas rencontrer de l'opposition ? La religion est la même il est vrai, mais la langue, mais la caractère est bien différent... Aussi ces Messieurs de l'Évêché et du Séminaire pensaient-ils que Monseigneur ne viendrait pas à bout de son dessein, et lui-même doutait du succès. Cependant il publie un mandement pour engager les Canadiens à adopter ces 229 orphelins, il montre tous

les avantages futurs de cette fusion, il commente éloquemment l'épitre de saint Paul à Philémon... Le mandement était si plein d'onction, si touchant qu'il tira les larmes des yeux à un grand nombre de ceux qui l'entendirent. Deux jours après qu'il eut été lu dans la ville, il ne restait plus d'orphelins à placer, en sorte que, quand les habitants des campagnes auxquels cette lecture ne se fit que huit jours après, vinrent pour en chercher, il leur fallut s'en retourner les mains vides. »

La conduite du clergé envers les malheureux émigrés irlandais et celle des familles canadiennes-françaises envers leurs orphelins déposèrent dans le cœur des fils d'Irlande un sentiment de gratitude, qui prit parfois sur leurs lèvres les accents les plus magnifiques. Tel le célèbre patriote hibernien William Smith O'Brien, dans sa première conférence sur l'Amérique, qu'il donna à Dublin, en 1859: « Je ne fais que payer au clergé catholique du Bas-Canada une dette sacrée, en déclarant que, au temps de la famine, quand nos concitoyens mouraient par milliers à la station de la quarantaine, près de Québec, les prêtres canadiens d'origine française se précipitèrent au plus fort de la terreur et du danger, avec un zèle dont ni la parole ni la plume ne sauraient donner une juste idée. L'histoire des fléaux qui ont ravagé le monde ne nous offre que de bien rares exemples (si même elle nous en offre) d'un plus grand dévouement. Beaucoup de prêtres sont tombés victimes de leur charité. Donnez à ceux d'entre eux qui ont survécu, et qui, maintenant encore, ne peuvent raconter sans horreur les affreuses souffrances auxquelles l'insouciance anglaise condamnait alors nos compatriotes, donnez-leur la consolation d'apprendre qu'en Irlande, comme au Canada, leurs hé-

roïques travaux ont trouvé de justes appréciateurs. Prodiguez aussi et vos actions de grâces et vos bénédictions à ces familles canadiennes (c'est par centaines qu'on les compte) qui ont reçu dans leurs maisons, confondu avec leurs propres enfants, les orphelins de ceux des émigrés de notre pays que moissonnaient les maladies engendrées par la faim. » [1]

Tels encore les orateurs irlandais, lors de l'érection à la Grosse-Ile, de la croix celtique en mémoire des victimes du typhus de 1847. Tel ce prêtre vénérable, M. Quinn, l'un des survivants du terrible fléau, qui sut, au premier Congrès de la Langue française (en 1912), faire passer dans ses vibrantes périodes, la reconnaissance personnelle de son cœur avec toute l'âme de sa noble patrie.

III

L'année 1848 marquait le terme que M. Rodier avait mentionné en recevant la Compagnie de Jésus sous son toit. Mais il ne pouvait être question de briser là. La Société n'avait pas encore d'autre gîte à Montréal. Et puis, nouvel Obédédom, M. Rodier tenait à garder en sa demeure cette arche nouvelle qui lui apportait tous les biens. Dieu ne s'était-il pas complu durant ce temps à lui procurer des succès inespérés ? Encore tout récemment, dans un moment de crise financière, le négociant s'était présenté au Maître des novices et avec ce ton tranché et jovial qui lui était familier : « Mon Père, il me faut un miracle. » — « Eh bien, lui répond le P. Luiset sur le même ton, nous allons le faire. Je

1. TURCOTTE, *Le Canada sous l'Union*, t. II, p. 30 et s.

vais mettre mes novices en neuvaine, nous avons saint Joseph pour patron: c'est un homme qui s'entend en affaires, soyez tranquille. » Et la neuvaine et le miracle se firent: les portes et les coffres de la banque, fermés pour tant d'autres, s'ouvrirent devant M. Rodier comme par enchantement et lui permirent de négocier une de ces exceptionnelles affaires qui fondent une maison. [1]

La charité est contagieuse. L'annaliste du noviciat remarque pieusement que « la divine Providence a intéressé en notre faveur des cœurs généreux. Des secours de toute nature sont venus fréquemment nous rappeler, avec tout le charme des industrieuses inventions de la charité, qu'on ne perd rien en quittant tout pour Dieu ». Les communautés religieuses, avons-nous dit, avaient surtout bénéficié des largesses du dernier Jésuite de Montréal. Les Sœurs Grises se signalaient par le souvenir du cœur. Elles avaient prêté leur chapelle au P. Schianski pour sa congrégation d'Allemands qu'il réunissait chaque dimanche. Le P. Faleur écrira de Québec, en 1850: « Cette communauté (des Ursulines) est à l'égard de la Compagnie à Québec ce que sont les Sœurs Grises à Montréal, une seconde Providence qui vient à notre secours dans nos beoins. » — Comme au début de 1843, le *diarium* contient certaines notes qui rappellent l'antique *Journal des Jésuites* de Québec:

« 20 juin. Les Sœurs Grises nous envoient un quart de fleur, dix douzaines d'œufs, trois pains, etc. Je leur envoie en retour dix feuilles de clinquant jaune et blanc.

« 8 juillet. Le P. Supérieur va dire la messe chez les Sœurs Grises: c'était la fête de la Supérieure, sainte

1. *Souvenirs de famille*, p. 13.

Élisabeth. Elle nous envoie aussitôt après, un pain de Savoie, des œufs, un mouton, etc. »

Les exemples de la charité partaient de plus haut encore. Cette reine des vertus trouvait dans le cœur de Mgr Bourget un trône toujours prêt à la recevoir. La révolution de février 1848 venait de frapper toutes les congrégations religieuses de France, avec mention spéciale *obligato* de la Compagnie de Jésus. Le décret ministériel édictait: « Les congrégations et corporations religieuses non autorisées et spécialement la Congrégation des Jésuites, sont et demeurent dissoutes. » Tout aussitôt le charitable prélat se présente au Supérieur de la Mission et lui dit: « Vous savez, mon Père, que je n'ai pas de fonds ici, mais l'Association de la Propagation de la Foi doit m'allouer 8000 francs à Paris. Écrivez au R. P. Provincial que je donne cette petite somme pour le passage en Amérique d'une douzaine de Pères. Mon diocèse leur est ouvert, à eux et à tous vos autres religieux qui voudraient venir. Nous sommes pauvres; nous vivrons tous pauvrement, mais en bons frères. » — Ce généreux projet de l'évêque ne put se réaliser, l'allocation prévue ayant justement fait défaut, cette année-là.

En appelant d'autres Jésuites dans son diocèse, Monseigneur avait alors surtout en vue le séminaire de Sainte-Thérèse qu'il désirait leur confier. Pour répondre autant que possible aux désirs du prélat, le Supérieur consentit à céder pour un temps les PP. Saché et Cicaterri. Le premier était nommé Directeur et Préfet des études; le second fut désigné à l'enseignement de la philosophie aux élèves et de la théologie aux jeunes professeurs. La discipline du collège, semble-t-il, avait

besoin d'être relevée. Comme il arrive quand on serre les vis, quelques pièces gémissent et craquent, puis tout se tait et fonctionne mieux qu'avant. La fermeté du P. Saché sagement tempérée de douceur et de tact eut d'abord raison de légères mutineries. Et bientôt il gagna l'absolue confiance de tous, pendant que le P. Cicaterri, par ses leçons de philosophie et de théologie, émerveillait ses auditeurs. Il avait fondé une petite congrégation parmi les élèves, et malgré la difficulté qu'il avait de s'exprimer en français, on écoutait ses instructions avec la plus grande attention, et presque tous le choisirent pour le directeur de leur conscience.

Les renforts espérés de France ne venant pas, les deux Pères durent être retirés du collège à la fin de l'année scolaire. Un trait qui marque la confiance qu'ils avaient inspirée, c'est que tous, maîtres et élèves, voulurent avant leur départ faire sous leur direction une confession générale.

L'année 1848 vit ouvrir la résidence temporaire de Saint-Patrice. Les Irlandais étaient alors au nombre de 12,000 dans la ville de Montréal. Leur belle église de Saint-Patrice avait été bénite et livrée au culte, l'année précédente, en la fête même du grand apôtre de l'Irlande. Les Messieurs de Saint-Sulpice qui la desservaient, voulurent s'adjoindre des coopérateurs en même temps que reconnaître les bons services des Jésuites, lors de l'invasion du typhus. Ils louèrent et meublèrent deux maisons contiguës situées rue Saint-Alexandre, en face de la sacristie de l'église, sur le terrain occupé aujourd'hui par l'académie des Sœurs de la Congrégation, et les offrirent au Supérieur de la Mission.

L'offre fut acceptée avec reconnaissance. Les Pères désignés étaient le P. Tellier, supérieur de la résidence, et les PP. Driscol, du Merle et McDonell. Outre le ministère fructueux qu'on y exerçait, cette résidence avait ceci de providentiel qu'elle allait permettre d'ouvrir cette année-là même le collège provisoire, le *petit collège*, en attendant le grand collège Sainte-Marie. Les professeurs pourront y demeurer, et de là se rendre chaque jour au collège du coin pour y faire leurs classes.

Mais il est temps d'aborder le récit de la fondation du collège Sainte-Marie, avec ses lenteurs, ses embarras, ses retards, ses débuts très humbles et enfin ses premiers succès. Le collège Sainte-Marie occupera longtemps une large place dans l'histoire de la Mission. Les espérances, les craintes, les joies, les fluctuations de l'un auront leurs répercussions au cœur de l'autre. Il poursuivra sur un autre théâtre, et quatre-vingts ans après, l'œuvre du collège de Québec. A l'occasion des voyages vers le sud ou vers l'ouest, il sera le pied-à-terre obligé pour les départs et les retours. Il sera pour les missions et pour plus d'une maison naissante, l'ami secourable sur qui l'on peut toujours compter.

IV

Ignace de Loyola fut le premier à incorporer l'enseignement à tous les degrés dans un institut, à en faire une partie intégrante. Avant lui les grands Ordres religieux, tels ceux de saint Benoit et de saint Dominique ou ne faisaient de l'éducation qu'une œuvre secondaire et comme par surcroît, ou se limitaient aux branches les plus élevées des sciences humaines, la philosophie

et la théologie. Le cardinal Newman, dans ses *Historical Sketches* [1], attribue à saint Benoit la formation des temps anciens où la société bouleversée commençait son relèvement, à saint Dominique la période suivante de reconstruction proprement dite, et à saint Ignace les temps modernes.

Dieu lui donna de voir très clair à l'époque où la prétendue Réforme, ramassant de partout les nuages, espérait à la faveur des ténèbres de l'esprit et de la corruption du cœur, saper les fondements mêmes de la foi et ruiner la sainte Église de Jésus-Christ. Tout était mis en cause: les dogmes les plus avérés de la foi, non moins que les préceptes les plus certains de la morale. Et comme le protestantisme, pour accaparer plus sûrement l'homme fait, le saisissait dès le bas âge et l'adolescence par ses écoles et ses collèges, saint Ignace conçut le projet d'apporter le remède au mal, d'opposer école à école, collège à collège, université à université, de prendre ainsi par la main l'enfant à l'âme délicate et pure, pour la conduire de degré en degré jusqu'à l'intégral épanouissement de ses facultés, jusqu'à la formation achevée de son caractère.

Dans un siècle où sous l'impulsion de Léon X et de ses successeurs tous les arts s'inspiraient de l'idée chrétienne, et la plume d'Érasme et la lyre du Tasse et les pinceaux de Michel-Ange et de Raphaël, c'est par la jeunesse qu'Ignace de Loyola voulut la glorifier. [2]

Des dix parties de ses Constitutions, il consacra la

1. Cité par le P. Robert SCHWICKERATH, S. J., dans son ouvrage: *Jesuit Education*, 2e édit., p. 87.

2. J. CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 2e éd., t. IV, p. 146.

quatrième tout entière au développement de sa pensée: pièce merveilleuse de législation, qui jette, avec une étonnante précision jointe à une adaptabilité parfaite, les lignes de l'édifice qui en sortira et qui portera le nom si réputé de *Ratio Studiorum*

Pas un instant dans toutes ses Constitutions il ne perd de vue la fin de l'Ordre qu'il fonde: la plus grande gloire de Dieu par le plus grand nombre d'âmes sauvées; et tout sous sa main s'y achemine sûrement. Les études comme tout le reste ne seront qu'un moyen pour cette fin unique, et dans les études, il fera toujours marcher de front les deux éléments du succès dans l'enseignement: la science et la méthode, l'outil et l'art de s'en servir. — J'indique seulement ces quelques traits.

La charpente de l'édifice gigantesque était élevée. Il n'y avait plus qu'à remplir les vides, pourvoir aux moindres détails et donner à l'ensemble le fini de la perfection. C'est à quoi s'appliquèrent les Congrégations générales qui suivirent la mort du fondateur, tandis que dans plusieurs royaumes les collèges appliquaient les prescriptions de l'Institut et communiquaient aux Supérieurs majeurs le fruit de leurs observations. Afin de concentrer ses forces au lieu de les répandre et parfaire plutôt que d'improviser, on vit la deuxième Congrégation générale refuser l'université de Valence que la ville lui offrait avec de riches revenus, puis, poursuivant sa pensée, créer pour les jeunes religieux des écoles normales (Juvénats) dans lesquelles ils se formeraient à la pratique de l'enseignement.

La quatrième Congrégation où fut élu le P. Aquaviva résolut de mettre la dernière main à l'organisation du plan d'études. Cet homme vraiment supérieur, dont le

génie administratif put être comparé à celui du fondateur, choisit sept Pères expérimentés qu'il présenta au Souverain Pontife le 5 décembre 1584. Aquaviva les avait pris dans tous les royaumes catholiques, afin que chaque pays contribuât par ses lumières et ses expériences à une méthode commune qui lui reviendrait ainsi agrandie et rajustée. Les Pères avaient sous les yeux, outre la IVe Partie des Constitutions, le traité des études du P. Nadal paru vers 1550, et deux autres plans, dont le plus remarquable était celui du P. Ledesma, brillant élève autrefois des universités d'Alcala, de Paris et de Louvain, et dans la Compagnie professeur et préfet des études au collège Romain. — C'était, pour le dire en passant, la grande époque des Bellarmin, des Lugo, Tolet, Suarez, Molina, Vasquez, Lessius, a Lapide, Canisius, etc. Le mouvement intellectuel était puissant, non moins que violente la lutte religieuse. — Après une année d'un travail absorbant, leur ouvrage fut confié à douze autres Jésuites que leur science et leurs succès de professeurs désignaient, et dont la mission était de le discuter, de l'approfondir, et, s'il se pouvait, de lui donner le dernier coup de lime. Cela même toutefois fut encore revisé par le Général et ses Assistants, soumis à l'étude des diverses Provinces, discuté à nouveau dans la Ve Congrégation générale, et enfin promulgué en 1599.

Le *Ratio Studiorum* voyait le jour, non pas dans les maillots de l'enfance, mais, comme le premier homme, à l'âge parfait. Comprenant toutes les classes et toutes les facultés, dirigeant tous les maîtres, proposant à tous dans l'ensemble et dans le détail la méthode à suivre, la distribution du temps, le choix des livres, l'imposition des devoirs, l'explication des auteurs, les industries du

travail et de la piété, il a servi de règle pratique dans tous les pays et à toutes les croyances religieuses, qui lui ont emprunté, sans le dire, leurs meilleurs éléments de succès. On ne s'en est jamais éloigné sans préjudice, et tôt ou tard et plus tôt que plus tard, on dut y revenir comme on revient toujours aux prototypes dans tous les arts.

Ce n'est pas que le *Ratio* de 1599 portât au front un *ne varietur* absolu. Sorti de la IVe Partie des Constitutions comme une fleur de sa tige, il se prêtait comme elle à certaines modifications plus ou moins graves qu'apporteraient le temps, la diversité des pays, des besoins, l'expérience acquise. Après le rétablissement de la Société en 1814, elle avait repris avec un nouvel entrain l'œuvre de l'éducation. Dès 1820 parvenaient à Rome des observations et des suggestions sur le rajeunissement du *Ratio*. La Providence conduisait tout. En 1829, l'Institut se donna un autre Aquaviva dans la personne du P. Roothaan, homme d'une profonde érudition classique, professeur de langues expérimenté et, ce qui ne gâte absolument rien, d'une sainteté consommée. Il restera parmi ses frères comme le restaurateur des *Exercices spirituels* de saint Ignace, vraiment suscité de Dieu à l'aurore de la nouvelle Compagnie pour lui faire apprécier ce « don de Dieu », « ramener les cœurs des pères vers les enfants et préparer au Seigneur un peuple parfait ».

Le P. Roothaan procéda dans le remaniement du *Ratio* comme l'avait fait Aquaviva : même calme, même soin, même précision, mais aussi même largeur de vues. Des représentants de toutes les provinces furent convoqués à Rome, en 1830. De leurs délibérations sortit

le *Ratio de 1832*. Ce n'était pas une œuvre nouvelle, un nouveau plan d'études. Non. Il restait le même dans ses parties essentielles. Le latin et le grec gardaient leur place prépondérante, mais plus de temps était consacré à certaines branches que l'évolution des peuples rendait plus importantes : ainsi en fut-il — n'en déplaise à Compayré, hostile à toute idée religieuse et qui trace une caricature du *Ratio* dans son *Histoire de la Pédagogie* — ainsi en fut-il des langues modernes et de leur littérature, des mathématiques, des sciences, de l'histoire et de la géographie. Depuis ce temps, chaque Congrégation générale a donné un coup de polissoir à l'œuvre pédagogique de la Compagnie, afin de la tenir au niveau des progrès réalisés et parfois même les provoquer. C'est ce que n'a pas su voir l'ex-Président de l'université d'Harvard, Dr Eliot, un des patrons de l'*électivisme*, qui se livre annuellement à une série d'oracles sibyllins, et qui, au sujet du *Ratio*, a déclaré du haut de son trépied : « Le cours d'études des collèges des Jésuites, sauf de légères concessions faites aux sciences naturelles, est resté à peu près stationnaire durant ces quatre cents ans. » [1] Ne serait-ce pas le cas d'employer le *respondetur ambulando*?

L'âme du *Ratio* est dans le développement harmonieux de toutes les facultés supérieures de l'homme, mémoire, imagination, intelligence et volonté. Mais visant à former l'homme complet, il ne dédaigne pas le côté physique de l'éducation. Il y pourvoit en des règles très sages. Et comme il place au-dessus de tout l'idéal

---

1. SCHWICKERATH, op. cit., p. 199.

religieux, nous avons dans l'éducation selon les préceptes du *Ratio* la formation parfaitement ordonnée de tout l'homme, sens et facultés, caractère et cœur, corps et âme, en vue de son avenir prochain et de ses éternelles destinées.

Pour atteindre ce but il met résolument à la base de son enseignement l'étude des classiques, des lettres latine, grecque, vernaculaire, sans négliger, nous l'avons vu, les branches auxiliaires de marque. Malgré les sollicitations, les promesses, les menaces, les attaques les plus violentes ou les plus dédaigneuses, il n'a pas dévié un seul instant de sa voie. Il a vu se dresser devant lui tous les systèmes éclos d'imaginations en mal de nouveautés, toutes les méthodes, toutes les fantaisies, toutes les chimères, toutes les marottes; il les a vus paraître, jeter quelques rapides éclairs de fusées explosives, puis s'évanouir dans la nuit sombre de l'oubli.

Ce système éducatif, j'aime à le consigner ici, se retrouve heureusement aujourd'hui en ses grandes lignes, dans tous les principaux collèges catholiques du Canada, de sorte que l'éloge de l'un est celui de tous. Il a résisté aux feux de la rampe. On lui a crié en passant: « Vous êtes trop lent, trop long: sept, huit ans! » La réponse a été: Il en va de l'éducation comme de la croissance des arbres, de la maturité des fruits. Vous pouvez cuire une pomme en quelques minutes, mais point la mûrir. Trois ou quatre années de grammaire et deux de lettres, entremêlées de mathématiques et autres cultures, et leur couronnement obligé de deux années de philosophie et de sciences, voilà qui donne à l'éducation sa solidité: ce n'est pas un vernis, une imitation appliquée sur un *bois mou*, c'est du solide, c'est du *bois*

franc, et posé tout d'une pièce. Voilà qui lui donne aussi toute son amplitude, atteignant toutes les facultés, voire tous les sens, afin de balancer harmonieusement l'homme en toutes ses parties.

On insiste: « Mais justement cette ampleur de formation est d'un autre âge; elle est parfaitement inutile aujourd'hui; ce qui importe de nos jours pour marcher avec le progrès, c'est de se spécialiser et vite. » — La spécialisation certes, nous en sommes. Mais à son temps, à l'époque où elle se peut faire prudemment, quand l'esprit par la culture générale est préparé comme un champ bien labouré, bien hersé, bien ameubli et prêt à recevoir la semence spéciale que vous lui destinez. Vouloir spécialiser d'abord, c'est semer parmi les ronces, les pierres et les souches. Le pianiste débutant ne spécialise pas un de ses doigts plus que les autres, mais s'il veut faire de sa main un outil parfait, se donner le doigté d'un Liszt ou d'un Paderewski, il commence par fournir un long, sérieux, intense entraînement par les gammes, les intervalles et les arpèges. Se spécialiser trop tôt, c'est-à-dire, sans le fond général, ample, des études classiques, c'est se condamner à l'étroitesse dans les connaissances, dans les vues, au déséquilibre des facultés, à la sécheresse du cœur et à l'atrophie du goût, comme le déplorait Darwin, rendu à ce point de ne pouvoir goûter Shakespeare.

D'autres adversaires — et ils sont légion ou plutôt ils ont été légion, car beaucoup aux États-Unis, en France, en Allemagne ont loyalement reconnu la banqueroute de leur système et sont revenus aux classiques — d'autres donc s'insurgent et lancent le grand mot, le

mot final, le mot à l'emporte-pièce: « Vous n'êtes pas *pratiques!* Donnez à nos enfants une éducation *pratique:* enlevez-nous ces langues mortes, momifiées; remplacez-les par des langues vivantes, modernes, serviables, et chargez bien la tête de nos fils de notions variées, nombreuses, pratiques, qui leur soient utiles au sortir du collège! » — Voilà bien l'erreur moderne: beaucoup, vite et de surface. On vise à l'étendue par accumulation de connaissances mises bout à bout, sans lien logique, perdant en profondeur ce que l'on gagne en superficie, hypertrophiant quelques-unes des facultés au détriment des autres, en définitive, comme disait le P. Roothaan, « de tout un peu ,en perfection rien, *Ex omnibus aliquid, in toto nihil* ». Au lieu de ces êtres fluets, allongés, malingres, penchés sous le poids d'un tas de choses mal digérées, « donnez-moi, disait un célèbre éducateur américain, James Russell Lowell, donnez-moi l'*homme carré* d'Aristote », c'est-à-dire l'homme bien équilibré, judicieusement développé dans tous ses membres, dans toutes ses facultés.

Pour n'avoir pas compris cet axiome essentiel en éducation, l'équilibre des facultés, le XVIIIe siècle en France a laissé prévaloir l'esprit sur l'imagination et le cœur: le XIXe au contraire, par son romantisme d'abord se laissa emporter par le cœur et l'imagination au préjudice du jugement, puis par son réalisme aux instincts de la brute. Il a fallu revenir et grâce à Dieu l'on revient au XVIIe siècle, le siècle de la mesure, de la proportion, de l'harmonie, du goût, de la distinction, le grand siècle vraiment. Oui, en France avant la guerre, l'on a vu cette chose curieuse: le XXe siècle, jeune encore et in-

génu, découvrant, tout ébahi, tout émerveillé, dans de retentissantes conférences, le XVIIe siècle!

Quand le jeune homme est ainsi formé, il peut s'adonner à n'importe quelle étude: ses facultés sont aiguisées, l'outil est prêt. Sans doute il se sentira du goût, une aptitude particulière pour une carrière; qu'il s'y livre, qu'il s'y spécialise, et le voilà supérieur à ceux qui n'ont pas eu le même avantage de l'éducation classique. Et cela est vrai non seulement pour les professions libérales, c'est évident, mais pour les arts et métiers, l'industrie, le commerce, l'agriculture. Cet homme supérieurement cultivé aura de sa profession, toutes choses égales d'ailleurs, une vue plus nette, plus haute, une maîtrise, une compréhension que les autres ne peuvent avoir. Il la dominera, il la dépassera, il n'y sera pas comme enchaîné, incarcéré, condamné aux travaux forcés, la tête penchée sur son outil, plume ou pioche; mais redressé, la pensée libre comme le regard clair, il goûtera la joie de vivre. De là son incontestable supériorité, ses succès, son influence sociale autour de lui comme au loin, parfois dans les conseils de sa province ou même de la nation. Qui osera nier le côté éminemment *pratique* d'une semblable éducation ? — Eh bien oui, on l'a osé, le milliardaire Carnegie, entre autres, nous ne l'ignorons pas. Mais nous savons aussi que de tous les points de l'horizon une « nuée de témoins » de son propre pays si pratique, s'est abattue sur lui. Je me contente de cueillir un seul trait au passage. C'est le chancelier de l'université de Syracuse qui dit: « Le temps est un actif important pour celui qui se destine aux affaires, sans doute. Mais celui qui troque de la cervelle pour

du temps, la paie trop cher. La cervelle c'est du temps condensé, dix années en une. » [1]

Vers le même temps en France, un rédacteur au *Radical* terminait ainsi son résumé des débats de la Chambre au sujet de l'égalité de sanction entre le baccalauréat moderne et le baccalauréat classique: « Alors (quand les études gréco-latines auront disparu de l'Université), il y aura quelqu'un qui rira bien fort. C'est le jésuitisme. Déjà ses élèves manifestent en tout genre une supériorité que l'on cherche justement à combattre. Ce sera la lui concéder à genoux et pour toujours. Car il se gardera bien, lui, d'abandonner les fortes études idéales au profit de la mesquine pratique et, tandis que nous ferons des fabricants, des industriels, des mathématiciens et des collecteurs d'impôts, lui seul fera encore des hommes. »

Le meilleur instrument dans la main d'un mauvais ouvrier ne produira rien qui vaille. Un Stradivarius ne sera plus qu'un crincrin. Le *Ratio*, pour sortir tout son effet, suppose et requiert un bon professeur. Cela ne s'improvise pas. On n'a jamais reproché à la Compagnie de Jésus d'improviser ses hommes. On lui reprocherait plutôt le contraire, sa « longuerie d'apprêts », comme dirait Montaigne. De fait le moulage ne manque ni de durée ni d'intensité: choix du sujet; deux années de noviciat où, pour s'en tenir aux études pédagogiques, l'on revoit ses grammaires; deux années de juvénat consacrées aux lettres et à la formation professorale:

---

1. Voir T. E. MURPHY, S. J., *Popular errors about classical studies*, p. 29 et s.

c'est notre école normale, non pas, selon la boutade, celle qui mène à tout, même à l'enseignement, mais qui chez nous y mène nécessairement: nul n'y échappe. On a mis entre les mains du futur régent, dès le début de ses études, le manuel par excellence du professeur, tant vanté par Rollin et Voltaire, le *Ratio discendi et docendi* du P. Jouvency, où l'élégance cicéronienne du style le dispute à la profondeur du savoir et à la finesse des observations. Après le juvénat, trois ans de philosophie latine et de sciences diverses où certaines heures sont encore réservées à la pédagogie, et où par ailleurs l'esprit est constamment tenu en éveil par la préparation ou la soutenance des disputes philosophiques, véritables tournois intellectuels faits de syllogismes lancés aussi dextrement que parés.

Après ces sept années d'entraînement, le jeune religieux aborde sa régence dans les collèges. Il y est retenu trois ou quatre ans, après lesquels trois années de théologie le préparent au sacerdoce; une quatrième année complète ses études, puis une troisième année de probation parachève sa formation religieuse. C'est alors qu'il est consacré soit derechef à l'enseignement, soit aux différents ministères de l'Institut. Si le professorat lui échoit, il s'y livre comme au premier stage de sa régence, avec le même esprit de sacrifice — et combien il en faut dans ce rude labeur! — avec le même entrain, avec le même idéal vraiment sublime de préparer des hommes qui soient un honneur et une force pour l'Église ou l'État et ultérieurement prennent place dans l'éternelle Cité de Dieu.

Ce n'est pas le lieu de relater les succès du *Ratio* dans les collèges de la Compagnie en France, en Alle-

magne et autres pays d'Europe. Même pour l'ancien collège de Québec, nous rappellerons seulement quelques dates et produirons un ou deux témoignages. — Fondé en 1635, avons-nous dit, trois ans avant Harvard, [1] il progresse lentement, s'affermit, donne lui seul l'enseignement secondaire jusqu'à la conquête, reparait après le siège de Québec, mais est forcé en 1776 de clore ses portes et de passer sa grande et belle œuvre au petit séminaire de Québec. L'historien Garneau a dit du premier collège canadien: « Les Jésuites faisaient faire un bon cours d'études dans leur maison de Québec; et c'est de leurs classes que sont sortis les Canadiens les plus célèbres dont l'histoire appartient aux premiers temps de nos Annales.»[2] Mgr Amédée Gosselin, dans son bel ouvrage, l'*Instruction au Canada sous le régime français*, fait des anciens Jésuites un éloge non moins autorisé: « Ils ont été parmi les premiers et les plus anciens éducateurs de la race canadienne-française. A ce titre seul, ils mériteraient déjà notre respect et notre reconnaissance, et l'histoire qui a déjà consacré la mémoire de plusieurs d'entre eux parce qu'ils en ont écrit les plus belles pages comme missionnaires, découvreurs ou ambassadeurs, conservera pieusement le souvenir de ces ouvriers modestes qui, de concert avec le Séminaire de Québec et sous la direction des évêques, s'efforcèrent de former ici, nous n'oserons pas dire des savants, mais des hommes et des chrétiens. » [3]

---

1. Harvard n'ouvrit ses classes qu'en 1638. Cf. *The American Cyclopedia*, article *Harvard University*.

2. *Histoire du Canada*, t. III, p. 63.

3. Op. laud., p. 275.

V

Que faisait Montréal pendant tout ce temps ? Il préludait sur ce point au flegme dont il ne s'est jamais départi. Il attendait son heure. Elle parut sonner en 1694, deux ans après la réouverture de leur résidence, les Jésuites établirent, ainsi que l'écrivait le P. Claude Chauchetière, « une espèce de collège ». On y enseignait les éléments du latin, « la marine et les fortifications et autres choses de mathématiques », à des « écholiers » dont quelques-uns étaient « officiers dans les troupes », d'autres « disciples sur les vaisseaux, et un sous-pilote dans un navire du Roy ». — « Mais je crois, poursuit le P. Chauchetière, que MM. de Villemarie ne l'auront pas longtemps (ce collège) s'ils ne le fondent à cose que les revenus de nostre mission sont fort petits. »

La ville de Montréal croissait rapidement. En 1727, elle jugea bon de faire un effort pour s'offrir un collège classique. Elle le voulut en pur don, et pour cela elle s'adressa au gouverneur le marquis de Beauharnois, en termes excellents : on voulait ce collège pour maintenir la jeunesse dans l'ordre et lui inspirer des sentiments qui en fissent d'aussi bons serviteurs du Roi que bons serviteurs de Dieu. La supplique se terminait en suggérant de confier l'établissement aux Pères de la Compagnie de Jésus. — Le Gouverneur transmit sans tarder la requête au ministre de Maurepas. Mais l'intendant Dupuy, opposé au projet, le fit échouer, en gardant un mémoire que les Jésuites destinaient au ministre, et en étalant même à ses yeux toutes les difficultés de l'entreprise. Quatre ans plus tard, le gouvernement fit

un nouvel effort, mais sans plus de succès. Le ministre garda ses écus et Montréal paisiblement se remit à attendre. — Il attendit jusqu'en 1773, l'année même de la suppression de la Compagnie de Jésus, année où les Messieurs de Saint-Sulpice installèrent dans le château-Vaudreuil le collège dont ils avaient jeté les bases au village de la Longue-Pointe, en 1767.

On se souvient que l'une des sentences de l'*Appel aux Jésuites* était celle-ci : « Ils y trouveront une jeunesse ardente qui saura, par son application à l'étude, dédommager ses maîtres des sacrifices qu'il leur aura fallu faire pour venir répandre le bienfait de l'éducation dans cette partie du Nouveau-Monde. » Cette partie du Nouveau-Monde que Mgr Bourget avait surtout en vue était Montréal. Nous avons dit les projets successifs qui se portèrent sur Chambly, Sainte-Thérèse et Laprairie, et enfin le choix définitif de Montréal.

Deux éléments de succès se présentent d'abord à l'esprit dans le projet d'une fondation : le site heureux de l'établissement, puis les ressources pour le posséder et y construire. Dès 1845, l'évêque avait réuni les principaux citoyens de la ville, leur avait exprimé son désir et avait, séance tenante, ouvert une souscription. — Mais où serait le collège ? Tout de suite, les Messieurs du Séminaire firent un acte d'admirable générosité. Ce n'était plus seulement se réconcilier à l'idée de voir un autre collège surgir près du leur, mais y contribuer magnifiquement. Ils offrirent le superbe terrain qu'ils possédaient à la *Croix-Rouge*, angle des rues Dorchester et Guy, où s'élève aujourd'hui le grand Hôpital Général des Sœurs Grises. Comme le P. Martin, supérieur de Montréal, n'avait en vue qu'un externat, l'endroit proposé

fut jugé trop éloigné de la ville. Admirez la loi des compensations : ce refus des Jésuites n'était pas moins avantageux aux Sulpiciens, que l'opposition de ceux-ci au collège de Laprairie l'avait été à ceux-là. On le vit bien en 1862, quand le collège de Montréal émigra de la rue du *Collège* au site actuel de la *Montagne*. Croix-Rouge et Montagne eussent été bien près l'une de l'autre.

Un point plus central était une certaine propriété aux alentours de l'église Saint-Patrice, mais les difficultés de plus d'une sorte s'y opposèrent. Enfin, au mois d'août 1846, M. Donégani offrit à des conditions acceptables le terrain où se voit encore de nos jours le collège Sainte-Marie, rue Bleury.

Il fallait des fonds et pour solder cette dette et pour construire. Hélas! il en fut du P. Martin comme de tous ceux qui bâtissent : les mécomptes comme les malheurs ne viennent jamais seuls. La crise commerciale qui éclatait partout en ce temps-là, se compliquait de fléaux terribles, détournait les aumônes vers des besoins plus urgents : incendie de Québec l'année précédente, celui de Laprairie en 1846, puis second incendie à Québec la même année. Les souscriptions pour le collège restaient en l'air, à l'état de promesses. Si bien que le collège, avant même le premier coup de pic dans le sol qui devait le soutenir, se trouvait grevé d'une lourde dette. Mgr Bourget ne se découragea point. Il publia, au mois de septembre, une lettre pastorale où il énumérait avec son large esprit et plus encore avec son cœur les motifs qui devaient aviver dans les âmes une charité effective et au besoin des sacrifices. La voix du premier pasteur ne se perdit pas dans le désert. Des secours parurent ; de sorte que, l'hiver suivant, le P. Martin put faire ras-

sembler d'abondants matériaux. Au printemps de 1847, les travaux commencèrent, puis s'interrompirent, faute de ressources. Pour comble de malheur, le terrible typhus faisait son apparition. C'était une belle occasion de se dévouer, mais non de mendier pour construire. Le fléau passé, on s'aperçut que le dévouement des Pères avait suscité des sympathies nouvelles: cela se traduisait en espèces sonnantes. De plus les Messieurs du Séminaire établissaient les Jésuites à Saint-Patrice. Cette résidence, nous l'avons dit, située près du terrain Donégani, était assez grande pour recevoir des professeurs en plus du personnel ordinaire. Le P. Martin n'était pas homme à perdre l'occasion que la fortune lui présentait: il avait du numéraire, les matériaux du futur collège gisaient épars sur le sol, il se mit à l'œuvre, architecte et entrepreneur. En attendant le grand collège, on aurait un logis provisoire pour quelques classes. Il était prêt au mois de septembre 1848; on le nomma dès lors le *petit collège*.

Le 20, il s'ouvrait avec treize élèves. *Treize!* nombre néfaste, mais qui n'a jamais fait de mal à personne. Nous le retrouverons plus tard dans une occurrence fameuse, collé cette fois-là sur le front de ceux qu'on appellera: *The Devil's Thirteen.* — Pères et élèves ne s'en émurent pas autrement et l'on débuta joyeux, en famille: heureux temps où la discipline, châtiment ou récompense, tenait dans un regard sévère ou un sourire!

Le nombre s'accrut rapidement, les années suivantes. Il n'y eut d'abord que des externes, et c'est ce que l'on souhaitait. Les instances des parents forcèrent la main du fondateur. Le P. Martin dut, en 1849, louer, à cent pas du collège, un logis pour y remiser ses quelque vingt

pensionnaires. Cette concession faite aux exigences du temps était une répétition de l'histoire.

A l'origine de la Compagnie on avait aussi voulu s'en tenir strictement à l'externat. Le *Ratio Studiorum* admet il est vrai l'internat; oui, mais, pourrait-on dire, à son corps défendant. Il suppose plutôt et souhaite l'externat pur et simple. Et cela fit loi dans l'ancienne Compagnie: les internats y étaient l'infime exception. Ainsi en 1710, l'Allemagne, sur 83 collèges de la Compagnie de Jésus, n'en comptait que 12 où fussent admis des pensionnaires. Dans les 90 collèges d'Espagne et les 14 du Portugal, nulle trace d'internat. Enfin, au moment de la suppression de l'Ordre en France (1764), 15 collèges de Jésuites sur 101 recevaient des internes. [1]

La nouvelle Compagnie se trouva dans des circonstances jusque-là inconnues qui souvent lui imposèrent des internats. Elle voulut néanmoins qu'ils ne devinssent pas la règle générale. Pour ne citer que nos voisins des États-Unis, sur les trente-quatre collèges dirigés par les Pères de la Compagnie, huit seulement sont des internats. Je dirai tout à l'heure pourquoi la Compagnie, en Canada, agit autrement.

Voilà donc le fait général: des externats plutôt que des internats. Pourquoi ? Mettant à part le cas des petits séminaires proprement dits, voici quelques raisons que nous voulons seulement esquisser. L'externe, sauf le temps des classes, reste sous l'influence de la famille: influence délicieuse et souvent définitive, à l'époque où le cœur est encore si pur et si tendre; influence du père dont la ferme autorité sert à la fois d'éperon et de bou-

1. P. du Lac, S. J., *Jésuites*, p. 297 et s.

clier; incomparable influence de l'ange gardien visible de l'enfant, je veux dire de sa mère, dont l'amour doux et fort, toujours en éveil, prévoit, relève, console, protège, affermit dans le sentier du devoir. — D'autre part, l'internat présente le danger commun à toute agglomération dans les années critiques de l'adolescence, surtout quand le contact incessant de la famille n'est pas là pour alimenter la flamme du cœur. Je n'insiste pas.

Mais alors pourquoi, direz-vous, la Compagnie de Jésus, très au fait, tend plutôt de nos jours à généraliser les internats, ou du moins à leur faire bon visage ? — En réponse voici l'autre côté de la médaille. Est-ce le revers ou l'avers ?... — Nous avons dit l'influence de la famille. Vous entendez bien la famille comme elle doit être, le père et la mère gardiens augustes de leurs enfants, donnant l'exemple de la piété, de l'ordre, du travail, de l'honneur, capable également de la douceur qui ménage et de la force qui redresse. N'est-il pas à craindre que ce soient, en nombre de foyers, toutes vertus d'un autre âge, vertus de nos pères et mères que les jeunes familles oublient trop ? Une plainte désolée se fait souvent entendre: il n'y a plus d'enfants! Sans doute. Mais pourquoi ?... Parce qu'il n'y a plus de parents!

De là une conséquence immédiate: l'enfant à la maison est roi, voire tyran, il commande, fait plier père et mère à ses quatre volontés, se soustrait à leur surveillance et, dans les grandes villes surtout, court, s'il n'est ressaisi à temps, à une ruine précoce. Pour ces familles l'internat devient une nécessité. L'enfant y trouve l'autorité qui l'enveloppe d'abord comme de langes, puis l'assouplit, le moule, le trempe, et bien

loin de briser ses plus nobles élans leur donne plutôt des ailes. Ajoutez le frottement des caractères dont sont privés en partie les externes. L'internat est un petit monde. Toutes les variétés humaines de la société s'y retrouvent, tous les caractères s'y coudoient, avec leur distinction ou leur rusticité, leur égoïsme ou leur altruïsme, leurs petites fourberies ou leur candeur, leur impétuosité ou leur mollesse, leur apathie ou leurs ambitions. Ce mélange est heureux: c'est le travail du diamant sur le diamant, c'est le poli des galets roulés par les vagues au bord de la mer; et pour peu qu'on s'y prête, on en sort avec ce posé, cette mesure, ce fini que plus difficilement l'on rencontrera hors de l'enceinte collégiale.

Quant au péril susmentionné des agglomérations, il est singulièrement diminué depuis le décret à jamais béni de Pie X sur la communion fréquente et quotidienne. Il n'y a qu'une voix dans toutes nos maisons d'éducation pour en constater les merveilleux effets: plus là peut-être que partout ailleurs, la divine Eucharistie retourne les âmes et fait germer les vierges.

Une troisième raison qui a déterminé la multiplication des internats, ce sont les distances. Dans un pays comme le nôtre, si les pensionnats n'existaient point, que d'enfants bien doués de nos campagnes devraient renoncer aux études classiques! — En dernière analyse, si l'on demande ce qui dans une grande ville semblerait l'idéal, afin de retirer de l'externat et de l'internat les avantages qu'ils renferment et en éviter les hasards, supposant la famille comme elle doit être, voici la réponse que suggère un éducateur expérimenté: « Gardez vos fils jusqu'à la fin des classes de grammaire. Rendus à ce

point, confiez-les pour les lettres et la philosophie à la tutélaire enceinte d'un pensionnat. »

L'on voit maintenant pourquoi les divers motifs allégués, joints aux instances de nombreuses familles de la ville, ont amené les Pères de la Compagnie de Jésus à suivre le courant, tout en gardant l'espoir de se rapprocher de l'ancienne manière, si un jour les circonstances le permettaient.

L'année 1849, qui suivit l'ouverture du collège Sainte-Marie, fut témoin à Montréal d'un événement caractéristique. Le parlement des deux Canadas réunis y siégeait depuis 1844. La Fontaine et Baldwin avaient inauguré leur second ministère, l'année précédente. Lord Elgin était gouverneur du Canada. De noble sang, de cœur plus noble encore, il avait remarqué dès son arrivée en 1847 l'isolement où se trouvait la race française; il avait applaudi, l'année suivante, l'acte impérial qui rétablissait l'usage du français; il voulut à l'ouverture de la présente session de 1849 lire lui-même en français le discours du Trône: fait insolite dans nos fastes parlementaires, même avant l'Union. C'était déjà raide pour l'oreille gallophobe du Haut-Canada. Mais quand, après la promulgation de l'amnistie générale pour les révoltés de 1837, le gouverneur sanctionna le projet d'indemnité en faveur des Canadiens qui avaient souffert de l'insurrection sans y prendre part, ce fut une explosion de fanatisme inouï. Le parlement, les rues, le Champ-de-Mars retentirent de cris, de menaces, d'insultes directes au représentant de la couronne. Trois jours durant, Montréal, qui devait y perdre son titre encore tout neuf de capitale du Canada, fut le théâtre de ces

scènes violentes; le fait de *Loyalistes*, s'il vous plait, loyalistes dont le loyalisme aussi mobile que farouche regardait déjà vers le Sud. Dans la soirée du 25 avril, le parlement, assiégé par une foule en délire, s'éclaira soudain des flammes d'un incendie. Ailleurs on brûlait une partie des propriétés de M. La Fontaine. Des journaux conservateurs, comme la *Gazette* et le *Morning Courier*, attisaient le feu de l'émeute et conseillaient d'exterminer tout ce qui portait un nom français. « C'est une guerre de races, clamaient-ils: il faut que l'une des deux périsse. » [1] — Les églises et les édifices religieux étaient surtout visés. Une nuit, on accourut au collège avertir les Pères qu'un coup de main était projeté. Heureusement qu'une escouade de vaillants Irlandais était là tout près, veillant sur leur église. Ils conjurèrent en même temps le péril qui menaçait le collège.

Ce fut le choléra qui vint, en 1850, jeter l'effroi dans la population de Montréal. En revanche, tous les prodiges de zèle et de charité que l'on avait admirés aux jours du typhus, se renouvelèrent en cette occasion. Le premier fléau avait épargné les Jésuites; le second se choisit au printemps suivant une jeune et intéressante victime dans la personne du P. Henri du Merle.

Henri était né à Théoray, diocèse d'Évreux, le 5 juillet 1815. Ayant perdu son père de bonne heure, il donna libre cours à sa nature ardente. Les collèges de Saint-Acheul, de Fribourg, de Roye en Picardie, le virent tour à tour passer sur leurs bancs. Pendant ce temps, sa noble et sainte mère, retirée dans son château, se consumait en prières et en immolations quotidiennes,

---

1. TURCOTTE, op. cit., t. II, p. 112.

et chaque semaine faisait dire trois messes pour le retour du prodigue. Les prières de cette autre Monique devaient aussi percer le ciel et, nouvel Augustin, Henri dut plier sous les traits de la grâce. Il entre au séminaire d'Issy, revient au château consoler les derniers jours de sa mère qui peut maintenant mourir, part pour l'Amérique où l'évêque de Vincennes (Illinois) appelle des ouvriers évangéliques à sa vigne, et deux ans après (1839) sollicite et obtient son entrée dans la Compagnie de Jésus. En 1847, employé au collège de Fordham, il apprend le besoin de prêtres à Montréal, il s'offre un des premiers, se dévoue pendant les deux mois de vacances, retourne au collège, et, l'année suivante, revient prendre sa part de besogne à la nouvelle résidence de Saint-Patrice. Après trois années d'un rude labeur, il se sent atteint du mal nouveau qu'il soignait chez les autres. Et voici que le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, frappé comme lui de la peste, comme lui il tombe victime de sa charité. Mgr Bourget voulut marquer la beauté de cette mort en offrant, pour recevoir la dépouille mortelle du défunt, la crypte de sa cathédrale. « C'est un privilège que je ne céderai à personne, écrivait-il au P. Recteur. La maison de l'évêque a recueilli les premiers Jésuites venant au secours du pays que le zèle de leurs Pères avait conquis à Jésus-Christ. Il faut que l'église de cet évêque soit le tombeau des premiers qui meurent dans le combat et les armes à la main. » [1]

Nous sommes au printemps de 1851. — La pierre angulaire du collège a été bénite quelques mois aupa-

1. Archives du collège Sainte-Marie.

ravant, 6 octobre 1850, par M. Bilaudèle, supérieur de Saint-Sulpice, spécialement délégué par l'évêque de Montréal; les travaux ont été activement poussés pendant l'hiver; les murs se sont élevés, le dôme, auquel on donnera irrespectueusement le nom de *calotte du Père Martin*, solidement posé; et voici qu'à la fin d'avril, les élèves viennent au grand collège inaugurer joyeusement le mois de Marie: c'était pour eux, cette année-là, à plus d'un titre, « le mois le plus beau ». Le providentiel abri des professeurs à Saint-Patrice put aussi être échangé pour le collège. Ils furent bientôt suivis des Pères de la résidence, les Sulpiciens ayant reçu du renfort pour leur ministère de langue anglaise.

Enfin c'était au tour du noviciat, en septembre, à venir prendre gîte sous le toit du collège. Le maître des novices n'était plus le P. Luiset. Sa vue faiblissante l'acheminait vers une complète cécité. On lui avait donné pour successeur, en 1848, le P. Georges Schneider, l'homme de la confiance sans bornes en saint Joseph. [1] La petite famille religieuse s'était accrue en 1850 du contingent de New-York. L'heure était venue, ai-je dit, de quitter l'hospitalière demeure de M. Rodier. Il fallait pour cela rompre des liens très doux et très délicats. Le départ n'eut pas lieu sans émotion. Le dernier jour, on célébra la messe aux intentions de la famille bienfaitrice. Le P. Martin offrit à M. Rodier un petit album, « hommage, disait-il, de reconnaissance et de dévouement perpétuels pour une généreuse et

---

1. Georges Schneider, né à Ribeauvillé (Alsace), le 3 avril 1807, entra au noviciat le 1er octobre 1826. Après de fortes études théologiques, il exerça le saint ministère à Paris, vint au Canada en 1848, et prit aussitôt le poste laissé vacant par le P. Luiset.

aimable hospitalité de huit années ». Sur les pages du livret étaient inscrits les noms des hospitalisés. A la page de 1843, on lisait ces paroles de l'Évangile: *Hospes eram, et collegistis me,* j'étais étranger et vous m'avez recueilli. [1]

La fleur de la reconnaissance des Pères pour M. Rodier ne se fana jamais. Une affectueuse lettre du T. R. P. Général le rangea parmi les bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus, participant à toutes ses faveurs spirituelles. Dans la chapelle du collège le premier banc lui était réservé ainsi qu'à toute sa famille. Le même privilège les suivit naturellement au Gesù, quelques années plus tard. En 1863, le 31 juillet, c'était, en présence de Mgr Bourget, des Pères du collège et des novices, la présentation d'une médaille envoyée par Pie IX: le Saint-Père voulait par là reconnaître le zèle pour la religion montré par M. Rodier en plus d'une circonstance, et notamment sa charité envers les Pères de la Compagnie de Jésus. Une dernière fête réunit l'aimable vieillard et ceux qu'il appelait *ses enfants.* Les novices étaient au Sault-au-Récollet depuis plusieurs années lorsque, le 13 novembre 1874, fête de saint Stanislas leur patron, ils reçurent la visite de M. Rodier. Il assista à la conférence spirituelle, partagea le repas de famille. Au milieu des épanchements de la récréation, il remit sa photographie au P. Perron: « Je ne veux pas, dit-il, que mon souvenir périsse avec moi, mais qu'il vive en mes petits enfants. De toutes les œuvres auxquelles j'ai mis la main, c'est celle dont je suis le plus fier. » Le P. Perron lui présenta à son tour une photographie

1. P. A. Chossegros, S. J., *Histoire du noviciat,* p. 18, s.

du Père Général avec une épigraphe où, de nouveau, était rappelée l'hospitalité donnée aux premiers novices de la Compagnie. — Deux ans après, le 4 février 1876, le bon vieillard s'éteignait doucement, en laissant à sa famille et à *sa bonne ville de Montréal,* — comme il l'appelait avec une complaisance mêlée de bonhomie, lorsqu'il en était le maire — les plus beaux exemples de foi, de probité, de travail et par-dessus tout de bienfaisance. Aussi vit-on à la suite du convoi funèbre, coudoyant l'élite de la ville, une multitude de ces pauvres qu'il avait tant aimés.

VI

Montréal eut, au retour des Pères de la Compagnie, les prémisses de leur ministère; il devait de plus en avoir la plus forte part, et fournir les bases de leurs principaux établissements. Il en avait été tout autrement dans l'ancienne Compagnie. Québec était tout, pour ainsi dire, Montréal peu de chose. Et cela tenait à l'importance relative des deux villes.

Montréal et Québec, deux villes sœurs, mais deux villes rivales; dès l'origine, les deux principales villes du Canada français, elles sont demeurées deux gloires bien françaises, deux solides colonnes sur lesquelles repose la seule province française du Dominion. Québec, berceau de la race, sentinelle avancée qui la première aperçut les navires et les couleurs de France remontant notre grand fleuve; la première aux baisers de sa mère, comme aux coups de l'ennemi. Montréal plus éloigné et plus haut, arrêtera à ses portes et au pied de ses rapides les vaisseaux de la France comme plus tard ceux

de tous les peuples. Québec, incomparable pour la beauté de son site, voit l'eau de sa rade et du fleuve, les riches campagnes des alentours et les montagnes qui les couronnent s'unir pour la parer comme une reine. Et reine elle est restée par ses souvenirs, par ses gloires, par le choc des armées, par ses luttes pour la foi et les traditions, par son culte pour la *parlure* et les lettres françaises, l'*Athènes* du Canada. Reine un peu dédaigneuse des progrès matériels et de leurs embarras, elle a laissé remonter vers sa rivale les richesses du nouveau et de l'ancien monde. Montréal, plus utilitaire, avec une prestesse qui se ressentait d'abord de la proximité des frontières américaines, s'est résolument appliqué, depuis la conquête, à attirer dans son sein les produits du terroir et de l'étranger, à multiplier ses industries, à couvrir d'édifices un sol pour lequel la nature avait été moins prodigue, à regarder plus aux richesses de ses clients qu'à la langue dont ils se servent. Mais où les deux villes rivalisent avec le plus d'ardeur et les succès les plus consolants, c'est dans la lutte contre le mal, sous toutes ses formes, sur tous les théâtres, par toutes les œuvres, religieuses, économiques, sociales, à l'église, à l'école à l'usine, aux cercles, dans les salles de conférences, dans l'enseignement académique, collégial et universitaire. Heureuse rivalité que celle-la, toute à la gloire de Dieu et de son Église, et qui fait peut-être de Montréal et de Québec, malgré leurs inévitables faiblesses, les deux villes les plus intensément religieuses des deux mondes.

Il tardait aux Jésuites de Montréal de remettre le pied à Québec, où les rappelaient les plus chers souvenirs de l'ancienne Compagnie, comme aussi les vœux du peuple

et du clergé. Ces désirs s'étaient fait jour lors de la première visite du P. Chazelle en 1839, ils se précisèrent trois ans plus tard quand il alla prêcher la retraite pastorale. Mais les hommes manquaient: Montréal et ses dépendances absorbaient tout.

En 1848, Mgr Turgeon, coadjuteur de Québec, vint faire sa retraite au noviciat chez M. Rodier. Il y causa longuement avec le P. Martin du projet d'une résidence, et le détermina à retourner avec lui à Québec, pour examiner toutes choses *de visu*. Très au courant de l'histoire du Canada et curieux de recherches historiques, ce voyage avait pour le Jésuite tous les charmes combinés d'une exploration et d'un pèlerinage. Il salue en passant Sorel, l'ancien fort de Richelieu, et non loin de là la rive où le P. de Nouë mourut transi de froid; au-delà du lac Saint-Pierre, c'est la ville des Trois-Rivières, avec jadis sa résidence et sa mission sauvage; près de Québec, l'anse de Sillery rappelle la mission algonquine, nommée à juste titre « l'une des plus belles gloires de l'Église du Canada ». Enfin c'est Québec, son vieux collège encore debout, l'église de la Compagnie remplacée par un marché; sur les bords de la rivière Saint-Charles, un petit tertre formé des ruines de la première habitation des Jésuites, Notre-Dame des Anges; plus haut, sur la colline, en remontant la Saint-Charles, campé près de ses eaux bouillonnantes, apparaît, encadré de verdure, et projetant sa silhouette sur le fond sombre des montagnes, le village huron de l'Ancienne Lorette, dernier vestige de cette puissante nation, la plus fidèle à sa foi, à ses missionnaires, et au souvenir toujours aimé de la France.

Il n'en fallait pas davantage pour empoigner le cœur

du P. Martin et le décider à tout faire pour hâter le retour de la Compagnie à Québec. Dans la pensée du Coadjuteur, les Jésuites se chargeraient de la Congrégation de la Haute-ville, prenant pour logis, attenant à la chapelle, la résidence de la rue Dauphine. Convoquée à cette effet, la Congrégation entra pleinement dans les vues de l'évêque et en consigna le témoignage dans ses registres : « Se rappelant, disait-elle, les services immenses rendus à la religion par cet Institut dans tous les pays du monde, et que c'est surtout par le zèle de ses membres que la foi a été établie dans ce pays, elle voit avec satisfaction le projet de les rétablir dans cette ville et sera heureuse d'y contribuer, non seulement pour l'avantage de la Congrégation, mais encore pour celui des autres catholiques de la ville et du diocèse qui sont appelés à profiter de leurs lumières et de leurs travaux. »

Le 26 juillet 1849, les Pères Louis Saché et Jean-Baptiste Faleur venaient prendre possession de la résidence, le premier comme Supérieur. Ils ne pouvaient arriver plus opportunément : le choléra sévissait dans la ville. Les prêtres de Notre-Dame et de Saint-Roch, incapables de suffire à la besogne, appelèrent les Jésuites. Le P. Faleur, dans une lettre écrite l'année suivante, rendit un très beau témoignage au zèle du clergé et à l'esprit de foi de la population. Après la disparition du fléau, les deux Pères, aidés maintenant des PP. Luiset et Baudry arrivés au mois d'août, purent se consacrer plus entièrement à la Congrégation. La Congrégation de Notre-Dame de Québec était l'un des plus précieux héritages de l'ancienne Compagnie. Dans l'intervalle, elle avait eu pour directeurs des prêtres éminents, entre

autres, Mgr Octave Plessis. Elle réunissait tout ce qu'il y avait dans la ville de plus recommandable, juges, avocats, médecins, industriels et autres. Son nombre toujours croissant força à la diviser: une partie fut établie à Saint-Roch. Cet essaim dépassa bientôt en nombre la ruche dont elle était sortie. Si bien qu'à l'arrivée des Pères, en regard des 400 membres de la Haute-Ville, Saint-Roch en montrait plus de 650. Celle-ci échut au P. Faleur, le P. Saché s'étant réservé l'autre.

En 1850, Québec comptait environ 37,000 âmes; sur ce nombre, il y avait 30,000 catholiques, dont 22,000 Canadiens français, 6,000 Irlandais et les autres Anglais et Écossais. L'année suivante, la ville voyait le siège du gouvernement lui revenir et s'ouvrir en même temps le premier Concile Provincial de Québec, où deux Jésuites, les PP. Martin et Saché, prenaient rang parmi les théologiens du concile.

Mais nous devons encore une fois quitter cette province pour remonter vers l'ouest, si nous voulons mener de front les fondations nouvelles et ne pas trop nous laisser distancer par les événements. Dans ces premières années du retour, les œuvres, sollicitées de-ci de-là, se fondaient toutes à la fois, et c'est ce qui nous a contraint, pour ne pas les perdre de vue, de passer rapidement de l'une à l'autre, de Laprairie à Sandwich, de Sandwich à Montréal, de Montréal à Québec, de Québec — et nous y voici de nouveau — à Sandwich.

LIVRE CINQUIÈME

SANDWICH (*Suite et fin*)

Sommaire

I. — Mort du P. Chazelle (1845). Mort de Mgr Power (1847). — Les écoles de l'Ontario: le Dr Ryerson. — L'école catholique et française. Efforts et succès du P. Point. Immigrants français. Zèle du P. Nicolas Point. Une visite de Lord Elgin. Le régime de l'incohérence.

II. — Projet d'un collège. Un pensionnat pour les jeunes filles. — La fête de l'Immaculée Conception. Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1854. — Windsor.— Division du diocèse de Toronto (1856). Mgr Pinsonnault, évêque du nouveau diocèse de London. Son caractère.

III. — Ouverture du collège. Succès et incertitudes. — Départ des Dames du Sacré-Cœur; arrivée des Sœurs Grises. — Mgr Pinsonnault quitte London et s'installe chez les Pères. Voyage de l'évêque à Rome. — Le collège passera-t-il aux mains des Jésuites ? — Monseigneur signifie leur congé aux Pères de la Compagnie. Leur départ (1859). Regrets tardifs de l'évêque.

I

Nous avions laissé à Sandwich les PP. Chazelle, Point et Jaffré tout entiers à leurs ministères soit dans la paroisse, soit dans les missions environnantes. Le P. Chazelle avait établi la mission indienne de Walpole, puis celle de l'île Manitouline, — nous les étudierons au chapitre des missions sauvages. Cela ne suffisait point au feu de son zèle. Comme l'homme vaillant de Lucain,

Nil actum reputans si quid superesset agendum,

il méditait de nouvelles conquêtes. Voulant pousser plus à l'ouest l'œuvre des missions sauvages, il partit pour le Sault-Sainte-Marie; mais pris de fièvre, il mourut avant d'y arriver, le 4 septembre 1845, sur une presqu'île du lac Michigan, comme autrefois saint François-Xavier dans l'île de Sancian, les regards tournés vers la Chine. Quelque temps après à Sandwich, un service funèbre pour le repos de son âme fut honoré par les larmes de son peuple et la présence de l'évêque de Toronto qui le tenait en si haute estime.

Mgr Power ne devait pas tarder à rejoindre son ami dans la tombe. Le typhus de 1847 eut sa répercussion jusqu'à Toronto et au delà. C'était le trop plein des immigrants dont regorgeaient Québec et Montréal qui l'apportaient avec eux. Dans cette suprême épreuve, le premier évêque de Toronto montra combien résolu était son cœur et vraiment héroïque sa charité. Au P. Point, devenu Supérieur par la mort du P. Chazelle, qui lui offrait le secours des Pères de Sandwich, il répondit: « Que chacun reste à son poste et se réserve pour ses propres malades. » Et comme, à la tête de ses prêtres, il se prodiguait partout dans la ville et qu'on lui recommandait de ne pas tant s'exposer, il redit pour toute réponse la sublime parole du Pasteur des pasteurs: *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* [1] Dieu prit en effet, le 1er octobre, cette vie qui semblait alors si nécessaire et qui devait laisser un si grand vide.

Dans son administration de la paroisse, le P. Point s'appliqua surtout au relèvement des écoles ou plutôt à leur création. A l'arrivée des Pères en 1842, elles

1. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. JOAN., X, 11.

n'existaient quasiment pas. Et celles, très rares, qui avaient pu surgir, n'étaient guère fréquentées. On voit d'ici le marasme intellectuel où croupissaient les familles canadiennes et leurs nombreux enfants. A ce spectacle, le P. Point ne s'était pas contenté de gémir : il s'était attelé à la besogne. Le progrès était lent, lorsque l'arrivée de son frère aîné, Nicolas, en 1847, vint lui donner un aide des plus précieux. Le P. Nicolas, employé aux missions des Montagnes Rocheuses sous le célèbre P. de Smet, y avait rendu des services signalés par les mille industries de son zèle, et entre temps par ses écrits sur les tribus indiennes, leur histoire, leurs mœurs; écrits accompagnés de dessins et d'aquarelles qui n'étaient pas sans valeur. [1]

L'œuvre de l'éducation, à cette époque, se présentait hérissée de difficultés. Peu de temps après l'Union des deux Canadas, le Haut et le Bas avaient voté une loi qui leur permettait d'administrer séparément leurs propres écoles. L'année suivante, le Dr Ryerson, ministre méthodiste, dotait sa province d'un système scolaire complet emprunté à divers pays, notamment à l'Angleterre, à la Prusse et aux États-Unis. C'était le triomphe de l'école publique non-confessionnelle, où devaient se coudoyer catholiques et protestants. On avait pourvu à l'instruction religieuse. Veut-on savoir la magnifique

1. Le P. Nicolas Point, né à Rocroy le 10 décembre 1799 entré une première fois dans la Compagnie en 1823, fut obligé d'en sortir à cause d'une grave infirmité; guéri à la suite d'une neuvaine au Sacré Cœur, il rentra de nouveau en 1826, au noviciat de Montrouge, fit son troisième an à Saint-Acheul, vint au Kentucky en 1835, fonda et gouverna pendant trois ans le collège de Grand-Coteau en Louisiane. De 1840 à 1847, il évangélisa les tribus sauvages des Montagnes Rocheuses; c'est de là qu'il vint à Sandwich en 1847.

ampleur que Ryerson donnait à ce terme ? De nombreuses objections s'élevaient parmi les protestants contre la lecture de la Bible, parce que, disait-on, « la plupart des maîtres sont absolument incapables (*utterly unfit*) de donner une instruction religieuse. » Qu'à cela ne tienne! Le Pontife du credo scolaire ontarien répond avec un aplomb et une solennité qui stupéfient ses adversaires : « Lire la Bible, et en tirer un enseignement religieux, sont deux choses bien différentes. Il n'est pas question de la compétence des maîtres à donner l'instruction religieuse, mais du droit qu'a tout protestant à la lecture de la Bible par son enfant à l'école, la Bible considérée comme manuel d'instruction religieuse. Ce droit je le tiens pour sacré et divin. » [1]

En 1850, le ministère La Fontaine-Baldwin, aidé de tous les libéraux du Bas-Canada, fit voter, malgré l'opposition tenace des Hauts-Canadiens, une loi nouvelle qui reconnut le principe des écoles séparées avec participation aux subsides scolaires. La bataille se renouvela en 1856. Les ultra-libéraux du Haut-Canada et cette fois hélas ! leurs complices canadiens-français s'acharnèrent, vainement d'ailleurs, sur ces écoles pour les étrangler. [2] Enfin la loi de 1863, qui régit de nos jours encore la province de l'Ontario, fit faire un pas de plus à la cause des écoles séparées, tout en les tenant sous la main d'un bureau central d'éducation plutôt hostile.

Aux environs de 1846, le P. Point, déjà au courant de l'histoire canadienne, des batailles livrées pour la liberté de l'enseignement sous le régime anglais, ayant puisé de là une compréhension parfaite de la situation,

1. *Ryerson memorial volume*, p. 80.
2. TURCOTTE, *Le Canada sous l'Union*, t. II, p. 278, s.

se met résolument à pousser les Canadiens français de Sandwich et des alentours à la garde de leur langue comme de leur foi, et, les yeux sur l'avenir, multiplie les écoles catholiques et françaises. Les enfants pour les fréquenter ne manquaient point. Les foyers canadiens avaient gardé là-bas leur admirable fécondité. Treize écoles avec une moyenne de 80 à 100 élèves apparaissent sur divers points du territoire. Elles sortent de terre comme des sources qui vont alimenter le beau et large fleuve qui porte dans son cours l'étonnante survie de la race française en Amérique. Si les Canadiens français des comtés d'Essex et de Kent, à l'extrême limite de la péninsule ontarienne, peuvent aujourd'hui se flatter d'avoir, malgré l'éloignement, maintenu leur organisation catholique et française, est-ce exagération de reporter une part du mérite aux clairvoyants efforts du Jésuite français ?

Quelle a été la grandeur et la ténacité de ces efforts, nous en entrevoyons quelque chose dans ses lettres à son Supérieur. [1] Nous sommes heureux de pouvoir entrer dans quelques détails et montrer, en un cas précis et certain, ce que peut l'énergie doublée de constance pour le succès final.

Il fallait avant tout convaincre la population de la nécessité d'une éducation intégralement catholique. Nous avons déjà dit l'indifférence où le commerce habituel avec les protestants avait jeté le peuple. Le convaincre ne suffisait pas: les résolutions qui restent en l'air ne fondent rien. Il fallait le porter à l'action et à l'action coûteuse, délier les cordons de la bourse, construire des

---

1. P. POINT, S. J., *Histoire de Sandwich*, p. 113 et suiv

écoles, les soutenir, salarier des maîtres. Les catholiques étaient en majorité dans tous les districts scolaires; cependant les syndics partout étaient protestsnts, et naturellement munissaient les écoles de professeurs de leur croyance: c'est que les nôtres ou bien se désintéressaient de l'élection ou, pis encore, par un faux esprit de tolérance et de soi-disant bon ton, votaient pour des protestants. Inlassablement il fallut revenir sur le sujet, en chaire, au confessionnal, dans les maisons, sur les chemins; il fallut même, les jours d'élection, entraîner les votants et marcher à leur tête. « C'était pour nos chers Canadiens, écrivait le P. Point, une question de vie ou de mort. » Le plus difficile n'était pas toujours de mettre en branle les hommes, mais de les garder unis entre eux. Les chicanes s'élevaient: on n'est pas Normand pour rien, n'est-ce pas ? Le bon Père intervenait avec son tact habituel, et tout rentrait dans l'ordre.

Il y avait à Sandwich, outre l'école commune (*Public School*), une école supérieure (*High School*) pour les garçons et un pensionnat pour les filles. L'activité envahissante du P. Point à l'école commune détermina à la fin les protestants à en retirer leurs enfants, pour les envoyer à l'école supérieure. Les catholiques restaient seuls maîtres du terrain. Mais les filles allaient-elles continuer de fréquenter l'école protestante ? Sans hésiter, le pasteur sollicite de nouvelles aumônes, aménage le vieux presbytère, le cède à l'école et, en quête d'une maîtresse pieuse, instruite, dévouée, sachant bien le français et l'anglais, rencontre, par un coup de la Providence, une jeune Anglaise de Londres récemment convertie, ornée précisément des aptitudes tant souhaitées. Le succès

fut immédiat, et tellement notoire que les familles protestantes se mirent à lui confier leurs enfants, malgré le ton nettement religieux donné à l'école.

A l'école des garçons, le maître, du reste bon instituteur, ne savait que l'anglais. Où trouver son égal pour le français ?

Il y avait alors parmi les immigrants d'Europe qui inondaient périodiquement les États-Unis et le Canada, un certain nombre de Français. Ils étaient de diverses catégories: les uns, honnêtes citoyens forcés par le malheur de quitter leur patrie; d'autres, plutôt libertins, à la recherche de plus de liberté pour se débrider sans pudeur; d'autres enfin, jeunes prodigues qui ne cherchaient qu'à réparer le passé et à se reconstituer sous un ciel nouveau un nouvel avenir. Le bon cœur du P. Point s'attendrissait sur le sort de tous et cherchait à faire à chacun le bien que son état requérait. Il s'appliquait surtout aux derniers, en qui il trouvait souvent, avec les bonnes dispositions de l'âme, une excellente instruction. N'avait-il pas là sous la main les professeurs qu'il cherchait, non seulement pour Sandwich mais aussi pour les écoles de la campagne ? Parfaitement. Et ces hommes, remarque-t-il, mêlés aux Canadiens, en prenaient bientôt les mœurs et les habitudes, priaient avec eux, venaient à l'église, se confessaient, communiaient. L'un deux lui confia, un jour, ingénument: « En vérité je ne sais ce qu'il y a dans ce pays: mais aussitôt qu'on arrive et qu'on a habité quelques jours dans ces familles canadiennes, on est tout changé et on fait comme eux. » — Le P. Nicolas, chargé de visiter les écoles auprès et au loin, en avait une sur le métier chaque semaine; il interrogeait, examinait les notes, les

proclamait, récompensait, ajoutait, le soir, une solide leçon de catéchisme, entendait les confessions et, le lendemain à la messe, distribuait la sainte communion aux enfants et à leurs parents accourus de tous les points du district scolaire. L'anecdote suivante va nous dire les progrès réalisés dans ces écoles et l'impression qu'elles produisaient sur les visiteurs.

Lord Elgin, que nous avons dejà rencontré à Montréal, dépasse la plupart de ses pairs dans la galerie de nos gouverneurs généraux; il les dépasse par sa haute éducation classique, sa science du droit constitutionnel, son esprit de justice, la noblesse de son caractère, les œuvres importantes qui signalèrent son administration. Il deviendra plus tard ambassadeur en Chine et vice-roi des Indes. Au mois d'août 1850, le noble Lord visitait le district de l'Ouest. D'Amherstburg il se dirigeait en voiture vers Sandwich et déjà il foulait le sol de la paroisse, lorsqu'il remarqua, à l'angle de deux routes, une maison isolée sous l'ombrage d'un grand orme, et d'où sortaient des voix claires. Il demande ce que c'est: c'est une école, lui répond-on. Aussitôt il descend de voiture, s'avance avec sa suite, et paraît devant le maître et les enfants, souriant, inattendu. Il interroge les élèves en français, les fait lire, admire leur tenue, leur aisance, leur facilité, dit en français quelques mots d'éloge aux enfants et à leur maître; puis, arrivé à Sandwich, en réponse aux adresses qu'il reçoit, il n'a rien de plus pressé que de raconter la joie qu'il vient d'éprouver à la petite école française; il réitère ses sympathies pour la langue des Canadiens et les engage à la garder chèrement. C'était un triomphe pour la thèse du P. Point, et il ne s'en cache pas dans une de ses lettres au Provincial de France.

Le lecteur se demandera sans doute de quel talisman usait le curé de Sandwich pour conserver à ses écoles leur atmosphère religieuse et française, en contravention flagrante avec tout le système scolaire ontarien. « C'était, nous confiera-t-il plus tard avec son bon et fin sourire, c'était dans toute sa fleur de beauté, le régime de l'incohérence. Nous vivions d'exceptions. Ryerson lui-même ne demandait qu'une chose, c'était de ne pas forcer les quelques enfants protestants qui fréquentaient nos écoles à suivre nos instructions religieuses! » — Il se peut aussi que la distance y fût pour quelque chose, à cette époque où les rapports n'avaient pas encore la fulgurante rapidité de nos jours. Ce petit groupe français, perdu à l'autre bout de la province, on le considérait comme une quantité négligeable, comme un marmot qui s'amuse dans un coin de la pièce, et on l'y laissait tranquille. Ce fut sa bonne fortune de pouvoir de la sorte faire à l'aise ses dents, s'affermir peu à peu sur ses jambes, grandir, se muscler, et prendre enfin, comme on le voit aujourd'hui, sa belle carrure d'homme.

II

Cependant, il est clair que pour atteindre cet âge parfait, une race doit posséder plus que l'instruction primaire; il lui faut son complément obligé, l'enseignement secondaire; il faut, en tête de toutes les écoles, prolongeant et parachevant leur œuvre, le collège classique. Le Jésuite s'en rendait parfaitement compte. Il voyait avec peine ses chers Canadiens aux degrés inférieurs de l'échelle ontarienne. Il conçut le hardi projet de les relever, et dans ce but de faire de Sandwich même,

mais ouvert à tous les groupes de la péninsule, le siège d'un double enseignement secondaire, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles.

Le projet était hardi, vu les circonstances: d'où viendraient les ressources, d'où le personnel ? La magnifique confiance en Dieu du P. Point eut vite sa récompense. Deux personnes âgées de Détroit, Monsieur et Madame Beaubien, voulaient avant de mourir laisser une œuvre durable pour le salut de leurs compatriotes. Ils songeaient à un orphelinat. Le P. Point, appelé en consultation, n'eut pas de peine à les aiguiller vers son œuvre de prédilection. Tout de suite la résolution est prise. Un pensionnat sera fondé à Sandwich, dirigé par des religieuses, et ces religieuses seront les Dames du Sacré-Cœur. Correspondance avec la Supérieure de New-York, venue d'une religieuse pour examiner sur place et faire rapport, objections, retards. Enfin, le 30 avril 1852, quatre religieuses arrivent à Sandwich, et, le dimanche suivant, après la messe du saint Esprit, ouverture solennelle du pensionnat. Le local provisoire était encore le vieux presbytère: un pauvre Nazareth, pensait le P. Point, ou même un vrai Bethléem. Mais bientôt sous les doigts délicats des nouvelles propriétaires tout prenait un air de propreté et d'élégance qui ravissait, tandis qu'à l'extérieur, gazon, fleurs et arbustes, lui donnaient une physionomie des plus riantes. Ce n'était pourtant qu'un pâle reflet de l'intérieur, « la beauté de la fille du Roi étant surtout au dedans », savoir, l'éducation pieuse et forte, simple et distinguée, que les Dames prodiguaient aux petites Canadiennes.

La partie du problème relative à ces enfants était donc résolue. Restait le collège. Nous touchons ici à

un point délicat de l'histoire de Sandwich, où le Supérieur et ses aides auront besoin d'abord de tout leur courage pour ne point fléchir, puis, devant des embarras suscités par un personnage nouveau qui va entrer en scène et la remplir tout entière, devront céder et porter ailleurs les richesses de leur zèle. Le récit en sera bref.

Nulle difficulté pour le site: les Pères donnaient une partie de leur terrain, entre le verger de la résidence et le cimetière, la partie la plus élevée et la plus saine. Le collège devenant propriété de l'évêque, serait bâti aux frais de la paroisse, par contributions volontaires. Avec une population pauvre et médiocrement convaincue de l'importance, voire de la nécessité d'un collège, il est facile d'imaginer les mille obstacles qu'eut à renverser le P. Point pour parvenir au terme: apathie des syndics, brouilleries intestines, coup de Jarnac de l'un deux pour tarir les souscriptions.

Ce fut au milieu de ces ennuis que la paroisse célèbra avec éclat, le 8 décembre 1854, la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, pendant qu'à Rome le Pape Pie IX en proclamait le dogme. Au même temps, le P. Point jetait les fondements de l'église de Windsor, alors petite ville naissante, mais déjà l'objet des plus solides espoirs. — L'année suivante, les travaux du collège commencèrent, non sans chamaillis entre ouvriers et entrepreneurs: la première pierre fut bénite au mois de juillet; les collectes étant trop lentes à venir pour la paye des ouvriers, voilà les deux Pères Point sur la route, besace au dos, escomptant, pour s'encourager, les plus vifs succès, pendant que le collège protestant fermait ses portes, faute d'élèves.

L'année 1856 s'ouvrit avec l'annonce d'un prochain changement qui affecterait l'avenir religieux du Haut-Canada : le diocèse de Toronto serait démembré en trois : les sièges seraient Toronto, Hamilton et London. Sandwich relèverait de ce dernier diocèse. Sur ces entrefaites, Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, vint à Sandwich et confirma la nouvelle. Les bulles étaient arrivées : Mgr Pierre-Adolphe Pinsonnault devenait évêque de London. Mgr de Toronto confia au P. Point qu'un parti d'opposition se dessinait à London parmi certains catholiques ; il était passé par cette ville pour enrayer le mouvement, mais n'avait pas réussi ; il craignait quelque explosion à l'arrivée du nouvel évêque ; ne vaudrait-il pas mieux qu'il se rendît directement à Sandwich, afin de s'assurer une réception convenable et punir London ? Il en écrivit aussitôt à l'évêque élu. Celui-ci ne voulut point paraître plier devant une faction. Sacré évêque dans la cathédrale de Montréal des mains de Mgr de Charbonnel, le 18 mai 1856, il fit, le 29 juin suivant, son entrée solennelle à London. Pour le dédommager de la réception plutôt froide que la ville épiscopale lui avait faite, Sandwich le reçut au commencement de septembre, « comme on reçoit un évêque en Canada », écrivait le P. Point, avec tout le déploiement des processions, des voitures, des drapeaux, des banderoles, des adresses et des chants sacrés. Tout lui plut infiniment, accueil, population, église, résidence, couvent, collège en construction. « Dès ce moment, remarque le P. Point, il fut affectionné à Sandwich » — « que trop affectionné », ajoute mélancoliquement ici un vieil annaliste de la Province. En effet, l'évêque pensant tout haut : « Quel dommage, disait-il, que

London ne soit pas à Sandwich! » Ce souhait s'accomplira deux ans après, en transférant le siège épiscopal de London à Sandwich. Translation qui sera pour les Pères une cause d'ennuis nombreux et variés, et finalement de leur départ.

Ce n'est point pourtant que Monseigneur ne leur fût sincèrement attaché. Membre quelque temps de la Société de Saint-Sulpice, puis chanoine de Montréal, sa piété, sa distinction native, sa belle culture littéraire, son éloquence ornée des perles de nos Livres saints, le mettaient en vedette. Rien d'étonnant que le choix des évêques se fixât sur lui. La suite ne devait pas répondre aux espérances. Le don du gouvernement et tout ce qu'il suppose n'était pas en lui. Il avouera bientôt que plus il avance, plus il se reconnaît inapte à sa haute fonction, et qu'on eut grand tort de la lui imposer. Très sensible pour lui-même, mais — ce qui arrive souvent — pas assez pour les autres, ardent, vibrant de toutes ses cordes à la moindre impulsion, précipité dans la conception d'un projet et dans son exécution, ne lui laissant pas le temps de prendre corps et voulant cueillir le fruit avant sa maturité, dénué de cet esprit de calcul qui retourne une affaire sous toutes ses faces et en prévoit toutes les conséquences, mais plus encore peut-être dépourvu de cette qualité qui tient du cœur autant que de l'esprit, charmante partout, mais si spécialement requise dans les supérieurs, qui leur donne, avec le calme coup d'œil du maître, la délicatesse du doigté, et qui, fleur exquise de la vertu de prudence, leur fait deviner de prime saut, dans chaque cas, ce qu'il convient de dire ou de faire, j'ai nommé le *tact*, lequel, s'il ne fait pas éviter toutes les

fautes, les fait du moins si facilement pardonner. C'est avec cet ensemble de qualités et de défauts que le premier évêque de London était monté sur son trône.

III

Le collège, terminé au mois de décembre 1856, s'ouvrit le 10 février suivant, avec soixante externes et vingt-six pensionnaires. Chacun des trois cours, préparatoire, commercial et classique, avait sa quote-part d'élèves. Tous étaient enchantés, les parents et leurs fils; le personnel laïque, sous l'immédiate direction des Pères, montrait du zèle et du savoir-faire. Si bien qu'au mois de juillet, à la distribution des prix, on se crut en mesure de donner une séance publique avec drame, récits et cantilènes. L'affluence fut grande; bon nombre de protestants influents, piqués par la curiosité, se remarquaient aux premiers rangs. Ils furent les plus enthousiastes dans leur éloge du très beau succès que venait de remporter le collège. C'était bien débuter. Mais l'avenir restait incertain. Qui en définitive prendrait en mains le collège ? Seraient-ce des prêtres séculiers ? Seraient-ce des religieux ? Lesquels ? Les évêques de London et de Détroit désiraient que ce fût la Compagnie. Le P. Point écrivait en ce sens à ses Supérieurs; mais on manquait de sujets. — Cependant la rentrée de septembre approchait. Monseigneur voulut faire coup double d'économie: il renvoya plusieurs des professeurs et surveillants laïques, et rappela du séminaire ses jeunes séminaristes pour les employer au collège, en même temps

qu'ils suivraient au presbytère un cours quelconque de théologie: déplorable système, nuisible autant peut-être à l'éducation des enfants qu'à la formation des clercs. Sur l'entrefaite, l'évêque rencontra un Père de Saint-Basile, Supérieur du collège de Toronto. Celui-ci, au courant de l'affaire de Sandwich, offrit à Monseigneur un de ses Pères pour la haute direction du collège. L'offre fut aussitôt acceptée comme un présent du ciel, et le nouveau Supérieur s'achemina vers Sandwich.

Pendant ce temps, le prélat donnait libre cours à son goût des mutations. Pour ne rien dire de la subdivision prématurée de certaines paroisses et de l'abolition des dîmes et des marguilliers, son premier soin, en arrivant à London, avait été de remplacer les religieuses de Lorette, admirables Sœurs enseignantes par des religieuses de la Providence, non moins admirables Sœurs de Charité, amenées tout récemment de Montréal. Après un temps, il les renvoie et cherche une autre communauté. Tout à coup, il arrive à Sandwich, et annonce aux Pères que les Dames du Sacré-Cœur sont attendues à London, que les Sœurs Grises de Montréal viendront prendre leur place. — « Mais, Monseigneur, lui rappelle-t-on doucement, l'institut des Sœurs Grises ne leur permet pas les académies ni les pensionnats. » — « Eh bien! reprend l'évêque, les parents qui ne seront pas satisfaits enverront leurs enfants à London. » — Après la distribution des prix au couvent, la Supérieure fit ses adieux en laissant deviner le terrible secret. Les élèves, rendues au dortoir pour préparer leurs effets, ne descendaient plus. On monte pour s'enquérir, on les trouve toutes pleurant et sanglotant. L'émotion se communique des élèves aux parents, à la douleur se

mêlent les murmures, aux murmures de tristes présages: « Après nos Mères, soupire-t-on, nos Pères! »

Les Sœurs Grises avec leur bonté, leur modestie, leur dévouement habituels n'avaient pas tardé à gagner tous les cœurs, lorsque, soudainement, au dernier jour de décembre, Mgr Pinsonnault survient à Sandwich. Le lendemain, il prend les Sœurs et les emmène avec lui à Amhertsburg. Les Sœurs de Saint-Joseph ont là un établissement, il les renvoie à Toronto.

Le couvent était vide: Monseigneur pensa qu'il pourrait lui servir de logis. Et en attendant que le local fût aménagé il pria les Pères de le recevoir chez eux. Le riche trône que les Dames de London lui avait donné, il le fit apporter à Sandwich et monter dans l'église. Il y paraissait du reste assez rarement: il semblait éviter les regards du public. Les paroissiens le trouvaient bien froid, bien distant, et, malgré les efforts des Pères de la résidence, se répandaient en plaintes amères. L'avenir s'assombrissait. Le couvent avait été supprimé, et voici que le collège donnait des signes de déclin. Le supérieur s'était mis lui aussi à introduire des changements, la discipline se relâchait, les élèves piaffaient, les parents grommelaient, les séminaristes eux-mêmes, désorganisés, perdaient courage.

C'est alors que l'évêque résolut de faire le voyage de Rome pour obtenir deux faveurs, l'une du Saint-Père, la translation de son siège de London à Sandwich, l'autre du Père Général, des membres de l'Institut pour son collège. Avant son départ, il appela près de lui un abbé destiné à conseiller le supérieur, fit son testament qu'il confia aux Pères, et, le 8 octobre 1858, se mit en route, le cœur dans un étau. — Il n'était pas

encore loin que déjà le mécontentement éclatait plus aigu au collège. Le poste n'étant plus tenable, le supérieur le quitta sans bruit et laissa en place le conseiller qu'on lui avait donné. La Providence ménage toujours aux nouveaux supérieurs une petite lune de miel: tout va bien, même très bien. Hélas! la dure réalité souvent n'est pas loin; le bois de la croix reparaît sous le velours très mince qui le cachait. Le collège de Sandwich revit bientôt ses plus mauvais jours. Pendant ce temps, le prélat négociait à Rome la double affaire qui l'y avait amené. Il obtenait d'abord la translation tant désirée. Auprès du Père Général, il crut, dans son empressement, avoir le même succès. Il le manda à deux reprises au P. Point et au supérieur du collège. Les communications du Père Général n'étaient pas si explicites, on hésitait, on promettait, mais pour plus tard... C'est au milieu de ces incertitudes que s'ouvrit l'année 1859; elle devait être la dernière du séjour des Pères à Sandwich. A quelque temps de là, une autre lettre de l'évêque suivit, plus positive encore. La nouvelle, divulguée par le supérieur du collège, ranima partout la joie et les plus vives espérances. Monseigneur lui-même, revenu d'Europe, prenait, après un court séjour à London, possession de son nouveau siège, à la fin de juin.

Ce qui suit de la conduite de l'évêque tient du mystère. Il répète à qui veut l'entendre que la question est réglée, que le collège sera aux Jésuites et à personne autre, qu'il n'attend, pour signer ce qu'il appelle son *petit concordat*, que l'arrivée prochaine du P. Murphy, Supérieur de la Mission New-York-Canada. Cette visite

s'annonçait pour les premiers jours de septembre avec promesse d'un renfort. Vers la fin d'août, Monseigneur remit au P. Point une longue enveloppe adressée au P. Murphy, contenant, disait-il, ses propositions à la Compagnie relativement au collège, afin que le Supérieur, de prime abord, saisît bien l'état des choses. Celui-ci arriva le 5 septembre au soir, déjà en proie à la maladie qui le forcerait à quelques semaines de là à se démettre de sa charge. Le P. Point, avec sa charité toujours prévoyante, attendit au lendemain matin pour lui remettre la mystérieuse enveloppe. Quelques moments après, le P. Murphy se présenta tenant en main la lettre de l'évêque. « Lisez ceci », dit-il au P. Point. La date était de bon augure, *31 juillet;* mais dès les premières lignes, la triste vérité éclate, imprévue, brutale: résidence et collège disparaissent d'un trait de plume; les Jésuites doivent quitter Sandwich; qu'ils aillent s'ils le veulent s'établir à London! — L'âme si candide, si confiante du P. Point ne put retenir ce cri d'angoisse: « Mon Révérend Père, quelle trahison! » — « Nous étions là tous deux, disait-il plus tard, debout, mornes, silencieux, comme pétrifiés. » Puis il revient sur cette fatale date du 31 juillet, toujours si gaie, si chère à un enfant de saint Ignace de Loyola. Par un retour attristé sur le bref de Clément XIV supprimant la Compagnie de Jésus, il rappelle que ce bref, *si parva licet componere magnis*, était daté du 21 juillet, premier jour de la neuvaine de saint Ignace.

La conduite de l'évêque de Sandwich reste une énigme. Il n'avait rien à reprocher aux Pères Jésuites, disait-il, bien au contraire... Mais pourquoi tous ces biais, toutes ces cachotteries avec le P. Point? — C'est qu'il ne

voulait traiter qu'avec les Supérieurs majeurs. On ne put rien savoir au delà. Le P. Murphy s'en retourna plus malade qu'il n'était venu. New-York toutefois se consola vite de la perte de Sandwich: il lui aurait fallu envoyer là des hommes qu'il désirait garder. De fait, les atermoiements dont il a été question venaient, semble-t-il, de New-York plutôt que de Rome. Le P. Point, appuyé en cela du témoignage de l'un des hommes le mieux au fait de l'histoire de la Mission, [1] signalait plus tard ce point de vue et en faisait volontiers une circonstance atténuante pour Mgr Pinsonnault: l'évêque impatienté de toutes ces réponses dilatoires aurait brisé là sans plus.

Quoi qu'il en soit de la nature des motifs et de l'incorrection du procédé, le P. Point s'empressa de mettre ordre aux affaires de la paroisse et, le 20 décembre 1859, après avoir, à l'église, déposé dans le cœur d'argent de la statue de la sainte Vierge, les noms des Pères et des Frères qui avaient habité la mission depuis un siècle, ses compagnons et lui, parmi les plus touchantes marques d'affection et de regret, s'éloignèrent, le cœur broyé, de Sandwich et du diocèse.

Comme épilogue à ce drame, l'évêque, une fois les Pères partis, ouvrit les yeux, comprit et regretta l'étendue de sa faute, et tenta à plusieurs reprises, mais en vain, de rappeler près de lui la Société qu'il avait si durement éconduite. Quelques années plus tard, une surdité précoce le forçait à donner sa démission. Mgr Walsh, son successeur, sacré évêque de Sandwich en novembre 1867, obtenait de Rome, deux ans après, la permission de reporter à London la résidence épiscopale.

1. Mémoire du P. Vignon (1876). Arch. du collège Sainte-Marie.

LIVRE SIXIÈME

LES MISSIONS SAUVAGES (PREMIÈRES ANNÉES)

Sommaire

I. — *Ile Walpole.* — L'œuvre des missions dans la Compagnie. — Le P. du Ranquet. Excursion à l'Abitibi. Arrivée à Sandwich. — L'Ile Walpole; le P. du Ranquet y commence son apostolat (1844). — La *cathédrale* du F. Jennesseaux. Opposition des sauvages; une grande assemblée. — Le P. du Ranquet et le F. Jennesseaux à l'œuvre plus que jamais. Incendie de l'église et de la résidence. On les remplace aussitôt. — La mission de l'île Walpole est abandonnée (1850).

II. — *Wikwemikong.* — L'Ile Manitouline. Notes topographiques de l'île. Ses habitants. Son nom. — Missionnaires d'autrefois. — Wikwemikong. — L'abbé J.-B. Proulx. — Arrivée du P. Choné à Wikwemikong (1844). Son nom indien. Homme tout d'une pièce. Son zèle ardent. — Mœurs et coutumes des sauvages. — Le P. Hanipaux. — L'eau de feu. L'époque des présents à Manitowaning. — Essais de prosélytisme protestant à Manitowaning; leur fiasco. Les contrastes entre Wikwemikong et Manitowaning. Une ébauche d'école industrielle. — Le P. Choné remplacé par le P. Nicolas Point. — Enthousiasme général pour bâtir une église en pierre. — Du renfort: le P. du Ranquet et le F. Jennesseaux. — Changements de supérieurs. — Le P. Kohler. — Traité de malheur: les quatre cinquièmes de l'île enlevés aux sauvages. — Un nouvel agent qui veut passer à la postérité. Ses gaffes. Sa disparition. — Le P. Choné en instances auprès du Gouvernement, à Québec. — Arrivée d'une société de Dames institutrices catholiques (1863).

III. — *Sault-Sainte-Marie, Michigan.* — Le Sault-Sainte-Marie, aujourd'hui; autrefois. Prise de possession des Français. — Le P. Menet, le P. Hanipaux et le F. Lacoste au Sault (1846). — Récit d'une conversion. — Le P. Kohler recueille quelques expressions du terroir. — Les trois initiateurs des indianisants: l'abbé Belcourt, le P. du Ranquet, Mgr Baraga. — Mgr Baraga: le missionnaire, l'évêque. Il prend gîte chez les Pères du Sault. — Départ des Jésuites: deux explications et une troisième. — Retour du P. Menet. Mgr Baraga se transporte à Marquette.

— *Garden River:* jardin et désert. — Les missionnaires s'y succèdent. — Vicissitudes de la mission. — Naufrage du P. Kohler.
IV. — *Rivière-aux-Tourtes et Fort-William.* — Le lac Supérieur. — Mission de la Rivière-aux-Tourtes. Ses premiers apôtres, le P. Choné et le P. Frémiot. — Leur voyage, leur arrivée (1848). — Travaux du P. Frémiot. — Difficultés de l'approvisionnement: Pères et sauvages quittent la localité pour aller s'établir près du Fort William. — La mission sur les bords de la Kaministikwia. — Excursions du P. Frémiot. — Beautés de la langue odjibwée. — L'observation du dimanche. — Encore l'eau de vie. — La mission de Népigon. Le P. Frémiot y plante une croix. — Derniers labeurs et mort du P. Frémiot. — Plusieurs missionnaires viennent successivement aider les PP. du Ranquet et Choné. — Le P. Férard. — Dernières années et mort du P. du Ranquet.

I

On se rappelle que Mgr Power et le P. Chazelle, dans leurs splendides visions de l'avenir et leurs généreux projets apostoliques, ne considérèrent d'abord Sandwich que comme une base d'opération, un pied-à-terre pour les missions sauvages, qui s'échelonneraient depuis le lac Sainte-Claire jusqu'au fond du lac Supérieur. Ce qui n'avait été que secondaire prit bientôt une importance telle qu'il passa au premier plan, sans néanmoins faire oublier ce qui fut toujours pour la Compagnie de Jésus l'une de ses plus constantes préoccupations et peut-être le théâtre de ses plus beaux triomphes.

Dès l'origine, le plus illustre des fils de saint Ignace, saint François Xavier, inaugurait l'ère des missions par des œuvres qui rappelaient les conquêtes de l'apôtre des Gentils. Vingt ans à peine après l'établissement de la Compagnie, les Jésuites sont aux Indes, au Japon, à Ceylan, en Egypte, en Éthiopie, au Congo, au Brésil, si bien que Mélanchton, étendu sur son lit de mort,

stupéfait à la nouvelle de ce merveilleux apostolat, s'écriait: « Hé, bon Dieu! qu'est ceci ? Je vois que tout le monde se remplit de Jésuites! » [1]. Les missions de l'ancienne Compagnie avaient, à certains points de vue, atteint leur apogée dans les *réductions* du Paraguay: œuvre prodigieuse, célébrée par Buffon, Montesquieu, Voltaire et, plus près de nous, rehaussant l'éloge par la magnificence du style, Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme* [2]. Mais la mission la plus chère aux Provinces de France, c'était, nous l'avons déjà signalé, et cela se conçoit de reste, le Canada. Le P. de Rochemonteix en a retracé l'héroïque histoire, depuis ses premiers pas en 1611 sur la terre acadienne, jusqu'au cataclysme qui l'emporta, à la fin du dix-huitième siècle.

En 1766, le P. de Glapion écrivait au secrétaire d'État de Sa Majesté à Londres: « L'établissement des Jésuites au Canada avait deux fins principales: 1° l'instruction des sauvages à la connaissance du vray Dieu; 2° l'éducation de la jeunesse » [3]. — En poussant de front l'œuvre des collèges et des missions sauvages, la Compagnie ne faisait donc que renouer une tradition très chère, quelque temps interrompue. Mgr Power avait confié au P. Chazelle et à ses compagnons toutes les tribus sauvages de son immense diocèse. Elles appartenaient pour la plupart à la grande famille algonquine. Le champ était vaste. Pour le cultiver, il fallait d'abord préparer l'instrument.

---

1. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I, p. 387.

2. Quatrième partie, l. IV, c. IV et V.

3. P. de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIIe siècle*, t. II, p. 204.

Le P. Dominique Chardon du Ranquet fut le premier apôtre de la nouvelle génération. Issu d'une noble famille de Chalut, Puy de Dôme, il était né le 20 janvier 1813. De ses quatre frères plus âgés que lui, tous Jésuites, trois furent missionnaires au Maduré, le quatrième aux États-Unis. Dominique entra dans la Compagnie, le 9 octobre 1838. Il n'aspirait qu'aux missions sauvages. Ses espérances grandirent, quand on le mit dans la première bande destinée au Canada, en 1842. Elles furent comblées en arrivant. Le P. Chazelle en effet, nous l'avons déjà raconté, le confiait à la charité des Messieurs de Saint-Sulpice à Oka, pour le préparer avec le F. Jennesseaux aux missions sauvages. Au printemps suivant, une petite expédition s'organisa, comme essai d'apostolat, pour se mettre en appétit. M. l'abbé Moreau, plus tard vicaire général du diocèse, en fut l'âme; à lui se joignirent le R. du Ranquet et son fidèle Achate. Ils s'acheminèrent vers les tribus algonquines disséminées sur le haut de l'Ottawa, autour du lac Témiscamingue et de l'Abitibi. Partis le 14 de mai, ils étaient de retour à Montréal, le 30 août. Peu après, nos deux néo-missionnaires se rendirent à Sandwich et y passèrent l'hiver, tout entiers à leur étude de la langue sauvage, sous la direction d'un jeune Canadien, lequel au témoignage du P. Chazelle, « parlait l'algonquin à ravir ». Au mois d'avril 1844, ils étaient prêts et bientôt abordaient à l'île Walpole, première mission indienne de la Compagnie renaissante.

La péninsule ontarienne porte, à son extrémité sud-ouest, un diadème formé de deux bandes d'argent, la rivière Sainte-Claire et la rivière du Détroit et, entre

elles deux, une perle de la plus belle eau, le lac Sainte-Claire. La rivière Sainte-Claire reçoit les eaux limpides du lac Huron et, après une course de vingt-quatre milles, écarte ses rives l'une de l'autre, surtout vers la droite, et donne son nom au lac qu'elle vient de former. Dès son entrée dans le lac elle se divise sur une île, puis sur plusieurs autres. La première est la plus considérable: longue de huit milles, large de six. Les Français l'appelaient *Ile du Sud*, les Anglais *Walpole*, les sauvages *Perkedjuvaniki*, c'est-à-dire *à la division du courant*. Elle était habitée par sept à huit cents sauvages que l'on s'accordait à qualifier de ramassis de toutes les tribus algonquines, parlant la même langue avec néanmoins certains idiotismes qui en rendaient l'étude plus ardue. Mais là n'était point le plus difficile. Ce qui aurait pu rébuter tout autre que le P. du Ranquet, c'était l'absolue, l'irréductible détermination chez ces païens de ne pas sacrifier leurs croyances ni leurs pratiques. Ils s'indignaient à la vue des conversions opérées ailleurs chez leurs frères et, se posant comme les derniers représentants d'une race très noble et sans alliage, ils s'encourageaient les uns les autres dans leur dessein. A vrai dire, certaines passions y aidaient fort: une paresse excessive, l'ivrognerie et ses suites, et dominant le tout, la *jonglerie* poussée à l'extrême. C'était à croire que le prince des Manitous avait érigé là sa dernière forteresse.

Devant eux allait se dresser un adversaire non moins tenace et qui les délogerait, si toutefois l'entreprise était réalisable. Le P. du Ranquet était doué d'une âme bien faite pour le corps qu'elle animait. De taille moyenne, mais en vrai Auvergnat, les membres solidement reliés

ensemble et comme ligotés de fil de fer, avec des réserves de force inépuisables; une de ces belles santés à l'antique que rien n'altère, ni les jeûnes forcés ou volontaires, ni le coucher sur la dure, ni les longues marches, les pieds dans l'eau. Et une âme à l'avenant: calme, forte, énergique, douce dans les procédés, mais inébranlable dans le but à atteindre, appuyée sur Dieu et désireuse seulement de sa gloire et du salut des âmes.

Quand le missionnaire parut dans l'île personne n'y fit attention, on s'étudia à l'ignorer. Il voulut louer une vieille cabane d'écorce, on méprisa son argent. Mais lorsqu'on le vit s'apprêter à planter sa tente et à construire, l'étonnement succéda, puis la colère. Un ministre anglican attisait le feu. Lui qui n'avait rien pu faire encore dans l'île, ne voulut pas du moins qu'un autre le vînt supplanter. Mal lui en prit. Il se brouilla avec l'agent qu'il excitait contre le Jésuite et dut prestement plier bagage. La première construction n'eut pas longue vie: faite de quelques piquets, d'une toile jetée dessus avec des nattes de roseaux, elle fut une des premières nuits renversée par un ouragan. « Notre cathédrale était à terre, écrivait le F. Jennesseaux, mais nous en rebâtîmes une autre le lendemain. » — C'était du provisoire, en attendant la permission de construire, que l'agent avait sollicitée pour eux auprès du Gouvernement.

Elle vint enfin. L'on résolut alors de s'installer au meilleur endroit de l'île, au point le plus élevé, face à la rivière Sainte-Claire. Les coups de hache retentirent au loin, les grands chênes tombèrent, les murs de la chapelle s'élevèrent peu à peu. Ce fut chez les Indiens une explosion de rage, surtout à la vue de la *Maison*

de la Prière qui prenait corps. Le Grand Chef accourt, demande des explications, s'anime, menace, et comme rien n'y fait, il réunit à la hâte le conseil. Le P. du Ranquet s'assied à côté du Grand Chef, et tout de suite un sauvage, l'orateur, chef des guerriers, l'apostrophe: « Toi qui portes chapeau, tu cherches la sagesse dans les livres, le sauvage la trouve dans son cœur, le Grand Esprit l'y a mise. C'est elle qui me fait parler; écoute, et réponds franchement. Prends garde, ne mens pas. D'abord d'où viens-tu ? » — « De l'autre côté de la grande eau, où demeure celui qui garde la prière. C'est lui qui m'envoie, c'est lui... » — « Ne parle pas de ta prière. Réponds. D'où viens-tu ? » — « De l'autre côté de la grande eau ». — « Est-ce de l'île des Anglais ? » Et c'est une suite d'interrogations d'une part, de réponses de l'autre où le Père essaie d'introduire quelques notions de religion, mais est chaque fois interrompu par l'orateur qui ne veut rien entendre de la Prière. A la fin, des vieillards murmurèrent entre eux: « C'est inutile, nous n'obtiendrons rien, rien. » Le Grand Chef dit: « Les blancs sont partout. C'est ici le seul endroit qui nous reste. Je ne souffrirai point que tu t'y établisses, du moins dans cette partie la plus élevée et la plus belle de l'île. » — « Non, s'écria brusquement l'orateur, non, pas plus ailleurs qu'ici. Homme à chapeau, va-t-en, pars vite, sors de notre île. » Ce fut le dernier mot d'Ojawanon, chef des guerriers.

Comme l'orage grandissait, le P. du Ranquet appela au secours son Supérieur. Le P. Chazelle, alors à Sandwich, s'y rendit aussitôt et, le 31 juillet, eut lieu une grande assemblée. Le ban et l'arrière-ban de l'île s'y étaient donné rendez-vous. On voulait voir et entendre

la grande Robe-Noire. Par interprète, le P. Chazelle répondit longuement au discours de l'orateur sauvage. Dans un langage imagé qui leur plaisait, au milieu d'aimables louanges qui ne leur déplurent point — tant il est vrai qu'un compliment bien placé n'est jamais perdu — il sut joindre quelques notions essentielles sur la religion et sur le droit que les Pères avaient de s'établir dans l'île. L'impression fut profonde. L'un des chefs déclara par la suite que s'il prenait une prière, ce ne serait pas la *prière anglaise* (le protestantisme) mais la *prière française*.

De fait, plusieurs sauvages se rapprochèrent, suivirent les offices religieux, demandèrent le baptême. Le P. du Ranquet faisait le catéchisme aux enfants et visitait les malades, tandis que le F. Jennesseaux s'ingéniait à rendre service à tout le monde. Il avait des lumières sur tout : faisait la classe aussi bien que la cuisine, dans ses loisirs traçait des plans, bâtissait, jardinait, battait le fer et, toujours plus avide de soulager l'humanité souffrante, lui arrachait les dents. Les néophytes groupés autour de l'église formaient une petite famille des plus heureuses ; ils avaient de bonnes maisons entourées de jardins, et plus loin des fermes qu'ils cultivaient avec soin. Au printemps de 1846, quarante sauvages chrétiens, la plupart des Potawatomis des bords du lac Michigan, attirés par ce nouvel Éden, arrivèrent à l'improviste. C'était une force pour la petite communauté chrétienne. Ce fut aussi l'occasion de nouveaux troubles.

Un second ministre anglican s'était substitué au premier, plus avisé, plus prudent, mais non moins haineux. Il fit si bien que le Grand Chef tout retourné convoqua conseils sur conseils et finalement adressa une plainte

au Gouvernement. On mettait en avant cette invasion nouvelle de Potawatomis venus sans autorisation aucune du pays des *Grands Couteaux* (États-Unis), et l'on concluait à l'expulsion de la Robe-Noire cause de tout le mal. Les chrétiens écrivirent à leur tour. L'affaire fut déférée aux tribunaux. Une première décision étant défavorable, appel fut interjeté et ce par l'entremise de l'évêque de Toronto. C'était en 1847. Sur ces entrefaites, le typhus éclata. Nous y avons vu succomber Mgr Power, martyr de sa charité. L'administrateur du diocèse, effrayé des dépenses d'un procès à la Cour Suprême, et pas très sûr du succès final, retira l'appel. Les choses traînaient en longueur. Le P. du Ranquet saintement obstiné ne bougeait pas. Les payens exaspérés brusquèrent le dénouement. Une nuit du mois de mars, 1848, que le missionnaire et son frère s'étaient absentés pour une course apostolique hors de l'île, le feu fut mis à l'église et à la maison. Le Frère, revenu seul le lendemain, ne trouva que des cendres. L'indomptable P. du Ranquet ne se découragea point pour si peu. L'abeille inlassablement reconstruit ses cellules disparues. Deux petites cabanes furent vite dressées: l'une, avec une croix, pour la chapelle, l'autre pour la résidence.

Malheureusement les chrétiens ne furent pas à la hauteur de la ténacité de leur apôtre: devant ces tracas incessamment renouvelés, ils perdirent courage, quittèrent l'île, et se dispersèrent au hasard des routes. C'est alors (1850) que les Supérieurs estimèrent que l'effort avait été poussé jusqu'au maximum. Les deux missionnaires pouvaient répéter aux payens de l'île Walpole les redoutables adieux de Paul et de Barnabé aux Juifs

têtus d'Antioche de Pisidie: « C'est à vous les premiers que la parole de Dieu devait être annoncée; mais puisque vous la repoussez, et que vous-mêmes vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers d'autres peuples. »[1] Le P. du Ranquet et le F. Jennesseaux, rappelés à Sandwich, se dirigèrent de là vers l'île Manitouline, où les attendaient des œuvres plus importantes et des cœurs mieux disposés.

II

L'île Manitouline est située au nord du lac Huron: vaste triangle dont la base s'appuie solidement à la Baie Georgienne, sur une largeur de trente milles, et dont le sommet s'allonge au loin vers l'ouest à une distance de quatre-vingts milles. Son angle inférieur pointant vers le sud semble vouloir donner la main à la presqu'île de Bruce, qui, remontant du sud, étend vers l'île son bras nerveux et divise la Baie Georgienne d'avec le lac Huron. L'espace qui les sépare forme un passage (les Anglais l'appellent *the Gap*) où s'engouffrent les vents de l'ouest ou de l'est, et constitue avec ses récifs en bordure une passe dangereuse, toujours soigneusement surveillée par les navigateurs. Entre l'île et la terre ferme, ce que les cartes appellent simplement le *Chenal du nord* est en réalité une immense étendue d'eau parsemée d'îles. Ces petites îles, détachées de la grande et lui servant de satellites comme des fragments épars d'une nébuleuse, produisent avec celles de la Baie Georgienne une agglomération de 30,000 îles, véritable labyrinthe de verdure, où le navire s'engage

1. *Act.*, XIII, 46.

en découvrant au voyageur les aspects les plus pittoresques et des beautés sans cesse renaissantes.

Les Objibwés et les Ottawas qui habitent l'île, lui donnent le nom de *Odâwa-miniss* ou île des Ottawas. Rien de plus exact, puisque, aussi loin en arrière que peut porter le regard de l'historien, il y découvre les Ottawas (ou Algonquins du Nord), que Champlain rencontra près de la rivière des Français et qu'il surnomma les *Cheveux relevés*, « pour les avoir, dit-il, mieux peignés et agencés que des courtisans, quelques fers et façons qu'ils y mettent ». Cependant le premier nom donné à l'île vint des Hurons: *Ekaentoton*, ou rivage couvert de débris de toutes sortes. Les premiers missionnaires l'appelèrent *Isle de Saincte-Marie*. Enfin son nom algonquin mentionné pour la première fois dans la *Relation* de 1678, sous l'appellation de *Manitoüalain* et *Manitulain*, est vraisemblablement une corruption de *Manitowaling* ou *Manitowaning*, qui signifie « l'antre ou la demeure du Manitou ». Le vocable Manitowaning est resté à un petit village blanc situé au fond de la baie du même nom.

Le premier missionnaire de l'île fut le P. Joseph-Antoine Poncet; il y passa deux rudes hivers, de 1648 à 1650. En 1652, les Iroquois, qui paraissaient avoir le don d'ubiquité, firent d'importantes captures à Nipissing à la fois et à Ekaentoton. Ce fut tout de suite un sauve-qui-peut général. Les Outaouais de l'île apparurent alors comme une tribu errante, dans les solitudes du Michigan et du Wisconsin, poursuivie par la crainte de l'Iroquois, mais aussi par la sollicitude du missionnaire. Leurs yeux et leurs cœurs se tournaient sans cesse vers la terre natale. Ce n'est qu'en 1671 qu'ils

purent sans danger y replanter leurs tentes. Tout de suite un Jésuite fut là, le P. André, avec sa flûte, « pour me faire tout à tous, dit-il, afin de gagner tout le monde à Jésus-Christ ». Les Pères s'y succédèrent jusqu'à la fondation de Détroit par Cadillac, en 1700. Ce fut le signal d'un autre exode. Les sauvages quittèrent l'île pour la mission du Détroit. Nous avons déjà vu le P. Potier à l'œuvre parmi eux. Les quelques Ottawas, restés dans l'île, retombèrent dans le paganisme. C'est dans ce déplorable état qu'en 1836 les trouva un zélé missionnaire canadien, M. Jean-Baptiste Proulx. [1]

De Manitowaning à Wikwemikong la distance est de neuf milles ou de quinze milles, selon l'itinéraire que vous prenez: dans le premier cas, vous traversez la baie dans une petite barque à voiles; dans l'autre, vous la contournez en suivant la belle courbe boisée que fait le rivage jusqu'au débarcadère où la barque est venue atterrir. De là par une pente assez raide la route s'engage à travers la forêt dont l'île est encore en partie couverte; parvenue au plateau, elle continue vers le nord, jusqu'à la crête de l'autre versant. Ici un vaste et paisible panorama se déroule au regard. Devant soi, à gauche et à droite, la colline s'abaisse lentement en un immense amphithéâtre et s'en va poser ses derniers gradins dans le parterre de cristal de la baie de Wikwemikong. La nappe d'eau s'étend au loin jusqu'à la ligne extrême de l'horizon, que la terre ferme ceinture de ses montagnes comme d'une longue écharpe bleuâtre. Au milieu de la rampe occidentale de l'hémicycle, se

1. Notes extraites d'un article du R. P. Théotime Couture, S.J., paru dans un journal anglais de l'île, *The Recorder*, le 4 avril 1912.

détache, sur le fond de verdure de la forêt, un village indien, formé de maisons proprettes aux murs blanchis, se groupant autour des édifices religieux, couvent, école et résidence, et surtout de la belle église de pierre, orgueil du village et de la mission. C'est Wikwemikong: Wikwemikong, en ce temps-là et longtemps encore, mère et maîtresse de toutes les missions sauvages des deux grands lacs Huron et Supérieur.

Wikwemikong, au nom algonquin qui signifie *Baie des Castors*, était et est encore habité par des Ottawas et des Odjibwés ou Sauteux, deux groupes de la grande famille algonquine. — A ce propos, voici quelle était alors, au point de vue de la langue, la condition des missions sur les rives des Grands Lacs. Les sauvages étaient tous de la famille algonquine: Odjibwés ou Sauteux, Ottawas et Potawatomis. Ces derniers formaient la moitié de la population de l'île Walpole. L'île Manitouline comprenait surtout des Ottawas venus du Michigan. Wikwemikong se divisait en deux villages juxtaposés: les Sauteux à l'est, à l'ouest les Ottawas. Le reste de la population sauvage échelonnée sur les bords des lacs et à l'intérieur des terres, dans l'Ontario, le Wisconsin et le Minnesota, parlait la langue sauteuse. Ceux du Michigan étaient des Ottawas. L'algonquin proprement dit, l'ottawa, le potawatomi et l'odjibwé sont si proche apparentés dans la grande famille algique, que savoir l'une quelconque de ces langues, c'est posséder les autres aux trois quarts. Il suffit, au dire des missionnaires, de quelques semaines pour se rendre maître des différences dialectales: les racines, la grammaire dans ses caractères essentiels, le génie de la langue sont les mêmes pour tous les parlers. Il en résultait que depuis

le lac Sainte-Claire jusqu'au lac Supérieur et même jusqu'aux confins du Manitoba et au voisinage de la baie d'Hudson, qui savait l'odjibwé pouvait se faire comprendre de tous les Indiens.

Dès 1836, un prêtre canadien demeurant à Penetanguishene, M. Jean-Baptiste Proulx, se mit à visiter Wikwemikong. Il y fixa sa résidence en 1838, la mission prenant le nom d'*Invention de la Sainte-Croix*. Avec l'agrément du missionnaire, Mgr Power l'offrit, en 1843, à la Compagnie de Jésus qui rentrerait ici, comme ailleurs, dans ses anciennes possessions. Le P. Chazelle n'eut garde de refuser. Il nomma aussitôt pour cette œuvre le P. Choné, alors assistant du P. Point à Sandwich. Le P. Choné passa l'hiver de 1843-1844 à Sandwich, en compagnie du P. du Ranquet et du F. Jennesseaux, tous trois à l'école de leur jeune professeur d'algonquin.

Au mois de juin 1844, M. Proulx vint le chercher dans une chaloupe à voiles et à rames avec sept de ses sauvages. Au lieu de se rendre tout droit à Wikwemikong, les missionnaires visitèrent plusieurs postes de la Baie Georgienne. De sorte que ce n'est que le 9 juillet, au déclin du jour, que, le cap Smith étant doublé, les voyageurs entrèrent dans la longue baie, au fond de laquelle émergaient de la verdure les blanches silhouettes du village indien. Le P. Choné, très ému, sentit les larmes emplir ses yeux et couler lentement, pendant qu'il remerciait Dieu de l'amener enfin au terme de ses désirs. Du village en éveil la petite voile avait été aperçue au loin. Tout de suite le rivage se couvrit de monde pour saluer leur ancien missionnaire et le nouveau. Des coups de mousquet firent retentir les échos de la baie. « Au débarquement, écrivait le P. Choné, il fallut

donner la main à tous, hommes, femmes et enfants; un sauvage qui m'avait vu à l'île Walpole vint m'embrasser. »

M. Proulx comptait offrir l'hospitalité de sa maison à son confrère jésuite. Mais pendant son absence un malheureux incendie avait tout consumé. C'est dans une cabane louée qu'ils durent se loger jusqu'au printemps suivant. M. Proulx en effet poussa la charité jusqu'à vouloir hiverner encore une fois dans l'île, afin de mieux initier le nouveau venu à la langue et aux mœurs sauvages. [1]

Le P. Choné ne tarda pas à recevoir son nom indien. Il avait déjà parlé deux fois par interprète, dans deux réunions publiques. Le dimanche suivant il lut de sa plus belle voix l'instruction qu'il avait écrite avec soin. Il n'en fallut pas davantage: il était vraiment *Kamuchkawittagosit* (celui qui a de la force dans la parole). C'était bien trouvé. D'autant que la force chez lui éclatait dans tous ses traits. Il était né à Lecourt, diocèse de Metz, le 11 août 1808. Ayant perdu son père de très bonne heure, il avait reçu sa première éducation des mains de sa mère, mère lorraine, taillée sur le patron de la *femme forte*. Le caractère de Jean-Pierre en garda l'ineffaçable empreinte. Pieux, ardent au travail, il fit de brillantes études au petit et au grand séminaire de Metz, en même temps qu'il se montait une taille plus qu'avantageuse. Ordonné prêtre en 1832, il enseigna pendant cinq années, fit du ministère pendant un an,

1. Ce très digne prêtre quitta l'île au printemps de 1845, descendit à Toronto où l'évêque le choisit pour son vicaire général, et, quelques années plus tard, s'en vint mourir à Boucherville, son village natal.

puis appelé à de plus grands sacrifices dans la vie religieuse, il se rendit à Rome pour demander son entrée dans la Compagnie, n'espérant pas obtenir autrement la permission de son évêque. Après son noviciat en Suisse, et deux ans de théologie à Vals, il fut mis en résidence à Bourges. Lorsque, en 1842, le premier contingent de France partit pour le Canada, il exprima l'espoir d'aller bientôt le rejoindre. Ses vœux furent comblés, l'année suivante, quand on lui donna à choisir entre la Chine et le Canada. Il saisit le second, repoussant les déguisements que la Chine imposait par prudence, et dont sa nature robuste et tranchée ne voulait point. Tel était l'homme tout d'une pièce, musclé, haut et droit comme un chêne, qui se présentait et en imposait d'abord aux enfants des bois de l'île Manitouline, mais qui leur ferait bientôt sentir aussi les ardeurs de son infatigable charité.

En effet, avec lui pas de lésinerie à l'ouvrage. Messe de grand matin à laquelle assistaient toujours bon nombre de sauvages; catéchisme aux enfants chaque jour; tous les soirs, excepté le samedi jour de confessions, instruction suivie de la prière du soir. Son zèle ne se limite pas à Wikwemikong. Il trouve là sans doute la majeure partie de son troupeau, une centaine de familles; mais il y a d'autres villages, cinq ou six, à South Bay, à West Bay, etc. La terre ferme réclame aussi son ministère, et cela jusqu'aux postes lointains de Penetanguishene et de l'île Beausoleil dans la Baie Georgienne. Lors de son premier voyage en raquettes, il éprouve ce qui d'ordinaire arrive au premier essai: il veut courir, il tombe, et le voilà jusqu'aux coudes dans la neige, aussi empêché de se relever qu'un hanneton sur le dos.

Il admire l'esprit de foi des sauvages, leur attention à ne pas laisser mourir les malades sans voir le prêtre, attention qu'ils poussent souvent à l'excès, comme en sont victimes encore aujourd'hui nos missionnaires; et ainsi il lui arrive parfois de trouver à la porte, souriant et dispos, celui qu'il venait administrer. Il les estime délicats sur le mensonge et le vol, ce qui, chez le sauvage, constitue un beau triomphe de la grâce. Les préparatifs des noces sont sommaires: un jour, un mariage devait se célébrer à la première messe; elle est dite, le candidat ne paraît point; le seconde se dit, personne. Où est le futur ? Hésite-t-il au dernier moment devant l'hymen ? Aurait-il pris la fuite ? Cela s'est vu... On se rend chez lui: il était étendu sur sa natte, dormant d'un profond sommeil. Il fallut remettre la partie au lendemain. Le jour du mariage, les mariés vont à l'église, chacun de son côté; et quand on les appelle, ils sortent du milieu des fidèles, où ils s'étaient placés en arrivant comme si de rien n'était. Après la messe, ils s'en retournent de même. Le soir, a lieu le festin des noces, auquel la Robe-Noire et une partie du village sont invités. Un protestant qui assistait à l'un de ces repas, fut si frappé de la belle conduite des sauvages à l'égard du prêtre, qu'il dit au P. Choné: « Il est beau de voir comme vos sauvages placent et servent leur prêtre avec distinction: si les Indiens méthodistes de Sauging traitaient ainsi leur ministre, les journaux retentiraient d'un tel phénomène. » — Les payens ont leurs jours de jeûne. Le grand jeûne de quarante jours commence à la lune de février, quand les Manitous, qui ont dormi tout l'hiver, se réveillent. On veut se les rendre favorables. Les hommes robustes sont des huit et dix jours sans manger ni boire. Les

enfants ne prennent rien avant le coucher du soleil. Ceux qui ne veulent pas ou qui ne peuvent pas jeûner, sont obligés, durant un certain temps, d'aller de grand matin se plonger dans l'eau jusqu'au cou. De sorte que l'idée plus ou moins confuse de la divinité ne se sépare pas chez eux de l'idée de sacrifice — ce qui rentre bien dans le *consensus* universel. « Je ferai remarquer ici en passant, dit le P. Choné, un usage à l'égard des malades, qui m'a beaucoup plu, à part les idées superstitieuses qu'ils peuvent y rattacher : c'est l'emploi de la musique vocale et instrumentale. La tranquilité d'âme, la joie est un grand remède, peut-être le plus efficace, et la musique est singulièrement propre à produire ces dispositions. C'est surtout la nuit qu'ils emploient ce remède, parce qu'alors le malade est plus abandonné aux rêves de son imagination. » [1]

Dans l'ensemble, du reste, les mœurs, les coutumes, les croyances, le gouvernement des sauvages, sont à peu de chose près ce qu'ils étaient aux premiers jours de la colonie. Comme en ce temps-là aussi, les sauvages retirent de leurs rapports avec les blancs plus de mal que de bien. On en avait eu l'expérience dès le temps des réductions du Paraguay. Pour y obvier, on avait interdit toute communication directe entre les néophytes et les étrangers. Bien plus, afin d'affermir ce point du règlement, la langue espagnole fut interdite aux catéchumènes; on se contenta de leur apprendre à lire et à écrire dans cet idiome. Tellement on savait mettre au-dessus de toute autre considération le salut éternel des âmes.

---

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 361.

Nous avons dit que Manitowaning est à neuf ou quinze milles de Wikwemikong, selon que l'on prend une route ou l'autre. Pour les sauvages, Manitowaning est toujours à neuf milles, habitués qu'ils sont de traverser la baie en barque, et de plus toujours pressés d'arriver à ce village blanc et protestant, situé en dehors de la réserve, et leur offrant les pires séductions. Pour les missionnaires et leurs protégés, Manitowaning fut toujours la Cité du Mal, dressée contre la Cité du Bien, Wikwemikong. — Nous le constaterons bientôt de plus d'une façon.

Au départ de M. Proulx, en 1845, une autre personnalité, déjà entrevue à Montréal, entra en scène, c'était le P. Hanipaux. Il était digne de figurer parmi la pléiade de missionnaires qu'à cette époque la France fournit au Canada. Il avait donné dès sa jeunesse les plus belles espérances. Né le 3 mai 1805 à Donjeux, diocèse de Langres, Joseph Hanipaux suivit au séminaire son frère aîné. Ravi de sa piété et de ses succès, le supérieur du séminaire écrivait, la veille de l'ordination, au frère du candidat: « Oh! quel prêtre il fera! Dieu en soit loué! » Successivement vicaire et curé, il se signala par son zèle, sa mortification et son extrême détachement: tous ses revenus passaient aux pauvres. De fait, il aspirait à la pratique parfaite des conseils évangéliques. Dans ce but il se tourna vers la Compagnie de Jésus où il entra le 21 janvier 1837. Maintenant ce sont les missions sauvages qu'il sollicite. Il est adjoint à la bande du P. Chazelle, en 1842, et après quelques ministères à Montréal, à Laprairie et dans nos campagnes, le voici à Wikwemikong, au comble de ses plus ardents désirs.

Il se met tout de suite à l'étude du sauvage, et dès Noël, il peut prêcher en cette langue. « Je l'aime, dit-il, et je commence à défiler assez facilement ses interminables mots. » Au printemps suivant, il explique à ses frères d'Europe la manière d'obtenir l'eau d'érable et d'en faire du sucre; mais il déplore la simplicité de ses bons sauvages et la rapacité des marchands qui, pour des quantités de cette ambroisie qu'auraient enviée les dieux d'Homère, donnent en échange quelques pitoyables lambeaux d'étoffe. Plus tard il décrit la magnificence d'une procession du très saint Sacrement. A vrai dire, ces processions se font encore de nos jours avec un déploiement de piété, de distinction et de splendeur qu'on ne soupçonnerait pas chez ces primitifs.

A côté des consolations, la souffrance. Toujours cette malheureuse eau-de-feu, l'éternelle ennemie, source d'innombrables méfaits dès les premiers temps de la colonie. En l'absence du P. Choné, des marchands étaient venus dans l'île pour acheter le sucre des indigènes; ils avaient apporté avec eux des boissons enivrantes. Cinq sauvages succombèrent à la tentation et s'enivrèrent plusieurs fois. Un remède prompt et violent était nécessaire. Le P. Hanipaux interdit aux coupables l'entrée de l'église pendant un mois. Cet exemple de rigueur frappa tellement les esprits de tous, que les chefs tinrent coup sur coup trois conseils, et à la fin promulguèrent ce décret: « Nous, chefs de la tribu, nous avons choisi douze surveillants: lorsqu'une barque viendra aborder près du village, on sonnera le tocsin. Les surveillants qui seront présents se réuniront et iront à la rencontre de la barque. Ils diront à ceux qui la conduisent: Avez-vous de l'eau-de-feu? S'ils disent oui; on leur dira de

la part de tous les chefs du pays: retournez chez vous. S'ils disent: Nous n'avons pas d'eau-de-feu; on leur dira: Eh bien! entrez: mais vous êtes avertis de la part de tous nos chefs que si l'on apprend que vous avez donné à quelqu'un de l'eau-de-feu, tous les habitants du pays se rassembleront pour jeter dans le lac tout ce qui vous appartiendra. De plus, si quelque sauvage s'enivre, en quelque temps que ce soit, les surveillants réunis iront faire la perquisition de l'eau-de-feu, et si l'on en trouve dans sa cabane, on lui dira: Sauvage, notre frère, si tu recommences encore, nous te déclarons, que, malgré la peine que cela nous fait, nous te dénoncerons au grand chef de Manitowaning (agent du Gouvernement) afin que tu n'aies plus de part aux présents. »

Les *présents*, mot magique! N'avoir plus de part aux présents, autant être condamné à la géhenne. Tous les ans, au mois d'août, les sauvages se réunissaient à Manitowaning, pour la distribution des présents que leur faisait le Gouvernement. Ils venaient de toutes les forêts et des bords de tous les lacs: Ottawas, Sauteux, Odjibwés. Chaque peuplade se choisissait un campement séparé; elles s'alignaient sur le rivage le long de la baie, sur le versant et jusqu'au sommet de la colline, que dominent les maisonnettes du village et un temple protestant. Personne n'aurait voulu manquer cette occasion, certes: aussi bien s'y rendait-on plusieurs jours à l'avance. C'était le moment propice que les missionnaires guettaient. Les voici au milieu de ces sauvages venus d'un peu partout, comme les Juifs au temps de la Pentecôte. Sur le plateau on improvise avec quelques planches une chapelle bien petite: elle abrite du moins l'autel et les confessionnaux, — et la mission commence.

Le matin, après la messe, une instruction familière; à midi, le catéchisme pour les catéchumènes; au coucher du soleil, sermon sur les grandes vérités. Le spectacle est champêtre: le prêtre monté sur un petit tertre, fait retentir au loin la parole de vie éternelle; ses auditeurs, épars sur la colline, assis sur des troncs d'arbre, couchés sur le gazon, écoutent avidement ce qu'il vient leur dire de la part du Grand Esprit. Un missionnaire écrivait: « Nous avions à peine le temps de manger à la hâte ce qu'un sauvage nous apportait dans notre tente, dressée à côté de la chapelle. Les communions étaient nombreuses; les confessions se prolongeaient jusqu'à neuf, dix heures, ou minuit; et le matin on venait quelquefois au confessionnal avant que nous fussions levés. »

Une fois la distribution des présents commencée, les missionnaires pouvaient plier bagage. Une seule chose absorbait tous les esprits: les présents. Quels étaient-ils ? Le détail en est assez curieux: « 1° Pour les hommes et les femmes indistinctement une couverture de laine, une de drap pour des mitasses, un peigne, une alène et un grand couteau. 2° Les hommes reçoivent de l'étoffe pour une chemise, du tabac, des pierres à fusil, un briquet, cent balles, du plomb et de la poudre. 3° Les femmes de leur côté reçoivent deux aunes de drap pour une jupe, trois aunes d'indienne pour un corset, un dé à coudre, des aiguilles et du fil. 4° Enfin on donne à ceux qui en ont besoin une chaudière, un fusil, un filet, et même une voile ». [1] On prêtait dès lors au Gouvernement l'intention, réalisée depuis, de retrancher peu à peu et d'abolir enfin cet usage.

---

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. II, p. 37.

D'autre part, il y trouvait, au moins pour un temps, ce qu'il cherchait : attirer les sauvages à Manitowaning. L'avantage était mince. Sitôt les présents reçus, on se hâtait de lever le camp et de retourner à ses wigwams. J'ai dit que ce village protestant était dressé là comme une citadelle ennemie. L'État avait tout fait pour la fortifier : temple, école, ministre, maître d'école, quelques artisans et bon nombre d'ouvriers pour bâtir des maisons aux sauvages qui voudraient s'y ankyloser. Et afin d'enlever toute velléité de retour à la vie des bois, chaque maison avait son enclos entouré d'une palissade. Une petite chasse aux écureuils suffirait sans doute au guerrier apprivoisé et les poteaux de la palissade serviraient de cibles à ses flèches. Il y avait en outre des instruments aratoires, des outils de jardinage, des graines à discrétion et des jeunes plants... On n'imposait aux sauvages comme condition pour jouir de tous ces biens que l'observance des règlements, l'assistance aux offices religieux, une tenue respectueuse pendant le sermon du ministre, et l'envoi des enfants à l'école.

Au début, un certain nombre d'Indiens, non de Wikwemikong mais d'ailleurs, s'éprirent d'un si doux genre de vie. Tout alla bien tant que présents et provisions abondèrent, mais lorsque le Gouvernement, jugeant ses chers pupilles capables désormais de se suffire à eux-mêmes, ferma ses robinets, les chers pupilles rouvrirent les leurs, à savoir leurs aimables habitudes d'autrefois. Aller chercher du bois à la forêt pour se chauffer, était-ce bien la peine quand on avait là sous la main un bois bien sec et de bonne longueur, la palissade du jardin. Les premiers coups portés aux clôtures suscitèrent des avertissements, des menaces; ils trouvèrent

même leur écho dans le sermon du dimanche suivant, rien n'y fit. Après les palissades, les trottoirs, puis les planchers des maisons vides, puis de leurs propres maisons, les cloisons, les châssis, les portes, tout y passa. — La « belle nature » de Jean-Jacques avait repris tous ses droits. Elle ramena dans ses forêts et sur les bords de ses lacs les enfants qu'elle avait un moment prêtés aux essais d'une civilisation toute de surface, sans principe intérieur vraiment surnaturel. « Si le Seigneur ne bâtit point la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. »[1] L'histoire des moindres tribus indiennes le prouve aussi bien que la suite des empires. Au contraire, mettez Dieu dans les lois pour le mettre dans l'esprit et le cœur des peuples, et vous êtes forts de sa force, la base est inébranlable et le sommet perce les nues. Un sénateur de l'Union Américaine, M. Vest, le reconnaissait publiquement, il y a peu d'années, dans un discours resté célèbre: « J'ai été, dit-il devant la grande assemblée sénatoriale, j'ai été, je suis et j'espère mourir protestant... J'ai été élevé dans la vieille église presbytérienne d'Écosse; mon père était un *ancien*. Mes souvenirs d'enfance me montrent les Jésuites avec cornes, queues et pieds fourchus, laissant sur leur passage une longue traînée de soufre. Il y a quelques années, le Sénat me confia le soin d'aller examiner sur place les écoles sauvages du Wyoming et du Montana. Je n'en omis aucune. Dans toute ma tournée, je n'ai pas rencontré une seule école qui fît œuvre d'éducation vraiment digne de ce nom, hormis celles dirigées par les Jésuites... Elles forment des hommes, elles forment des

1. *Ps.*, *CXXVI*, 1.

chrétiens... Chaque dollar que vous donnez à une école du Gouvernement pourrait tout aussi bien être jeté dans le Potomac, sous une tonne de plomb. » [1]

La même comparaison a pu se faire entre Manitowaning et Wikwemikong. Et elle s'est faite en réalité par ceux-là même qui pouvaient le mieux en juger. Toutes les fois qu'il était question de trouver des hommes de confiance, pour porter un message au loin ou pour aider l'autorité locale à remplir un devoir plus ardu ou plus délicat, c'est à Sainte-Croix qu'on venait les chercher. Chose singulière! Le bras droit de l'agent de Manitowaning était un sauvage catholique. Les traiteurs avouaient que les seuls bons payeurs étaient à Sainte-Croix. La liqueur de mort si sévèrement tenue hors de la réduction, coulait librement à Manitowaning. Et c'était là la plus séduisante tentation pour nos chrétiens comme le plus juste sujet d'alarmes pour les missionnaires.

Du reste, dès l'origine on avait songé à l'établissement d'une école industrielle, où l'on enseignerait aux sauvages de Wikwemikong tout ce qui s'enseignait à Manitowaning, — sauf l'hérésie. Le P. Choné écrivant au Provincial de France en 1844, demandait deux ou trois Frères capables d'exercer et d'enseigner les métiers de forgeron, de menuisier, de charpentier. Le Frère qui lui fut envoyé parut en état de remplir à lui seul toutes ces charges, avec en plus la cuisine et la ferme. On l'appelait Jean Véroneau, l'un de ces excellents auxiliaires dont le dévouement rend possibles et soutient les travaux du prêtre missionnaire. L'école industrielle de Wikwe-

1. SCHWICKERATH, *Jesuit Education*, p. 210.

mikong prit de l'importance d'année en année; elle prépara d'abord et surtout de bons chrétiens, mais aussi des artisans et plus nombreux encore des agriculteurs, dont les maisons blanches au milieu de fermes bien tenues se détachent agréablement sur le fond sombre des grandes forêts.

En 1847, le P. Choné fut désigné pour aller fonder la mission de la Rivière-aux-Tourtes, à l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Nous l'y retrouverons. — Le P. Nicolas Point le remplaça à Wikwemikong. J'ai déjà signalé ses talents de dessinateur, de peintre et d'architecte. La Providence l'amenait tout exprès pour mettre en œuvre ces précieux dons. En effet l'église de bois était jugée trop petite pour la population croissante. Donc il fallait bâtir, et l'église serait en pierre, et, ce qui tiendrait du merveilleux, bâtie par les sauvages eux-mêmes. Le P. Nicolas fut architecte, maçon, menuisier, peintre, sculpteur, et ses deux Frères coadjuteurs contremaîtres. Il se jeta à la besogne avec un enthousiasme qui se communiqua à la paroisse entière comme un courant électrique. Tout le monde voulait y mettre la main. Les huit maçons étaient chefs ou fils de chefs. Le plus vieux des chefs n'ayant plus la force de grimper à l'échelle, se faisait monter sur la muraille, comme saint Paul s'en faisait descendre, dans une corbeille; une fois hissé à la hauteur de l'ouvrage, il servait les travailleurs avec une admirable diligence, dans l'espoir disait-il, que Dieu, pour le récompenser d'avoir aidé à lui bâtir une belle maison, lui réserverait une petite place dans son grand wigwam. Les jeunes gens servaient les maçons, transportaient les pierres, et pendant que les sauvagesses jeunes et vieilles

ouvragaient d'avance les broderies et les fleurs, les enfants eux-mêmes aidaient en apportant dans de petits paniers le sable qu'ils allaient chercher au bas du coteau.

Le plus difficile avec les sauvages (et sur ce point bon nombre de blancs sont sauvages) ce n'est pas de les mettre à la tâche, c'est de les y maintenir. Le bel enthousiasme des premiers jours eut des intermittences. On se lassait, on se décourageait, on faisait des demandes extravagantes. Le P. Nicolas en avait vu bien d'autres dans les Montagnes Rocheuses. Il tenait bon, relevait les courages, poussait toujours de l'avant. — Sur ces entrefaites, l'arrivée du P. du Ranquet et du Frère Jennesseaux, en 1850, donna un nouvel élan. Ces travaux n'empêchaient pas les classes. Le F. Jennesseaux, qui avait fait ses preuves à Montréal puis à Walpole, fut mis à la tête de l'établissement. Le succès de son enseignement n'eut d'égal que son dévouement. Cette œuvre de choix, il la continuera jusqu'à sa mort, pendant trente-quatre ans. — Enfin en 1852, le beau temple de Wikwemikong était achevé. Les décorations intérieures, dues au ciseau et à la palette du P. Nicolas, faisaient, par la hardiesse des traits et l'éclat des couleurs tout à fait dans le goût indien, l'émerveillement des sauvages à deux cents milles à la ronde. Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, vint bénir l'église et conférer le sacrement de confirmation, au milieu d'un concours et d'une solennité qui ne s'étaient pas encore vus à Sainte-Croix.

Il arrive assez souvent dans les communautés qu'une œuvre une fois organisée, une église construite, une maison soigneusement restaurée comme un nid que l'on se prépare, celui qui en a été l'âme est subitement appelé ailleurs et en laisse à son successeur, si la dette n'est

pas trop forte, la pure jouissance. — *Sic vos non vobis...* Tel fut le sort du P. Nicolas Point, quelques mois après la bénédiction de sa chère église; il fut envoyé à Fort-William. Le P. Hanipaux prit en mains l'administration. Il la garda pendant sept ans. Ce furent sept années de travaux apostoliques et aussi de luttes pour préserver ses ouailles contre l'ingérence des blancs. Les îles qui entourent la grande Manitouline forment d'admirables endroits de pêche: les blancs voyaient là des fortunes à faire. Ils voulurent à plusieurs reprises en déposséder les sauvages. Mais chaque fois ils trouvèrent, pour leur barrer la route, le P. Hanipaux à la tête de ses Indiens.

En 1860, le P. Choné, ramené de Fort-William, redevenait supérieur, puis, deux ans après, passait le sceptre au P. Kohler, tout en demeurant à Wikwemikong .[1] Ce fut l'année du *Traité de malheur*, traité extorqué aux pauvres sauvages et qui devait, en amenant près d'eux les blancs, leur enlever la propriété des quatre cinquièmes de leur île

La proximité des blancs, nous en avons déja dit un mot, a toujours été pour les sauvages la source des plus grands maux. L'histoire de toutes les missions indiennes en fait foi: au Paraguay, dans les Indes, aux Montagnes Rocheuses, en Alaska, l'expérience proclame le même fait: les désordres qui s'ensuivent sont en raison inverse du carré des distances. Manitouline ne devait pas échapper à cette infortune. D'autre part, que l'île appartînt en commun aux Odjibwés, il n'y avait pas de

1. Le P. Auguste Kohler, né à Colmar (Haut-Rhin), le 10 août 1821, entra dans la Compagnie, le 19 juillet 1842; il vint en Amérique en 1845 pour faire ses études théologiques et fut immédiatement appliqué aux missions sauvages.

doute. Le contrat en bonne et due forme datait de 1836, alors que le Gouvernement, les dépouillant des réserves qu'ils avaient sur la terre ferme, leur avait laissé comme dernier abri l'île Manitouline. En 1862, la population de l'île était de 1300 âmes, dont 1036 catholiques, 160 payens et une centaine de protestants. Dès l'année précédente, une tentative avait été faite pour les spolier légalement. Sur le conseil du P. Choné, les sauvages conclurent entre eux un pacte d'union dans le but de s'opposer avec ensemble et irréductiblement à toute cession. Le commissaire du Gouvernement perdit contenance devant ce mur d'airain. L'année suivante, 1862, les convoitises des blancs s'exaspérant dans l'attente étaient parvenus au paroxysme: il fallait l'emporter de haute lutte. M. William McDougall, commissaire des terres de la Couronne et par le fait, en ce temps-là, Surintendant des affaires indiennes, se rendit lui-même à Manitowaning. Plusieurs de ses employés l'accompagnaient.

Un grand conseil fut convoqué. De tous les points de l'île et de la terre ferme les sauvages accoururent. Le surintendant exposa la situation: les blancs veulent habiter l'île, impossible de les en empêcher; pour procéder en douceur, que les sauvages consentent d'eux-mêmes; qu'ils gardent une partie de l'île: le reste sera vendu aux blancs, et l'intérêt de la somme leur sera dûment remis chaque année. Au nom de tous, un orateur fit la réponse: ce fut un *non* très ferme; ils gardaient leur île. M. McDougall ne se déconcerta pas pour autant. Puisque la majorité était intraitable, il s'aboucherait avec les autres. Étrange procédé de la part du représentant d'un gouvernement constitutionnel où tout se fait par majorités.

C'est ce que lui fit entendre l'indien Jako, en débutant par cet exorde qui ne manquait pas d'impertinence: « Mon frère, nos anciens ont parlé d'un oiseau parfaitement beau; c'est avec ses plumes que je veux épousseter tes oreilles, afin que tu écoutes bien tout ce que je vais te dire. »

Il se faisait tard; et comme c'était un samedi soir, la prochaine réunion fut fixée au lundi suivant. Le dimanche fut employé par le Commissaire et ses assistants à persuader à quelques sauvages de céder leurs droits sur l'île. Des rapports sérieux nous autorisent à dire que l'éloquence persuasive de ces Messieurs trouva dans l'eau-de-feu une aide appréciable. C'est dans ces conditions que s'ouvrit la seconde assemblée. Wikwemikong y était en force. Après quelques mots de M. McDougall et de l'orateur Jako, ceux qui avaient faibli et qu'on appelait les *traîtres*, se levèrent l'un après l'autre et se déclarèrent prêts à accepter les conditions proposées. Ils étaient une poignée, sans mandat de leur tribu respective, quelques-uns chefs déposés depuis longtemps pour leur mauvaise conduite, et de plus la plupart d'entre eux ne possédant rien dans l'île, mais ayant leur chez-soi bien assuré sur la terre ferme. Sans hésitation aucune devant l'énormité de l'incorrection, avec une parfaite gravité et une conscience sûre d'elle-même, le surintendant leur fit signer l'acte de cession, leur promit de l'argent pour le lendemain; puis annonça aux catholiques de Wikwemikong qu'ils demeuraient propriétaires de la presqu'île qu'ils habitaient. La ligne de démarcation s'étendait de la baie de Manitowaning à South Bay.

Le lendemain, lorsque les signataires reçurent le prix ridicule de leur trahison, les chefs deux piastres, les

autres une, et qu'ils comprirent la nécessité où étaient certains de leurs villages de déguerpir parce qu'ils occupaient un cours d'eau ou une baie propres à l'établissement d'un moulin, ces grands enfants se prirent à pleurer et se hâtèrent d'aller cacher leur honte et leurs larmes. Que leur restait-il ? Le recours des naïfs qui se réveillent dans le panneau : réclamer après coup. Les bons Indiens mirent toute leur âme à formuler longuement leurs protestations. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en advint.

Les tempêtes laissent la mer quelque temps houleuse. L'excitation produite chez les Indiens par les derniers événements et leur épilogue de doléances n'était pas encore toute apaisée, lorsqu'un incident vint derechef agiter les esprits. Un agent nouveau avait été préposé aux pêcheries des entours de l'île. On l'appelait M. Gibbard. Selon toute apparence, ce fonctionnaire rêvait d'illustrer son règne. Une légère discussion entre deux blancs de l'île Lonely et les chrétiens de Wikwemikong vint lui en fournir l'occasion. Ce démêlé des sauvages, pensa-t-il, n'est que la suite de leur déconvenue : mécontents, ils s'en prennent à tout le monde, et l'âme de la révolte c'est le prêtre catholique, c'est le Jésuite. Il faut en finir. Et le voici, un beau jour, qu'il aborde au quai de Wikwemikong. Vingt hommes bien armés l'accompagnent. Il en prend deux avec lui et monte à la résidence pour mettre la main sur le supérieur et l'emmener prisonnier au Sault-Sainte-Marie. Justement le P. Kohler, supérieur, était au Sault depuis quelques jours. Jugez du dépit de l'homme à cette nouvelle que lui donne le P. Choné. Mais il ne sera pas venu pour

rien, et, comme le médecin de Molière qui voulait absolument clystériser quelqu'un, n'importe qui, à défaut du malade disparu, le sieur Gibbard aura son prisonnier. Les sauvages n'avaient pas été lents à s'apercevoir de l'invasion de leur village. Trois cents d'entre eux étaient accourus en même temps que montaient les hommes de Gibbard. Sorti de la maison, il avise un des chefs, et commande qu'on l'arrête. Tout de suite vingt bras se lèvent comme un rempart. La chose s'étant répétée deux et trois fois, l'un des hommes fait mine de vouloir décharger son arme dans le groupe, aussitôt les sauvages se précipitent, s'arment de tout ce qu'ils peuvent rencontrer, pierres, bâtons, fourches. Cette fois le chef et sa troupe crurent bon de détaler devant cette foule menaçante. Tout le monde descend au rivage. Là, nouvelle scène: le P. Choné doit se constituer prisonnier sur le navire; s'il refuse on l'y forcera. Il fallut au Père les plus vigoureuses protestations pour se dégager de leurs mains. Enfin les voilà partis sans prisonnier.

Sur la route vers le Sault-Sainte-Marie, ils s'arrêtent à Bruce Mines. Parmi les ouvriers, Gibbard reconnaît un sauvage de Wikwemikong. Le voilà enfin son prisonnier. Il lui met les menottes aux poignets et le traîne à la prison du Sault. Mais un avocat de Toronto, indigné de tant d'injustice, se constitue le défenseur de l'accusé, et pendant qu'il accable l'agent de reproches et de sarcasmes, survient le P. Kohler, averti qu'un de ses enfants est en prison. Il le reconnaît, démontre son évidente innocence, et couvre de honte celui qui la veille voulait se saisir de lui. A quelques jours de là, Gibbard, humilié, défait, redescendait vers Killarney. A l'arrivée du bateau, on chercha en vain cet homme. On crut que

de désespoir il s'était jeté dans le lac. Malheureusement à bord du même navire se trouvaient le P. Kohler et le sauvage qu'il avait délivré. C'en fut assez pour les feuilles sectaires de l'Ontario: le Jésuite et son Peau-Rouge étaient les meurtriers. « Une chose, disait, je crois, Mme de Staël, me donne quelque idée de l'immensité: c'est la bêtise humaine. » Et pourtant Mme de Staël ne connaissait pas l'Orangisme. — Le parquet de Collingwood crut devoir céder aux cris des énergumènes: il somma les accusés de comparoir devant son tribunal.

Non seulement le P. Kohler put aisément gagner sa cause et celle de son compagnon, mais il sut de plus ramener devant les yeux des juges toute la question du traité, et faire admirer l'extraordinaire patience des sauvages sous le coup de l'injustice dont ils étaient les victimes.

A ce moment-là même, le P. Choné, qui s'était chargé de porter les plaintes de Manitouline jusqu'au siège du Gouvernement, alors à Québec, arrivait dans cette ville. Malgré plusieurs lettres explicatives publiées dans le *Courrier du Canada*, et dont l'une d'elles se terminait par une allusion transparente à la *Vigne de Naboth*, le Père renvoyé de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, ne put rien obtenir. Les réclamations des sauvages furent, avec le traité d'infamie, insérées sans bruit parmi les documents de la Session de 1863. Elles y dorment encore. [1]

Les peines comme les joies ne sont jamais sans mélange. Dieu dispense les unes pour détacher l'âme, les autres pour la relever. L'année 1863 vit la réalisation

1. *Documents de la Session*, année 1863, vol. V, No 63.

d'un rève longtemps caressé : l'arrivée de plusieurs membres d'une société de Dames enseignantes. Elles venaient diriger l'école des filles. Cè fut l'aurore d'une ère nouvelle, non seulement pour Wikwemikong, mais pour les divers postes qu'elles occupèrent dans la suite. On ne saurait exagérer le bien qu'elles produisirent. Elles firent comme avec une baguette magique fleurir le désert. Les localités qui les reçurent devinrent autant d'oasis, où régnaient la paix, la piété et l'exercice de toutes les vertus.

Manitouline ainsi que les trois missions que nous allons successivement étudier, reviendront plus tard sous notre plume. Nous donnerons alors en quelques mots l'ensemble des événements qui suivirent ces premières années de leur fondation, et leur état actuel.

III

L'île Manitouline, avons-nous dit, se prolonge en pointe vers l'ouest. Vient ensuite l'île Cockburn, puis l'île Drummond. Au delà, ce n'est plus le lac Huron, mais la rivière Sainte-Marie qui lui apporte le tribut du lac Supérieur. La rivière a des méandres infinis, des retraits, des épanouissements en forme de petits lacs peuplés d'îles, et partout des rives admirablement boisées. Au sortir du lac Supérieur, ses eaux, habituées aux grands espaces et aux libres mouvements, s'irritent de voir tout d'un coup devant elles une issue si étroite; elles se jettent furieuses sur le lit de granit rose qui les reçoit; elles écument, bondissent, tourmentent les pointes de roc et font entendre ce bruit mélancolique des *rapides* qui s'élève, surtout dans le grand silence des

nuits, comme une plainte éternelle. La solitude y régnait encore à l'époque où cette histoire nous ramène. On n'y voyait pas, sur les deux rives, en face l'une de l'autre, les deux villes de même nom, *Sault-Sainte-Marie*, l'une canadienne, l'autre américaine, et que relient en aval des rapides un bateau passager, en amont le pont international réservé aux seuls chemins de fer. Un canal de 900 pieds de long du côté canadien, et deux autres du côté américain (un troisième y est en construction) permettent à d'innombrables navires de toutes grandeurs et de toutes formes, de transporter les produits de l'est vers l'ouest et réciproquement ceux de l'ouest vers l'est. C'est un lieu de transit peut-être unique au monde par l'énormité du trafic, qui trouve là sa route la plus sûre et la plus économique.

Dès 1641, le futur martyr jésuite, Isaac Jogues, accompagné du P. Raymbault, était venu explorer ce poste, alors habité, du côté américain, par une branche de la race algonquine, les *Sauteux*, nommés par la suite *Odjibwés*. Après lui parurent les PP. Ménard et Allouez; en 1668, le P. d'Ablon vint fonder avec le célèbre P. Marquette, découvreur du Mississipi, la résidence du Sault-Sainte-Marie. Trois ans plus tard, l'intendant Talon envoyait M. de Saint-Lusson prendre possession des *pays d'en haut*. Le 14 juin 1671, quatorze nations sauvages se réunissaient au Sault, pour voir se dresser la croix aux pieds des rapides, et entendre, au bruit des mousquets et des vagues, après le chant du *Vexilla Regis*, l'éloge du grand roi dont ils devenaient les fidèles alliés. C'est ce fait, ainsi que le cinquantième anniversaire de l'ouverture du premier canal américain, que rappelle l'obélisque inauguré en 1905 au lieu même où s'élevait

jadis la chapelle des missionnaires. En 1760, ces beaux domaines passaient à la couronne d'Angleterre. Mais en 1783, à la suite du succès des armes américaines, le Sault-Sainte-Marie et toute la péninsule du Michigan s'ajoutaient au territoire des États-Unis — la rivière Sainte-Marie devant désormais servir de frontière aux deux pays.

Trois ans après le retour de la Compagnie au Canada, le P. Chazelle avait entrepris un voyage d'exploration au Sault-Sainte-Marie. Nous avons raconté comment, au mois de septembre 1845, la mort l'arrêta en route. L'année suivante, après une visite du P. Point, le P. Menet fut désigné pour la réouverture immédiate de ce poste avec le P. Hanipaux et le F. Lacoste. [1]

La mission ne comprenait pas moins de 300 milles d'étendue, le long de la rivière Sainte-Marie et au loin sur les bords du lac Huron et du lac Supérieur. Le P. Menet avait la charge des blancs du Sault, quelques centaines sur les deux rives, dont un nombre considérable

---

1. Le P. Jean-Baptiste Menet, né près de Nantes (Bretagne) le 6 mars 1793, entra dans la Compagnie, en Russie, en 1815. Cinq ans après, il revint en France, y fit sa théologie, son troisième an, de la régence; fut envoyé en Galicie pour y enseigner successivement la littérature française, la rhétorique, l'histoire ecclésiastique et le droit canon. Il demanda alors les missions du Canada, en 1845, et les obtint. Après un an à Sandwich, il arriva au Sault-Sainte-Marie.

Le F. Adrien Lacoste, né à Lacombe, en pays Limousin, le 20 mars 1820, après un an de philosophie au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, entra comme scolastique dans la Compagnie de Jésus, le 25 août 1841, mais par humilité demanda et obtint de faire, comme coadjuteur temporel, ses vœux qu'il prononça en 1843, au collège Sainte-Marie du Kentucky. Après treize années d'enseignement au Sault-Sainte-Marie, il continua pendant trente-sept ans de donner en diverses maisons de la Province les plus beaux exemples d'humilité, de ferveur et de charité.

de métis. Au P. Hanipaux étaient confiés les sauvages, et les longues courses pour les atteindre. Le F. Lacoste serait au Sault, ce que le F. Jennesseaux était à Wikwemikong, un excellent maître d'école.

Le P. Menet rapporte que la population du Sault augmente: elle est de 2500 âmes, en majorité catholique; mais une population flottante; l'exploitation des mines, surtout des mines de cuivre des bords du lac Supérieur les attire: des voyageurs, des aventuriers, des matelots, des spéculateurs de tout genre, « souvent plus habiles, dit-il, à exploiter la mine trop féconde des vices du cœur humain, que celles qui renferment le cuivre ou l'argent ». De là des complications sans fin dans le ministère des âmes.

Les sauvages, d'autre part, disséminés sur un immense territoire, donnaient de l'exercice au P. Hanipaux. Afin de l'aider, le P. Choné de Manitouline poussait quelquefois une pointe jusqu'aux chrétientés naissantes des environs du Sault-Sainte-Marie. Dans l'une d'elles, le chef lui raconta sa conversion; elle rappelle singulièrement la découverte, au siècle dernier, des chrétiens japonais dont les ancêtres avaient été évangélisés par saint François Xavier et ses successeurs. « Voici, dit le chef, comme mon bisaïeul parla à mon grand-père: Mon fils, écoute bien ce que je vais te dire et conserve-le soigneusement dans ton esprit. La dernière Robe-Noire que j'ai vue m'a dit ceci: Lorsque les blancs seront nombreux dans vos terres, il viendra des hommes qui se diront Robes-Noires, ils auront des habits courts, des femmes et des enfants; ils enseigneront à tes descendants une prière qui n'est pas agréable au Grand Esprit; mais ils ne sont pas de vraies Robes-Noires, ils n'ont pas la

bonne prière. Ceux qui sont habillés comme moi et qui n'auront pas de femmes, voilà les vraies Robes-Noires; leur prière est celle qui plaît au Grand Esprit. — Voilà comme mon bisaïeul parla à mon grand-père. Mon grand-père instruisit mon père de ce discours de la Robe-Noire; mon père me l'a répété. Mon père vivait encore quand nous avons vu venir ici des Anglais qui se disaient Robes-Noires; ils nous ont sollicités de prendre leur prière; mais nous nous sommes souvenus de ce qu'avait dit mon bisaïeul et nous avons dit: Ce ne sont pas les vraies Robes-Noires, leur prière n'est pas la bonne. Quand les Robes-Noires des Français sont venues, nous avons dit: Voilà les vraies Robes-Noires, et nous avons tous pris leur prière, mon père et tous ses enfants. » Le P. Choné continue: « Ce chef me fit à l'occasion de cette communication particulière une remarque digne de réflexion. Je lui demandai si son bisaïeul avait raconté le discours de la Robe-Noire à tous ses enfants. — Non, me dit-il, nous, sauvages, nous ne faisons pas ainsi. Quand le père sait quelque chose d'important, il ne le raconte pas à tous ses enfants, mais seulement à celui de ses fils en qui il reconnait plus d'esprit et de sagesse; celui-ci en agit de même, et c'est ainsi que ses paroles se conservent pures. — Ne serait-il pas permis, observe le missionnaire en concluant, de voir là le mode de tradition des premiers âges, par lequel la vérité se conservait dans les familles principales comme dans sa source, sans que les autres fussent pour cela privées des enseignements nécessaires ? »

Le P. Kohler vint remplacer le P. Hanipaux en 1848. Ses lettres révèlent une belle âme que la charité embrasait de ses feux. Il rencontrait des blancs dans ses dures et

interminables courses, mais les sauvages avaient le meilleur de son cœur. Esprit cultivé, il note les observations recueillies de la bouche des géologues qu'il rencontre et qui avaient parcouru tous les rivages du roi des lacs. D'après eux, le lac Supérieur avant de se creuser un passage vers le lac Huron par la rivière Sainte-Marie, envoyait ses eaux du côté du Mississipi. Il trouve une confirmation de cette thèse dans l'étymologie du mot *Mississipi*, qui semble indiquer une immense étendue d'eau courante. « *Misi*, dit-il, signifie en Sauteux *partout* et *Sibi*, *rivière*. » Il ajoute avec une réserve méritoire : « On donne toutefois communément une étymologie différente. »

Les Canadiens lui révèlent des mots nouveaux qu'il relève avec un légitime amusement, tels par exemple que *poudrerie*, *bordages*, *bordillons*, *courir la dérouine* chez les sauvages, *avoir un filet dans le gosier*, et le si pittoresque *écraser* pour *s'affaisser*. Je ne signale ici le fait que pour apporter une preuve de plus de l'uniformité du langage populaire dans tout le Canada français.

Après onze années d'incessants labeurs, le P. Kohler fut préposé à la mission de Manitouline et le P. du Ranquet lui succèda au Sault-Sainte-Marie. — Nous sommes en 1859. Depuis six ans, l'État du Michigan a été détaché du diocèse de Détroit. Il possède son évêque. Le Sault-Sainte-Marie, bien que situé à l'extrême limite nord de la péninsule, a néanmoins mérité par son importance croissante d'être le siège du nouveau diocèse. Le premier titulaire est un prêtre autrichien, zélé missionnaire chez les sauvages et dont le nom est devenu, parmi les indianisants, synonyme de *maître*. On l'appelle Frédéric Baraga.

Trois hommes ont été pour les missionnaires algiques, les initiateurs et comme les pionniers : l'abbé Belcourt, le P. du Ranquet et Mgr Baraga [1]. Non pas que la littérature algonquine n'existât point avant eux. Au contraire, elle était déjà très étendue. Pilling, dans la préface de son livre *Bibliography of the Algonquian languages*, affirme qu'elle était de beaucoup la plus considérable de toutes les langues parlées au nord du Mexique, et n'était égalée, si tant est qu'elle le fût, par un seul idiome au delà de cette frontière, à savoir, le *Nahuatl*. Et il cite 2245 titres de manuscrits ou livres imprimés en algonquin. Seulement tous ces trésors dormaient, inconnus, oubliés, comme bien d'autres, dans les bibliothèques, grandes et petites, éparses sur le territoire américain.

M. Georges-Antoine Belcourt, prêtre canadien, se consacra le premier d'une manière spéciale à la conversion et à l'instruction des sauvages de la Rivière-Rouge. Après avoir étudié l'algonquin pendant deux mois au lac des Deux-Montagnes (1831), il se rendit à la Rivière-Rouge et se mit immédiatement à l'étude de la langue sauteuse [2]. « M. Belcourt, dit l'auteur de la vie de Mgr Taché, était un missionnaire d'une haute intelligence et d'une indomptable énergie, qui passa dans le Nord-Ouest avec la puissance du génie. » [3] Dès 1839 il commença de publier quelques ouvrages en

1. Nous résumons ici une très substantielle plaquette du R. P. Théotime Couture, S. J., ancien missionnaire de l'île Manitouline.

2. R. P. Morice, O. M. I., *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest*, 2e éd., p. 21.

3. Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. I, p. 93.

sauteux, dont le plus important est sa grammaire. Le jugement qu'on en porte est que Belcourt a saisi d'emblée le génie de la langue sauteuse; il l'a saisi avec une rare perspicacité, et l'a exprimé avec autant de concision que de méthode et de clarté. Son dictionnaire qui est malheureusement resté en manuscrit, passe pour une œuvre non moins remarquable.

Les missionnaires français, de tout temps et sur toutes les plages, se sont distingués par leurs nombreuses lettres édifiantes, lettres toujours pleines d'intérêt et souvent d'une grande beauté littéraire. Le P. du Ranquet fit exception. A un Supérieur majeur qui lui en manifestait sa surprise, il répondit avec une bonhomie charmante: « Hélas! mon révérend Père, je suis pour les lettres comme le rocher dont parle saint Ignace dans sa lettre sur l'obéissance, rocher qui n'eût pu être ébranlé par les efforts réunis d'un grand nombre d'hommes. »

Sa plume toutefois ne restait pas oisive. Il l'appliquait de préférence aux travaux de linguistique. Ses ouvrages sont encore manuscrits, sauf une Histoire Sainte, parue par séries dans la petite revue sauvage *Anishinabe Enamiad*, et qui n'est qu'une traduction, d'ailleurs très belle, de l'Histoire Sainte du chanoine Schmidt. Il a d'innombrables notes sur la langue odjibwée, sur les croyances des sauvages payens au sujet de l'origine du monde, le déluge, etc. A ces notes s'ajoutent des contes indiens, puis une traduction de quelques hymnes de l'Église. « Telles de ces traductions, dit l'auteur que nous suivons dans ces aperçus, le *Lauda Sion* par exemple, ou le *Stabat Mater*, sont des tours de force où l'élégance rivalise avec la concision et l'absolue exactitude. Il n'est rien de comparable à ces chefs-d'œuvre dans toute

la littérature algonquine. » Et un autre de ses frères en religion a pu l'appeler le « Tacite odjibwé ».

Mais le plus complet et le plus justement célèbre des trois initiateurs est sans contredit Mgr Baraga. Chez lui, les dons de l'esprit et du cœur le disputaient à la noblesse de la naissance. Sa famille, de la branche cadette des Habsbourgs, était la plus distinguée de l'Illyrie. Il prit ses degrés en droit à Vienne, puis cédant à l'appel de Dieu, il se prépara au sacerdoce. Son premier ministère s'exerça en Carniole, province d'Autriche, sa patrie. Il mit à profit ses loisirs pour composer des ouvrages religieux. Il écrivait en slovène, sa langue maternelle et celle de la Carniole. On reconnait que si cet idiome est devenu une langue littéraire, il le doit surtout aux travaux de ce grand homme. Son zèle des âmes le fit passer en Amérique. Et tout de suite, sur les bords de l'Ohio, il se mit à l'étude de l'ottawa, sans livres, avec le seul secours d'un interprète. L'année suivante (1832), il publia dans cette langue un livre de prières avec catéchisme et cantiques, « le premier, dit Pilling, d'une série remarquable d'ouvrages dans les dialectes sauvages, dont les philologues ont reconnu la très grande utilité ». [1] — Après l'ottawa, l'odjibwé. « Si ce saint et savant homme a élevé sa langue maternelle à la dignité de langue littéraire, il a fait plus encore pour l'ottawa et l'odjibwé : il est le créateur de la langue de la religion dans ces deux dialectes. A une sainteté éminente, à une haute intelligence, à un savoir vaste et sûr il joignait un esprit analytique remarquable, et une limpidité d'exposition qui fait penser, si l'on ose dire, à saint

1. Pilling, op. cit., p. 29.

Thomas d'Aquin. Sa grammaire et son dictionnaire ont été d'emblée des ouvrages classiques. Ses autres écrits — traductions, adaptations, exposition de la doctrine catholique en vingt et quelques volumes — resteront d'incomparables productions où la vérité, la sérénité, la lumière se sont donné rendez-vous. Rien ne peut les remplacer; par contre ils peuvent tenir lieu de tout. Et le jeune missionnaire qui se les assimile est assuré du succès. »[1]

Tel était l'homme que la Providence préposait, en 1853, au nouveau diocèse du Sault-Sainte-Marie. On le vit arriver, un jour, cet évêque missionnaire, tout simple, débonnaire, avec, à la main, l'antique portemanteau de voyage. Il alla frapper à la résidence des Pères Jésuites et tout de suite s'y installa en bon père de famille. La petite ville progressait alors rapidement. Les grands travaux du canal, qui permettait aux navires de passer comme de plain-pied de la rivière Sainte-Marie au lac Supérieur, attiraient une foule d'ouvriers. Deux ans plus tard, 17 juin 1855, la solennelle inauguration du canal ouvrit l'ère nouvelle de l'union des lacs avec le plus grand d'entre eux.

Pendant ce temps, le P. Menet déversait les trésors de sa charité sur son troupeau toujours grandissant de blancs et de métis. Le P. Kohler visitait ses missions sauvages, et les postes de blancs que l'industrie minière faisait surgir sur le littoral des rivières et des lacs, de Bruce Mines à Michipicoton. Et Mgr Baraga, tout en organisant son diocèse, continuait auprès et au loin

1. R. P. Th. Couture, opusc. cit.

son fécond apostolat parmi les Indiens de la péninsule et mettait la dernière main à ses travaux de linguistique.

Or voici qu'en 1860, nous trouvons la résidence presque déserte: le P. Menet l'a quittée avec ses deux Frères coadjuteurs, et l'évêque est resté seul. Quelle est la cause ou les causes qui ont déterminé ce départ ? L'histoire du diocèse du Sault-Sainte-Marie et Marquette, en deux volumes, en assigne une dans le premier, une autre dans le second. [1]

Le premier motif allégué est l'intervention malencontreuse de Mgr Baraga auprès de l'évêque de Hamilton pour faire donner au P. du Ranquet, alors missionnaire à Garden-River, un avertissement relatif à l'instruction de ses sauvages. Intervention basée sur un malentendu, que le P. Menet releva sans tarder et que du reste l'humble évêque désavoua immédiatement. Or ceci se passait en 1860, et le départ du P. Menet était décidé, et connu du prélat, depuis 1858.

La seconde explication de l'annaliste ne tient pas davantage. De vulgaires dissentiments à propos de contributions et d'économie domestique auraient tendu, jusqu'à les rompre, les relations entre ces deux hommes vraiment supérieurs par la vertu autant que par le savoir. Non, il faut monter plus haut. Nous avons sous les yeux deux lettres de l'évêque au Supérieur de la Compagnie à New-York. Toutes deux en français, d'un français un peu hésitant mais exquises de simplicité et d'humilité. Dans la première, datée du 3 décembre 1858, Monseigneur exprime son regret de la décision des Supérieurs relative au départ du P. Menet. Puis

1. *History of diocese of Sault Sainte-Marie and Marquette*, by A. J. REZEK, t. I, p. 161—t, II, p. 54.

il indique les bonnes résolutions qu'il prend pour éviter désormais tout désaccord. Voici textuellement la quatrième : « Je m'oblige de ne point me mêler des affaires de la maison de vos Pères et des Frères. » Pour plus de sûreté il s'engageait par la précédente résolution à se retirer de la résidence et à se procurer un logis à part. Le conflit d'autorité et de juridiction sur les mêmes membres de la communauté, où l'évêque semblait oublier quelque peu les lois de l'exemption, telle est bien la cause des frictions qui avait dicté la décision du Supérieur général. Celui-ci, au reçu de la lettre épiscopale si confiante et si pressante, promit de laisser le P. Menet au moins jusqu'à l'été de 1860. Bien entendu, il demandait au prélat de ne point chercher logis ailleurs que chez les Pères. La deuxième lettre de l'évêque, datée du 2 février 1859, exprime sa reconnaissance pour la faveur accordée, mais insiste en même temps pour que le séjour des Pères se prolonge indéfiniment. Il conclut par cette phrase si touchante dans son ingénuité : « Je suis sûr que, quand vous viendrez nous voir, le bon P. Menet vous dira qu'il est très content de moi. » Et le Jésuite en était lui-même persuadé. Au fond ces deux hommes s'aimaient beaucoup, semble-t-il, sans trop le savoir.

Néanmoins, la date fatale arrivée, le P. Menet dut partir, au grand chagrin de tous, évêque et fidèles, catholiques et protestants. Si bien qu'en 1864, lorsque, à la suite d'instances réitérées par l'évêque et portées jusqu'à Rome, le P. Menet, dont on avait annoncé le retour, apparut au quai, la population entière de la ville se porta à sa rencontre, pendant que le canon tonnait au fort Brady sur la colline prochaine. — Vers le même temps, Mgr Baraga allait établir son siège à Marquette,

ville du littoral au sud du lac Supérieur, et dont l'avenir s'annonçait déjà plus brillant que celui du Sault-Sainte-Marie.

Le P. Menet, bien que septuagénaire, put encore tenir au poste pendant quatre ans ; puis, aimé et vénéré de tous, il alla doucement s'éteindre à Québec, en la fête de son saint patron, 24 juin 1869.

Garden River est la traduction exacte en anglais du nom sauteux *Kittigâni-Siping;* en français ce serait Rivière-au-Jardin, « mais, écrivait en 1850 le P. Frémiot, les Canadiens, qui appellent *désert* un champ cultivé, ont traduit *Rivière-au-Désert* ». Ce cours d'eau vient des montagnes qui bornent l'horizon vers le nord ; la plaine qu'il arrose de ses eaux très limpides est délicieuse de calme et de fraîcheur : de grands bois de pins et de sapins s'élèvent de-ci de-là, entremêlés de champs cultivés, de taillis épais et de vastes pelouses, qui donnent à l'ensemble l'aspect riant d'un jardin. Au bout de sa course, la petite rivière s'écoule sans bruit, sur un lit de sable, dans la rivière Sainte-Marie. C'est là, sur ses deux rives, que les Sauteux du Sault, chassés par l'invasion des blancs, vinrent planter leurs tentes.

Nous avons dit que dès 1846, à l'arrivée des Jésuites au Sault-Sainte-Marie, le P. Hanipaux prit en main la desserte de Garden River et de tous les petits villages indiens de la côte nord, sur une distance de 150 à 200 milles. [1] L'année suivante, c'était au tour du P. Kohler

1. La vie de cet infatigable missionnaire se dépensa de la sorte en incessants travaux parmi les sauvages des îles et du littoral, jusqu'à ce qu'un cancer le forçât au repos. Ce fut en 1871. Il vint à Québec vivre pieusement ses derniers jours et s'éteignit au coup de minuit, du 12 au 13 mars 1872.

de s'y dévouer, et il le fit avec son grand cœur pendant douze ans. Après chacune de ses randonnées apostoliques, il se retirait au Sault-Sainte-Marie, plus souvent à Garden River, éloigné seulement de trois lieues. A vrai dire, l'histoire du Sault-Sainte-Marie et de Garden River se mêlent au point de n'en faire qu'une. Remplacé en 1855 par le P. du Ranquet, le P. Kohler descendit à Wikwemikong où l'obéissance l'installa supérieur. Il revint à Garden River en 1865, et y fonda ainsi qu'au Sault canadien une double résidence avec l'aide du P. Baxter et d'un Frère coadjuteur.

De 1869 à 1872 la résidence de Garden River fut suspendue. Faute de missionnaires, le poste était desservi par un Père du Sault-Sainte-Marie. Elle fut rouverte en 1872, cette fois définitivement.

Dans l'intervalle, on avait appris le funeste naufrage du P. Kohler. Rappelé à New-York par son Supérieur, il prit passage à bord du *Coburn*. Au milieu du lac Huron, une violente tempête assaillit le navire qui sombra tout d'une pièce, corps et biens. C'était le 14 octobre 1871.

IV

Le lac Supérieur mérite bien son titre de roi de nos grands lacs; situé à 600 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'une superficie de 31,300 milles carrés, d'une profondeur de 1100 pieds, on lui donne une longueur de près de 400 milles sur une largeur de 160 milles. C'est une mer intérieure, et les tempêtes y sont parfois aussi redoutables que celles de l'océan. Limitrophe entre les États-Unis et le Canada comme les lacs Huron, Érié et Ontario, il présente la singularité que voici:

la ligne frontière, qui passe censemént au milieu du lac, contourne néanmoins, au profit des États-Unis, la très belle et très grande Ile Royale qui n'est qu'à trente milles du rivage canadien, alors que le lac, à cet endroit, a plus de cent milles de large.

Les Sauteux avaient établi leurs wigwams un peu autour du lac. Le zélé missionnaire Frédéric Baraga évangélisait alors ceux de la rive méridionale. Les Indiens de la rive nord revenaient de droit aux Jésuites. En 1847, le P. Choné fit un voyage d'exploration. Il examina le littoral, les anses, les baies, l'embouchure des cours d'eau qui se perdent dans le lac; et il conclut que l'endroit le plus avantageux pour une mission était à l'embouchure d'une petite rivière qui confine justement à la république voisine, sur la côte occidentale du grand lac. La rivière porte le nom de *Omimicipi*, Rivière-aux-Tourtes; nom que lui ont valu le grand nombre de ces pigeons sauvages qui peuplent les bords de la petite rivière. En face, plusieurs îles de différentes grandeurs, et au loin l'Ile Royale où la hutte de l'Indien se mêle aux habitations des blancs. Sur la terre ferme, les missionnaires rayonneraient vers le sud jusqu'à Grand-Marais, Grand-Portage, dans le Minnesota, et même pousseraient jusqu'à la rive sud du lac, dans les îles des Douze Apôtres. Vers le nord, ils embrasseraient dans leur champ d'action l'immense courbe du littoral jusqu'à Michipicoton, et donneraient ainsi la main au missionnaire du Sault-Sainte-Marie.

Vers la mi-juillet de l'année suivante, le P. Choné, le P. Frémiot et un Frère coadjuteur, le F. de Pooter, un *fortissimus Belga*, tel qu'en voulait saint François Xavier, se mirent en route. Le P. Choné nous est déjà

connu. Le P. Nicolas Frémiot était né à Bellefontaine, le 5 octobre 1818. Entré dans la Compagnie en 1841 et ordonné prêtre en 1847, il vint au Canada cette année-là même, passa un an à Laprairie; en route pour l'Ouest, il écrivit sur le typhus et son épilogue à Montréal la lettre dont nous avons déjà donné quelques extraits; le voici maintenant au comble de ses vœux, destiné aux missions sauvages et tout de suite compagnon du P. Choné pour aller au bout du lac Supérieur, fonder la mission de la Rivière-aux-Tourtes. Les lettres qu'il nous a laissées dénotent une belle intelligence, un zèle ardent, une exquise sensibilité et des manières aimables qui devaient lui ouvrir tous les cœurs. [1]

C'est du Sault-Sainte-Marie que partirent nos voyageurs. Ils y avaient rencontré M. Baraga, alors simple prêtre missionnaire. « Le P. Choné, écrivait ensuite le P. Frémiot, eut avec lui sur les langues indiennes une conversation des plus animées: elle dura depuis 9 heures du soir jusqu'à une ou deux heures du matin. » Il note avec satisfaction qu'ils sont à bord du « seul bâtiment à vapeur qui, depuis plus d'un an, voyage sur le lac Supérieur ». Le bateau s'arrête à Prince's Bay. Pour qui connaît cette plage, le ravissement du jeune missionnaire est bien légitime, le lendemain matin, au bord du lac, à la vue du panorama qui se déroule à ses regards: « Le ciel était pur, écrit-il, l'air exhalait une délicieuse fraîcheur. Du haut d'un rocher, je contemplais, resserré dans son vaste cadre de verdure, ce magnifique réservoir d'eau qui porte à si juste titre le nom de *Prince's Bay*. Ces forêts silencieuses, ces bords lointains et dé-

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I et II, *passim*.

serts, où je me voyais conduit par une main si providentielle, éveillaient dans mon âme un indicible sentiment de reconnaissance et d'amour. » — Une barque légère les transporta en quelques heures au terme de leur voyage.

On était au vingt-deuxième jour de juillet. La neuvaine préparatoire à la fête de saint Ignace commençait. La grâce particulière que le P. Frémiot demande est celle d'apprendre promptement la langue indienne. Ses progrès seront remarquables. A la prière il joint l'effort personnel : il étudie à fond, il analyse la grammaire de M. Belcourt. La Providence lui envoie d'ailleurs un secours inespéré. Le surlendemain de la fête, le P. Choné partait pour une absence de six semaines, laissant son compagnon se tirer d'affaire comme il pourrait en fait de sauvage. Celui-ci était fort perplexe; on le serait à moins. « Vers midi, raconte-t-il, paraît sur la rivière un canot d'écorce. A cette vue, les deux sauvages qui travaillent à nous faire une maison, courent tout joyeux à sa rencontre; femmes et enfants, tous se portent à l'endroit du débarquement. J'y arrive bientôt moi-même, et voilà qu'un bon vieillard s'avance, et : Bonjour, M. le Curé, me dit-il en me tendant la main. — Ah! vous parlez donc français ? Soyez le bienvenu; c'est vraiment là une heureuse rencontre. — Heureuse, oui bien heureuse pour moi, répondit-il; il y a longtemps que nous n'avions pas vu de prêtres, que nous désirions en voir. Mais, grâce à Dieu, voilà nos vœux enfin exaucés et je mourrai content. Dès que j'ai su qu'il y avait des prêtres ici, je me suis hâté d'y venir passer le reste de mes jours. » — C'était un métis, à l'emploi d'une compagnie anglaise de pelleteries depuis nombre d'années,

et qui allait maintenant servir d'interprète et de professeur à notre missionnaire.

Le soin des sauvages ne faisait pas oublier les blancs. Les mineurs de Prince's Bay et ceux de l'Ile Royale reçurent la visite des missionnaires. A la fin d'octobre, le P. Frémiot achevait l'instruction d'un luthérien, un mineur américain de l'Ile Royale, et le jour de la Toussaint il recevait son abjuration avant la grand'messe. Le Supérieur aurait dû, comme il convenait, chanter cette messe solennelle. Ce fut le P. Frémiot qui célébra, parce que, écrivait-il, « le P. Choné était nécessaire à l'orchestre ».

Au mois de novembre, leur maison fut terminée et bénite. Elle servait en même temps de chapelle et d'école. « C'est là, écrit encore le P. Frémiot, que tous les sauvages se réunissent deux fois le jour, au son d'une barre de fer repliée en triangle. C'est là aussi que votre serviteur fait le catéchisme et l'école. Oui, mon cher Père, me voilà devenu maître d'école; je répète à satiété l'*A*, *B*, *C*, et le *B a Ba* à vingt-deux enfants sauvages, dont douze garçons et dix petites filles. Et à ce propos, je vous dirai qu'il est bon de tout savoir quand on est missionnaire. Je parie que vous ne devineriez pas de quoi il m'a fallu donner des leçons. La chose, je vous l'avoue, m'a bien quelque peu embarrassé: j'ignorais la théorie aussi bien que la pratique. Mais enfin, il m'a fallu faire comme si j'étais passé maître dans l'art. — Qu'est-ce donc, me dites-vous, et quelle si grande difficulté ?... — Eh bien! mon Père, le croirez-vous, il m'a fallu apprendre aux petites filles à faire la révérence!... Mais passons là-dessus: c'est une affaire faite, et désormais, de génération en génération, la chose ira d'elle-

même, sans que la Robe-Noire ait à s'en occuper. » —

L'hiver se passa dans ces travaux de prédication et d'enseignement, agrémentés de quelques excursions apostoliques. Cependant une idée peu à peu se faisait jour dans l'esprit des missionnaires: c'était de se rapprocher d'un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, qu'on appelait alors tout court le *Fort* et qui n'était autre que *Fort-William*, situé à l'embouchure de la rivière *Kaministikwia* (les nombreux courants). Les difficultés de l'approvisionnement que l'on éprouvait à la Rivière-aux-Tourtes disparaîtraient en allant s'établir à une petite distance du Fort. Il est vrai que bon nombre de sauvages avaient déjà pris les devants et planté leurs tentes sur la rive droite de la rivière, à trois milles en amont du poste anglais. Au cours de l'été de 1849, les deux Pères et leur Frère coadjuteur s'ébranlèrent à leur tour; ils vinrent s'installer au milieu de leurs ouailles, en disposant toutes choses cette fois pour faire feu qui dure.

La nouvelle mission portait le nom gracieux de l'*Immaculée-Conception*. Tout lui souriait à son berceau. La Vierge bénie en serait la patronne. Le site, comme celui des autres missions sauvages, était pittoresque. Des bois touffus prolongeaient leurs mystères jusqu'au mont McKay qui s'élève brusquement, près de là, à une hauteur de 1300 pieds. La rivière, où se mirent les huttes indiennes et des fourrés qui se penchent au-dessus d'elle, après de nombreux détours, s'épanouit en un delta d'émail et d'émeraude, et s'en va par trois branches verser le tribut de ses eaux dans le lac Supérieur. Bientôt l'on vit de belles fermes cultivées par les sauvages eux-mêmes, quadriller ses bords et repousser peu

à peu l'orée des bois vers la montagne. Au milieu d'elles, loin des bruits de la ville, s'élevait la maison de la prière avec sa svelte tourelle et sa cloche qui avait remplacé le triangle de la Rivière-aux-Tourtes. Puis, d'un côté, l'on vit se dresser la résidence des Pères et de l'autre, plus tard, une maison de religieuses pour l'éducation des enfants. Il en fut ainsi jusqu'à ce que, en 1907, la ville de Fort-William ayant remonté la rive gauche de la rivière et s'étant unie à West-Fort, le Grand-Tronc-Pacifique pour établir ses usines, ses dépôts, ses bassins, ses quais et sa flotte, eut acheté des sauvages, par l'entremise du Gouvernement, une large tranche de la rive droite jusqu'au lac, et refoulé de la sorte la mission indienne, partie au pied de la montagne, partie sur les contours d'une baie prochaine.

Ces progrès incessants de la ville de Fort-William (ainsi que de sa voisine Port-Arthur avec laquelle sans doute elle ne formera bientôt plus qu'une seule et même ville) la sacraient reine des lacs, en faisaient le point de départ de toute la navigation canadienne, comme Duluth l'est pour les États-Unis. Mais tout ce qui tendait à rapprocher la ville de la mission, militait en même temps contre le calme, la simplicité, l'isolement, dont le sauvage a tant besoin pour se tenir dans la voie droite.

Cependant nos missionnaires se livraient à l'organisation de la nouvelle réduction: chapelle, école, exercices de piété, encouragements à l'agriculture, éloignement des blancs, etc. Ils escomptaient une augmentation prochaine de leur petit troupeau par suite d'une mesure draconienne du Gouvernement américain, qui refoulait

au delà du Mississipi tout ce qui restait de sauvages à l'est de ce fleuve.

Le soin des âmes les appelait parfois au loin. Ils n'avaient pas le choix des jours, ni des saisons. Au mois d'avril, le P. Frémiot est en route vers la Rivière-aux-Tourtes avec deux compagnons: ils s'avancent, quelquefois en canot dans les éclaircies que laissent entre elles les glaces brisées, le plus souvent les pieds enfoncés dans l'eau glacée qui recouvre les bordages. Le missionnaire ne peut retenir l'aveu que « c'est un vrai supplice ». Mais il poursuit gaiement sa route. L'un de ses guides est un Anglais protestant qui le précède avec sa lourde charge sur le dos. Comme le terrain sur lequel il marche paraît encore assez solide, il ne met pas d'abord ses raquettes: « Aussi, écrit le P. Frémiot, me donne-t-il le plaisir de le voir, presque à chaque pas, tomber à deux genoux dans la neige. C'est justement un jour de dimanche, et je souris en pensant qu'il fait alors en une heure plus de génuflexions au milieu des forêts, qu'il n'en fit peut-être de toute sa vie dans les églises. » Arrivé au village, il se dispose à entendre les confessions: il n'y a point de grille; il songe pourtant à la règle relative aux confessions des femmes, *non nisi ad crates;* tout aussitôt il improvise une grille avec ses deux raquettes, fichées en terre en sautoir, et tout heureux, « je n'eus, dit-il, qu'à m'applaudir de l'invention ».

Dans une lettre au Supérieur du séminaire de Saint-Dié, il expose l'ordre du jour de sa vie quotidienne et de ses ouailles — et c'est toujours la même sollicitude et le même inlassable dévouement que chez tous nos bons missionnaires. — Il en vient à parler du chant à l'église,

chant en langue sauvage. Après avoir cité quelques mots odjibwés en guise d'échantillons : « Avouez, Monsieur le Supérieur, poursuit-il, que votre oreille n'est blessée en rien, et que cette langue, que vous aviez crue barbare, ne manque ni de douceur ni d'harmonie. » Puis dans un mouvement d'enthousiasme auquel les indianisants applaudiront : « Que serait-ce donc, si vous aviez le secret de son accentuation cadencée, de ses énergiques tournures, de ses polysyllabes si riches de sons, de ses combinaisons si simples et si variées, de cette allure libre qui convient si bien à la noble fierté de l'enfant des bois. » — L'observation du dimanche est stricte jusqu'à l'excès. « Le dimanche, continue le narrateur, est un jour sacré aux yeux de nos néophytes. Ce serait un scandale de couper alors du bois pour se chauffer, de tirer un coup de fusil, et un enfant qui aura tué un oiseau d'un coup de flèche, le jour du dimanche, croira avoir fait un péché. L'été dernier, un excellent jeune homme me demanda sérieusement : « Mon Père, y a-t-il du mal à tuer des maringouins, le jour de la prière ? » — N'oubliez pas qu'on a beau faire la guerre à cette maudite engeance, on en est encore à moitié dévoré. — Je lui répondis en souriant : « Je voudrais les tenir tous dans ma main : je ne ferais pas grâce à un seul, fût-ce le jour de Pâques ! »

La mission de Fort-William présentait aux missionnaires les mêmes obstacles qui arrêtaient à chaque pas le progrès des autres stations : vie nomade des infidèles et d'un bon nombre de néophytes, polygamie et licence des mœurs, attache aux superstitions se prolongeant parfois jusqu'après le baptême, la danse et l'eau-de-vie. Ce dernier point surtout créait une source continuelle

de tentations pour les sauvages et d'alarmes pour leurs pasteurs. La boisson d'enfer était si proche. Quelques coups d'aviron et le canot d'écorce atterrissait au Fort. Il y avait bien la défense ordinaire de vendre des spiritueux aux habitants de la réserve. Mais les vendeurs d'alcool se sont-ils jamais inquiétés de pareilles lois ?

L'âme si aimante du P. Frémiot souffrait le martyre à la vue de tant de misères. Aussi, accueillit-il, comme un rayon de soleil dans un ciel qui allait s'assombrissant, l'annonce que l'inauguration de la nouvelle mission de Népigon lui était dévolue. Elle serait desservie de Fort-William. Ce qui en avait retardé l'ouverture était, en été, l'absence annuelle de l'un des deux Pères; en hiver, la distance (deux cents milles) estimée trop grande. Mais le P. Choné crut le moment venu de faire un suprême effort; l'enjeu en valait la peine: plus de quatre cents Indiens attendaient la visite de la Robe-Noire.

Au cœur de l'hiver de 1852, le P. Frémiot chaussa ses raquettes et se mit en route vers le fort du lac Népigon. Il souffrit horriblement du froid, à ce qu'il assure; et on peut l'en croire, car il n'était point plaignard. « A peine, poursuit-il, avais-je touché le terme de mon voyage, que déjà j'en avais oublié les misères. » C'est le 29 février, premier dimanche du carême, que le saint Sacrifice est offert pour la première fois sur cette plage déserte. Il prêche aux adultes, catéchise les enfants, leur fait répéter les cantiques que l'on chante sur les bords de la Kaministikwia; et quand, au mois de mai, le lac devient libre de glaces, que les îles dont il est parsemé présentent aux regards leurs bouquets de verdure, les canots indiens se remettent à le sillonner, des familles entières accourent au lieu de la prière, les tentes se

dressent, le travail du missionnaire grandit chque jour et avec la fatigue les consolations intimes et l'espoir des belles moissons futures. Il expose sous les yeux des sauvages émerveillés les tableaux du grand missionnaire de la Bretagne, le P. Maunoir, représentant la mort, le jugement, l'enfer, le ciel. Un jour, il mit à exécution le projet qu'il avait conçu dès son arrivée, d'arborer sur cette plage l'étendard sacré de la croix. « Et maintenant, dit-il, debout sur une éminence à côté du fort, près d'un ancien cimetière, elle regarde le lac et semble inviter les familles nomades qui le sillonnent en tous sens, à venir chercher sous son ombre le repos, le salut et la vie. » Ce triomphe de la croix marqua en même temps la fin de ses rudes labeurs au Népigon et sur les bords du grand lac. Le jour de saint Louis de Gonzague, après avoir fait six portages, sauté deux rapides et couché six fois sous la tente, il revoyait avec bonheur sa chère mission de l'Immaculée-Conception; mais pour s'en détacher aussitôt. Quelques jours après, 25 juin, la sainte obéissance l'appelait à l'île Manitouline remplacer le P. du Ranquet, qui lui-même allait au lac Supérieur, prendre la place laissée vacante.

C'est une figure si attachante que celle du P. Frémiot, que l'on me saura gré, j'en suis sûr, d'ajouter un mot sur la suite et la fin soudaine de ses travaux. Pendant deux années encore, il se dépensa auprès des sauvages avec la même gaîté et le même entrain, puis, un beau jour dans une course apostolique à Mississaging, il voulut, à quelque distance de ses compagnons, prendre un bain, s'aventura trop, perdit pied et disparut. Son cadavre

ne fut retrouvé qu'après plusieurs jours de recherche et ramené à Wikwemikong. La douleur de la communauté, on le conçoit, fut grande; elle ne fut égalée que par celle des sauvages dont il était extrêmement aimé. Il n'était âgé que de trente-six ans.

Le successeur du P. Frémiot n'était pas une recrue d'hier dans la phalange sacrée des apôtres de l'Ouest. Neuf années de luttes et de labeurs aux îles Walpole et Manitouline en faisaient déjà un vétéran. Il ne démentit point dans son nouveau poste la réputation de sainteté et de zèle qui l'avait devancé. De 1852 à 1870, le P. Choné et lui furent presque constamment chargés de la pénible mission de Fort-William, avec l'unique agrément de se passer à tour de rôle le fardeau de la supériorité. Une seule fois, le P. Férard se glissa entre les deux, l'espace de trois ans. Il jetait déjà sur le papier ses premières notes de lexicologie indienne. Sa vie à proprement parler fut surtout affectée à ces travaux. Il les continua avec amour, avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Commencée en effet et poursuivie avec l'espoir d'être utile à ses frères dans l'étude de l'odjibwé, son œuvre a été pour eux comme un jardin fermé dont la clef est perdue. A part une liste de racines, une autre de suffixes et une esquisse grammaticale de quelques pages, on a de lui un lexique odjibwé-anglais, destiné à servir de base au grand dictionnaire odjibwé-anglais et anglais-odjibwé, dont la lettre *A* seule est finie, et qui forme déjà un manuscrit de mille pages. Or le lexique odjibwé-anglais, manuscrit de la valeur

de trois grands in-quarto, est d'une écriture si ténue, si mince, qu'elle s'allonge comme un ver sur la ligne bleuâtre du papier et finit par se confondre avec elle. Écriture illisible, qui a fait le désespoir des indianisants, nombre d'entre eux ayant à plusieurs reprises essayé de la déchiffrer. Ainsi des deux dictionnaires du P. Férard, l'un en est resté à la première lettre, l'autre, comme le grand sphinx de Gizèh, garde farouchement son impénétrable secret. [1]

L'année 1870 apporta aux ouvriers de Fort-William, un précieux renfort: des Dames enseignantes venaient comme à Wikwemikong, prendre en mains l'éducation des enfants. Puis bientôt ce furent trois coopérateurs, les PP. Blettner, Baxter et Vary, soit auprès des Indiens, soit auprès des blancs des alentours. Mais les longues et dures excursions étaient réservées au P. du Ranquet. Son champ d'apostolat s'étendait au sud jusqu'à Grand-Portage, à 50 milles dans le Minnesota, au nord à Red Rock 100 milles, Népigon 200 milles, et poussant plus loin que n'avait fait le P. Frémiot, il visitait Michipicoton 300 milles, Agewang 340 et Lac Long 380 milles. Deux fois par année, printemps et automne, on le voyait avec son guide et ses chiens partir pour ces marches forcées de trois et quatre mois, où vingt fois il faillit

1. Le P. Martin Férard était né à Autun, le 8 septembre 1817. Il entra dans la Compagnie le 2 novembre 1839; passa aux États-Unis, sept ans après; y fut ordonné prêtre le 7 février 1847; vint aider aux Pères de Montréal lors du typhus de cette même année; revint au Canada en 1855; fut employé au ministère des sauvages tout en poussant ses travaux sur la langue odjibwée et consacra enfin ses dernières années à ce labeur sans issue; il mourut au scolasticat de l'Immaculée-Conception, le 10 janvier 1891.

perdre la vie. D'autres excursions plus rapides s'effectuaient en été et au cœur de l'hiver. Dans ces dernières, comme du reste dans celles du printemps, tardif en ces contrées, le traîneau tiré par des chiens était de rigueur pour le bagage; le P. du Ranquet marchait devant pour frayer le chemin. On ne s'était pas encore avisé d'ajouter deux ou trois chiens à l'attelage et de s'installer soi-même sur le traîneau. Les chiens ont un chef, un *leader*, qui ouvre la marche, et avec une brusquerie au départ qui menace de tout culbuter, enfile lui et sa suite les sentiers connus ou inconnus, quitte à se faire redresser de temps à autre par la voix ou le fouet du missionnaire. Ce procédé plus moderne, employé de nos jours dans les missions du Canada et de l'Alaska, sauve à la fois un temps précieux et d'inutiles fatigues.

Mais les fatigues chez le P. du Ranquet n'entraient pas en ligne de compte et sa forte constitution lui faisait trouver du temps pout tout. On le vit mener cette rude existence pendant vingt-cinq ans sur les bords du lac Supérieur et quand, en 1877, on le chargea de la direction de Wikwemikong, on ne fit qu'ajouter un fardeau de plus au missionnaire qui, durant vingt-trois autres années, continua auprès de ses chers sauvages son œuvre de relèvement religieux et social.

Il eut en outre la consolation, en 1878, d'assister à ses derniers moments son vieux compagnon d'apostolat, son émule en intensité de travail et en sainteté, le P. Choné. Lui-même ne déposa les armes que dans sa quatre-vingt-huitième année, en 1900, et alla prendre place auprès de ses frères à l'ombre de la grande croix

du cimetière qui se dresse au fond de la paisible baie de Wikwemikong.

Ici se clôt la première période des missions sauvages. Les principaux événements qui suivirent et l'état présent de ces missions, formeront un tableau d'ensemble que nous remettons à plus tard.

Nous ne quitterons pas néanmoins la province d'Ontario, sans raconter, et tout à la suite, les fondations projetées et celles qui s'établirent en effet dans les premières années du retour.

LIVRE SEPTIÈME

LE HAUT-CANADA
PROJETS ET FONDATIONS

SOMMAIRE

I. — *Kingston.* — Les *Loyalistes* en Ontario. — L'évêque de Kingston demande des Pères de la Compagnie pour son collège (1849). Le P. Tellier y demeure un an. — *Toronto.* Une bien petite ville en 1848. — Le P. Larkin nommé au siège de Toronto. Sa fuite en Europe. — Mgr Armand de Charbonnel. — Il demande des Jésuites. Arrivée du Père Tellier (1850). Le manque de sujets anglais oblige à quitter Toronto. — Mgr Lynch appelle à son tour les Jésuites (1860). De New-York le mot: *impossible,* est encore prononcé.

II. — *Chatham.* — Le P. Jaffré. Ses débuts à Sandwich, puis à Chatham. — Construction de l'église. Une cloche bien payée. — Les successeurs du P. Jaffré à Chatham. — La paroisse est remise à l'évêque. — *Wilmot.* — Immigrants d'Allemagne. — On se dispute les Pères. Une chaîne de roses. — Succès apostoliques. Construction d'écoles. — On passe la paroisse aux prêtres séculiers.

III. — *Guelph.* — Les origines. — Arrivée des Pères Holzer et Matoga (1852). — « Ils font la besogne de *quatorze* prêtres. » — Le champ d'action du P. Matoga. Ses travaux. Ses succès. Les Orangistes à l'œuvre. Maladie et mort de l'apôtre. — Le P. Holzer. — L'Orangisme. Un mot de Pascal. — Les Orangistes montent en armes à la résidence. Les Irlandais la défendent. Panique des assaillants. — La plaie des mariages mixtes. — L'école catholique. — M. Hespelar. — Les Allemands de Berlin. Ruse du missionnaire. — Les districts du Nord. — La convention de Guelph entre l'évêque et la Compagnie. — L'hôpital Saint-Joseph. — Un collège. Une église avec des fondations aux « dimensions fabuleuses ».—Départ du P. Holzer; sa mort.

I

L'année 1841 vit se consommer l'Union des deux Canadas. Le Haut-Canada n'avait alors qu'une population de 460,000 âmes environ, comparée aux 700,000 du Bas-Canada. Il est vrai que sa colonisation avait été tardive. Avant la conquête, on n'y voyait guère que quelques familles françaises autour de Détroit et de Kingston. Bientôt la révolution américaine fit franchir aux *Loyalistes* les lacs Érié et Ontario. Ils s'établirent dans les campagnes riveraines, où tout les retenait, la richesse du sol et la douceur du climat. Pour la même raison, l'immigration européenne qui vint ensuite s'y abattit de préférence, comme une volée de moineaux dans un champ d'avoine. En 1824, la population ontarienne atteignait 151,000 âmes, en 1834 près de 330,000 [1]. La grande majorité était protestante, avec une agréable variété de sectes, qui n'était dépassée que par la variété des essences forestières de la région. Les catholiques formaient çà et là de petits îlots d'importance diverse. Quelques-uns de ces groupes passeront sous nos yeux dans les pages qui vont suivre.

Des villes du Haut-Canada, la première à appeler les Jésuites (ne tenant plus compte ici de Sandwich) fut Kingston. L'évêque administrateur du diocèse de ce nom, Mgr Phelan, fit en 1849, de vives instances pour obtenir que la Compagnie se chargeât de son collège de Regiopolis. Les hommes manquaient, surtout les hommes de langue anglaise; l'offre fut donc déclinée.

---

1. TURCOTTE, *Le Canada sous l'Union*, t. I, p. 41.

Tout ce que le Supérieur de New-York put accorder, ce fut la présence pendant un an du P. Tellier. Directeur des élèves et professeur de théologie de quelques jeunes gens qui s'acheminaient au sacerdoce tout en enseignant, le P. Tellier imprima aux études et à la piété un élan que le collège n'avait pas encore connu. L'évêque et le Supérieur en titre le constataient à la fin de l'année, avec la plus entière satisfaction

Un événement, — ce mot ne dépasse-t-il pas la chose ? Mais dans la petite famille collégiale tout prend de si étonnantes proportions — un événement donc vint grandir la joie spirituelle dans le cœur des élèves et des maîtres. Le lundi de Pâques, 1er avril, deux jeunes protestants, les deux frères Knowlson, James et George, faisaient leur abjuration dans la chapelle du collège, entre les mains de Mgr Phelan, et recevaient de lui le baptême, la sainte communion et la confirmation. Le prologue et peut-être bien le premier pas de leur conversion, avait été leur agrégation à l'œuvre de la Propagation de la Foi que le directeur avait établie parmi les élèves, et qui fut le premier noyau de cette admirable institution dans le diocèse. L'épilogue fut, pour le cadet, son entrée dans la Compagnie de Jésus, cette année-là même à Montréal, et sa mort deux ans après, mort qui par l'âge et par l'extraordinaire ferveur du novice depuis sa venue, rappelait à ses frères ce qu'ils avaient lu de la vie et de la mort de leur patron, saint Stanislas Kostka.

La fin de l'année approchait. L'évêque réitéra ses instances auprès des Supérieurs, sinon pour l'acceptation du collège, du moins pour retenir celui qui l'avait rénové. Cela même ne put lui être consenti, et le P. Tellier dut redescendre à Montréal.

Le premier évêque de Toronto, Mgr Power, portait une très vive affection à la Compagnie de Jésus, nous l'avons constaté. Il aurait voulu l'établir solidement dans sa ville épiscopale. Mais les mille et un soucis d'un nouveau diocèse à organiser lui firent retarder ce projet; et voici que la mort, son héroïque mort en 1847, venait faucher cette vie si brève et déjà si admirablement pleine.

Toronto, la future rivale de Montréal, était encore en ce temps-là dans les langes de l'enfance. Voici ce que le P. Frémiot écrivait en 1848, un an après la mort de l'évêque. Il venait de passer par cette ville, en route pour ses missions: « Toronto, capitale du Haut-Canada avant la réunion des deux Canadas sous un même gouvernement, n'est, à l'exception d'une rue, qu'un village silencieux et désert. L'évêché est bien bâti, et l'on venait de reprendre les travaux de la cathédrale interrompus depuis la mort de Mgr Power. L'ancienne cathédrale, jusqu'ici la seule église catholique de la ville, est une pauvre chapelle en bois, grande à peu près comme celle de nos Pères de la rue des Postes. Depuis peu, quelques Sœurs irlandaises sont venues s'y fixer pour instruire les jeunes filles. Il n'y a point encore d'école catholique pour les garçons... Outre l'administrateur presque toujours malade, il n'y avait pour le ministère dans toute la ville de Toronto que deux prêtres; depuis quelques semaines, il y en a un de Buffalo... Et puis voici bientôt un an que cette église est sans évêque, et l'on ne prévoit pas encore le terme de son veuvage. » [1]

Ce triste veuvage devait se prolonger encore l'espace

---

1. *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 374.

de deux ans. Une première nomination échoua. On se souvient que le P. Larkin avait quitté la Société de Saint-Sulpice à Montréal, en 1840, pour entrer dans la Compagnie de Jésus. A l'époque où nous sommes parvenus, il était recteur à New-York, en quête de fonds pour rebâtir le collège qu'un incendie venait de raser. Or voici qu'il reçoit de l'archevêque de Québec une lettre qui lui annonce son élévation au siège de Toronto, par le choix unanime de l'épiscopat canadien, ratifié par le Saint-Siège, et que les bulles sont en route. A l'instant, l'humble religieux, sans ouvrir le bref qui accompagne la lettre, va se jeter aux genoux de son supérieur et lui demande la permission de traverser en Europe pour obtenir du Pape la révocation du décret. Il part, voit en passant à Paris le nonce du Pape, lequel admirant dans l'évêque élu la noblesse du port unie à la hauteur de l'esprit et du caractère, lui dit, pour toute consolation: « Mon Père, montrez-vous seulement à Rome et votre élection sera sûrement confirmée! » Heureusement que le Provincial de France prit sa cause en main, l'exposa au Général de la Compagnie, et dans l'intervalle permit au P. Larkin de commencer à Laon sa troisième année de probation. A son tour, le T. R. P. Roothaan, obéissant aux prescriptions de l'Institut en pareils cas, se jeta aux pieds de Pie IX, et le supplia d'écarter de l'un de ses fils le redoutable honneur de l'épiscopat. Le saint Pontife, si bien placé pour saisir la beauté du geste, le récompensa sur l'heure par le retrait des bulles. Et Toronto attendit encore la venue de son Pasteur.

Enfin, trois ans après la mort du premier évêque, le deuxième était choisi parmi les Sulpiciens de Montréal,

et sacré le 20 mai 1850; on l'appelait Armand de Charbonnel. Mis au courant du projet si cher au cœur de son prédécesseur, il s'empressa de solliciter l'envoi du P. Tellier pour préparer les voies à une résidence; la résidence amènerait ensuite le collège. Le Père n'était pas plutôt arrivé qu'un excellent catholique, M. John Elmsley, vint lui offrir une très belle propriété, en bordure de la rue Yonge, à une petite distance de l'Université alors naissante. Le site était, au dire du P. Tellier, vraiment splendide et des plus avantageux pour l'œuvre projetée. Hélas! on se heurta derechef à l'obstacle qui avait barré la route à Kingston, au manque de sujets anglais. New-York ne pouvait en détacher un seul de ses collèges. Le P. Tellier voulut encore espérer: la capitale ontarienne promettait un si magnifique champ d'apostolat; la Compagnie n'y aurait-elle point sa part ? Mais après deux longues années d'expectative vaine, bien remplies d'ailleurs par les ministères les plus variés et les plus appréciés, sur un ordre de son supérieur, le Jésuite dut replier de nouveau sa tente et se diriger, cette fois, sur New-York, où l'attendaient les plus hautes charges.

En 1860, Mgr de Charbonnel remit à son coadjuteur, Mgr Lynch, la direction du diocèse de Toronto et se retira en France, où bientôt il alla s'ensevelir chez les Capucins. Le nouvel évêque reprit en sous-œuvre le projet d'avoir des Jésuites dans la ville épiscopale. Il ne pouvait plus être question d'un collège: la place avait été prise, dès 1851, par les Pères de Saint-Basile, à la demande de Mgr de Charbonnel. Le prélat offrit au P. Tellier, qui était justement devenu Supérieur à New-York, la paroisse Saint-Patrice et l'ancienne mission de

la Compagnie à Penetanguishene avec les vastes terrains qu'elle possédait. Deux Pères dans l'un et l'autre poste suffiraient à leur desserte. L'offre était vraiment généreuse, le Père Tellier avait en outre à sa disposition les quatre hommes nécessaires; que fallait-il de plus ? Il fallait le consentement du R. P. Sopranis, alors Visiteur de la Mission New-York-Canada. A la surprise du Supérieur et à l'étonnement plus grand encore de l'évêque, le consentement ne fut pas donné. Une deuxième fois, Toronto se fermait devant la Compagnie de Jésus et par elle.

II

Le fondateur de la paroisse de *Chatham*, comté de Kent, est le Père Jean Jaffré, dont nous avons déjà dit un mot dans un chapitre précédent. Né à Sainte-Anne d'Auray, le 25 septembre 1800, entré dans la Compagnie au noviciat de Montrouge, le 28 septembre 1819, il manifesta après quelques années de ministère en France, son désir d'être consacré aux missions d'Amérique. Pour l'y préparer, on lui ménagea un séjour de deux ans en Angleterre, au collège de Stonyhurst. Et voici qu'à la fin d'octobre 1844, il arriva, sans être annoncé, au presbytère de Sandwich où le P. Chazelle et le P. Point, gémissant sous le poids de la tâche, l'accueillirent dans le plus complet et le plus légitime ravissement. Comme ses deux anciens, le nouveau venu était un rude travailleur. Sa part fut la visite des petites missions environnantes et la cueillette au passage de quelques brebis égarées du protestantisme. Sa connaissance de l'anglais lui en aplanissait les voies. De nombreuses abjurations vinrent couronner ses efforts.

De tous les endroits qu'il visitait, Chatham, à quelque cinquante milles à l'est de Sandwich, devint bientôt le plus important et qui réclama à juste titre ses soins les plus assidus. Il y donna une mission dont l'un des heureux effets fut de déterminer les catholiques à bâtir une église. Il écrivait, peu de temps après, 19 mars 1847: « Avant la mission, cette ville, deux fois plus populeuse que Sandwich, n'avait pas même une chapelle où l'on pût célébrer. On y voyait quatre temples pour le culte protestant, et notre sainte religion n'avait point le plus petit sanctuaire, de sorte que, lorsque j'y entrai, je ne savais où loger ni où commencer les exercices de la mission. Jusque-là, les catholiques étaient comme cachés et inconnus les uns aux autres; mais une fois la mission commencée, ils se montrèrent, se reconnurent, s'encouragèrent mutuellement. » — Dans les derniers jours, le missionnaire leur proposa la construction d'une église. C'était, dirent-ils, leur rêve à tous. Mais où prendre les fonds ? Les catholiques étaient si pauvres. Eh bien, on s'adressera aussi aux protestants. Démarche hasardeuse: le ministre épiscopalien, qui avait eu vent de l'affaire, ne venait-il pas, du haut de la chaire, de dénoncer comme un crime le fait de participer en quoi que ce fût à l'érection d'une église catholique ? « La preuve en est évidente, avait-il ajouté, le Papisme est fondé sur le meurtre: dès le commencement, il s'est glorifié de faire des martyrs, et aujourd'hui encore ses prêtres ne vivent que de l'argent qu'ils extorquent du peuple pour l'administration des sacrements. » Nos catholiques terrorisés, n'osaient bouger. Le P. Jaffré fit tant et si bien qu'il en détermina trois ou quatre des plus notables à faire un essai. Succès inespéré,

réception bienveillante, aumônes généreuses, tellement qu'on n'aurait plus voulu laisser une seule demeure protestante sans la visiter. Le missionnaire constata que la souscription en peu de temps s'élevait à dix mille francs et que les protestants y figuraient pour les deux tiers.

En 1852, il desservait encore nombre de postes environnants, mais avait fait de Chatham sa résidence principale. « Le protestantisme, écrivait-il, y serait aujourd'hui maître de tout, si on n'y avait bâti une église en 1847.... Outre l'église, nous avons construit une maison d'école et forcé le conseil municipal de la reconnaître comme légale, pour avoir les subsides du gouvernement. » Ses succès de bâtisseur avaient haussé ses aspirations. Il ajoute, au sujet de l'église: « Cette année, nous avons bâti une tour de quatre-vingt-cinq pieds de haut, dont la base sera la sacristie... La cloche que nous y avons placée est regardée comme la merveille de l'endroit, et le conseil municipal me donne cent vingt-cinq piastres par an pour la faire sonner trois fois par jour, le matin, le midi et le soir, dans le but, selon eux, d'avertir les ouvriers, mais selon nous, d'inviter les catholiques à réciter l'*Angelus*. »

Ce n'est qu'en 1857 qu'il put résider en permanence à Chatham, avec un Père pour la desserte des stations voisines. Il y fut supérieur jusqu'en 1860, où New-York lui fut assigné pour prendre quelque repos. Le seul repos qu'il sollicita fut de se vouer aux soins des malades au grand hôpital de Blackwell's Island. Victime de sa charité, il y contracta une fièvre maligne qui l'emporta le 10 mai 1861.

Le P. Férard succéda au P. Jaffré en 1860, pendant

que les Ursulines, parties du Sault-Sainte-Marie, venaient doter la ville de Chatham d'une de leurs belles maisons d'éducation. Après le P. Férard ce fut le P. Conilleau, puis le P. Baudin, et en 1874 les Supérieurs crurent devoir laisser entre les mains de l'évêque de London cette paroisse déjà si florissante.

Le 27 juin 1847, les Pères Caveng et Fritsch et un Frère coadjuteur, tous trois de la province de Suisse (*Germania Superior*) quittaient New-York pour venir s'établir dans le diocèse de Toronto où les appelait Mgr Power [1]. La région qu'il voulait leur confier était sitéue dans le comté de Waterloo, dont Sainte-Agathe de *Wilmot* était le centre, région peuplée d'immigrants venus d'Allemagne et en partie catholiques. Arrivés autour de 1827, ces Allemands catholiques furent longtemps sans prêtres et sans écoles, au grand détriment de la foi et des mœurs. Depuis quelques années un prêtre apparaissait de temps à autre pour les cas les plus urgents. Mais qu'était-ce pour la multitude dispersée au loin, sinon quelques miettes jetées à des faméliques. Aussi la joie fut-elle grande à Wilmot lorsque, le dimanche qui suivit l'arrivée des Pères, il y eut une messe solennelle et sermon. Après l'office, réunion des notables. On voulait savoir si les missionnaires n'étaient que de passage ou restaient. Quand on apprit qu'ils fixaient leur résidence à Wilmot, l'enthousiasme fut au comble. Tout de suite on aménagea une partie de l'école pour en faire des chambres, et, trois jours après, vingt hommes se mirent à l'œuvre pour construire une belle

1. V. *Litterae annuae Provinciae Franciae S. J.* (ab Oct. 1861 ad Oct. 1862), p. 108 et suiv. Arch. du coll. Sainte-Marie.

allonge ; on acheta un fourneau en fonte avec sa batterie de cuisine ; les femmes, conseillées par le maître d'école, montèrent trois lits : les unes fournissant les matelas, d'autres le linge et les couvertures.

On était au beau milieu de ces soins empressés et de ces joies, lorsqu'une voiture, partie de la Nouvelle-Allemagne (*New-Germany*), colonie distante de 15 milles de Wilmot, vint réclamer l'un des deux Pères. Ces bons Allemands durent retourner avec la promesse qu'ils seraient souvent visités. Mais voilà que le surlendemain, ils reparaissent, en jetant pour de bon l'alarme dans le cœur des habitants de Wilmot. Nouvelle déception pour New-Germany et nouvelle fête pour Wilmot. Aussi, le dimanche suivant, comme pour ajouter à leurs prisonniers une chaîne de plus — et combien délicate — les jeunes filles du village, profitant d'un moment que les Pères étaient sortis, jonchent toute la maison de roses, pendant qu'à l'église les murs et les autels disparaissent sous le feuillage et les fleurs.

Le P. Caveng, qui nous donne ces gracieux détails, ajoute que l'hospitalité est grande partout, que les immigrants nouveaux venus sont l'objet d'attentions suivies, qu'on les aide à se construire au plus vite des habitations. « Aussi arrive-t-il souvent que les branches d'arbres sur lesquelles les oiseaux chantaient encore le matin, forment le soir une chaumière qui servira d'abri à toute une famille [1]. »

Les deux missionnaires se mirent à parcourir les villages de leur juridiction et à donner dans chacun d'eux les exercices de la retraite. Huit à dix mille Allemands

1. *Lettres des Nouv. Miss. du Canada*, t. I, p. 328 et suiv.

catholiques se répartissaient sur une vaste étendue de pays. L'affluence partout fut extraordinaire, non seulement d'auditeurs catholiques mais de protestants. A la Nouvelle-Allemagne l'église se trouva de beaucoup trop petite et l'on fut contraint de prêcher en plein air, quatre fois par jour. Des familles entières arrivaient de fort loin sur des chariots; les jeunes venaient à cheval. On quittait les travaux les plus indispensables; on paraissait insensible à la faim, à la soif. Les confessionnaux étaient assiégés, et les Pères ravis mais épuisés pouvaient à peine se réserver quatre heures de sommeil. Chaque mission se terminait par l'érection solennelle, sur un tertre voisin, d'une grande croix de bois de vingt à trente pieds de haut, durable souvenir des grâces reçues, mais en même temps rappel des promesses à tenir.

Une autre œuvre, fruit plus précieux encore de ces missions, fut, dans presque chaque localité, l'établissement d'une école catholique. Au bout de quelques mois, sept étaient déjà construites. Pour des colons si pauvres la dépense était forte, mais l'importance désormais bien comprise de l'éducation chrétienne des enfants l'emportait finalement sur toutes les oppositions. « Nous espérons ainsi, concluait le P. Caveng, pourvoir par de bonnes écoles au renouvellement de nos colonies allemandes. On peut d'autant mieux espérer de réussir par ce moyen, qu'ici les jeunes gens vont à l'école jusqu'à dix-huit ans, ne rougissant pas d'apprendre ni de réciter l'alphabet et la doctrine chrétienne. »

La tâche alla sans cesse grandissante, si bien qu'en 1851 cinq Pères et trois Frères composaient la résidence de Wilmot. Cette même année, la communauté se dédoubla, et la mission voisine de New-Germany fut

formée. Elle eut une existence éphémère, car, l'année suivante, elle se transportait à Guelph.

Wilmot continua jusqu'en 1856; la paroisse passa alors en d'autres mains. La nouvelle province d'Allemagne venait de succéder à la province de Suisse et les Pères étaient rappelés en Europe. Le P. Caveng néanmoins fut arrêté au passage dans la mission allemande de Buffalo, où il mourut en 1862.

III

La jolie et paisible petite ville des bords de la Speed, *Guelph*, fait remonter sa naissance à M. Galt, le 23 avril 1827. Cet Anglais de Londres venait de fonder la « Canada Company », une société qui joua un grand rôle dans le développement économique de l'Ontario. L'auteur jeta les yeux sur le site qu'il jugea le plus avantageux pour en faire le foyer de ses œuvres. Il l'appela Guelph, du nom de la famille royale d'Angleterre [1]. D'autre part, la sainte Vierge qui devait dans la suite en devenir la patronne, lui assura un privilège assez rare dans la province d'Ontario, celui d'être visitée par un prêtre catholique avant qu'un seul ministre protestant n'y eût mis le pied. Guelph faisait partie du diocèse de Kingston, dont les limites coïncidaient alors avec celles de tout le Haut-Canada. L'évêque, Mgr Alexandre McDonnell, obtint du même M. Galt les six acres de terre sur lesquels sont bâtis l'église, le presbytère et d'autres institutions religieuses. Le site ne pouvait être mieux choisi, et l'église, aujourd'hui

---

1. V. *The Annals of the Town of Guelph*, p. 11.

l'une des plus belles sinon la plus belle du Canada et peut-être même de toute l'Amérique du nord, l'église domine, à l'éternel désespoir de toutes les sectes, leurs temples nombreux, les monuments, la ville tout entière et les campagnes environnantes. Placée au bout d'une longue et large avenue montante, sur une éminence qu'elle couronne et qu'elle occupe toute avec la résidence, le couvent et les écoles, elle se voit de partout, de quelque côté qu'on accède à la ville, une hantise pour nos frères séparés, pour les fidèles un perpétuel sujet de satisfaction et de confiance, comme la lumière rayonnante d'un phare.

L'église qui se bâtit peu de temps après la fondation de la ville devint la proie des flammes en 1846. On crut que c'était l'œuvre d'un incendiaire, et apparemment d'un Orangiste. Avec l'église périrent les anciens registres. Le registre actuel date de 1847. On y voit la signature des prêtres Schneider, Sanderl et Cullen qui n'étaient point résidents. L'église fut rebâtie aussitôt, mais n'était ni terminée ni payée quand les Jésuites parurent en 1852 [1].

New-Germany est à quelques milles de Guelph. La résidence, fondée là en 1851, eut, avons-nous dit, une existence éphémère. C'est que, à la demande de Mgr de Charbonnel, le P. Holzer et son compagnon durent se transporter à Guelph, le 28 janvier 1852. Le premier compagnon du P. Holzer étant retourné en Europe, le P. Matoga vint le remplacer.

Ces deux Pères ont laissé à Guelph un souvenir impérissable. Ils étaient, dans l'estime du peuple, de la

1. V. *Litterae annuae Provinciae Franciae* (1861-1862), p. 116 et suiv.

race de ces hommes dont les saints Livres disent : *Gigantes erant super terram in diebus illis.* Jeunes encore, et même l'un deux, le P. Matoga, très jeune (28 ans), affables, vigoureux, d'un oubli d'eux-mêmes poussé à l'excès, dévorés du plus pur zèle, ils accomplirent en peu de temps, au dire de l'évêque, « la besogne de *quatorze* prêtres ». Le territoire était immense : il comprenait plusieurs comtés, notamment Wellington, Waterloo, Bruce et Grey ; à part un rayon de plus de trente milles tout autour de Guelph, il s'étendait à l'ouest et au nord jusqu'au lac Huron et à la Baie Georgienne. Vingt mille catholiques disséminés en une multitude de petits groupes formaient la société des fidèles. A Guelph et lieux circonvoisins la majeure partie étaient des fils de la catholique Irlande. L'Allemagne venait ensuite, comme la mieux représentée des pays d'Europe. La connaissance de l'allemand diminuait d'autant la difficulté pour les deux missionnaires dont l'un était Tyrolien, le P. Holzer et l'autre, le P. Matoga, Polonais. Mais en revanche l'étude plus approfondie de l'anglais leur imposait un surcroît de travail. Ce qu'ils en savaient déjà leur permit d'entendre, dès la première semaine, douze cents confessions, la plupart de six à dix années de retard. Comme il n'y avait pas d'école, la jeunesse ignorait tout de la religion. Un petit nombre au-dessous de dix-huit ans avaient fait leur première communion.

Les premiers travaux de déblaiement faits, on se partagea la besogne. Le P. Holzer prit Guelph et ses environs ; le P. Matoga le reste. Nous allons le suivre rapidement dans sa brève mais si prestigieuse carrière.

Le P. Gaspar Matoga était né en Pologne le 30 décembre 1823. Admis dans la Compagnie de Jésus

en 1845, la persécution l'éloigna peu après de la province de Galicie où il était entré, et l'incorpora à la province de France. Ordonné à l'âge de 28 ans, après ses études faites à Fordham, il fut aussitôt appliqué à la mission de Guelph. Dès qu'il connut bien, par diverses visites, le vaste champ d'action qui lui était dévolu, il le partagea en sections de dix, quinze et vingt milles selon la population catholique, de manière à les parcourir toutes cinq ou six fois par année. Il était aidé dans ce travail de division et subdivision par la configuration même de la province ontarienne. Le Gouvernement, déjà en ce temps-là, l'avait quadrillé en comtés, cantons et concessions; de sorte qu'elle présentait par ses quadrilatères et ses routes à angles droits l'aspect d'un immense damier. C'eût été sans doute un jeu pour le P. Matoga de la parcourir sur les belles routes modernes. Mais alors les chemins n'étaient indiqués que par des abatis d'arbres, parmi lesquels il fallait se frayer un passage. Tout de même il s'en fit un jeu pour le salut des âmes. Chaque groupe sur le long parcours avait sa date fixée d'avance pour la visite, à l'instar d'une visite pastorale. Au jour dit, le missionnaire, impatiemment attendu, paraissait. Confessions, baptêmes, mariages, extrêmes-onctions, catéchismes, arbitrages de disputes, se suivaient sans interruption. A 1 heure de l'après-midi, sainte messe, instruction et action de grâce. Il songeait alors à sa réfection corporelle. Le *manducate quae apponuntur vobis*, servi d'une main plus généreuse que savante, ne lui apportait guère de variété: quelques légumes, une belle tranche de lard sur une grosse miche, et pour boisson l'eau cristalline des sources et des rivières. En cas de maladie, les re-

mèdes étaient à base de mie de pain et d'*aqua pura*. A la dernière bouchée il reprenait son sac et en route, à pied, à cheval, en voiture, au petit bonheur des rencontres. Au bout de cinq, huit, ou dix semaines il revenait, comme une colombe, au logis préféré; puis après quelques jours de vie en famille, reprenait ses randonnées apostoliques. *Indefessus animarum venator*, écrivait au Père Général un Visiteur de cette époque, inlassable chasseur d'âmes, mais qui n'oubliait pas la sienne. Toujours fidèle, en route comme au foyer, à ses exercices spirituels, méditations, examens, récitation du saint office. Il savait trop le redoutable avertissement de saint Paul pour se négliger jamais: *Ne forte, cum aliis praedicaverim, ipse reprobus efficiar.*

Un si magnifique apostolat conciliait sans doute au P. Matoga les cœurs de ses ouailles, mais devait susciter la rage de l'enfer et de ses suppôts. Les Orangistes veillaient. Par deux fois ils attentèrent à sa vie. Dieu détourna les balles qui lui étaient destinées. On recourut alors aux plus vils moyens pour le perdre. On tendit des pièges à sa vertu. Frustrés encore sur ce point, ils répandirent contre l'angélique jeune homme d'ignobles calomnies. Ces vexations plus encore vraisemblablement que ses incessants et durs labeurs abrégèrent ses jours. Au début du mois d'août 1856, il sentit les prodromes du mal, l'angine de poitrine, qui devait le terrasser. Il voulut d'abord résister et continuer sa mission, à vingt milles de Guelph. Mais il dut revenir et bientôt, pleuré de tous, il rendit à Dieu, le 21 août, sa vaillante et belle âme. Plus jeune encore que le P. Frémiot, il n'était que dans sa trente-troisième année.

Entre temps, le P. Holzer n'était pas inactif [1]. L'église était trop petite pour le nombre des fidèles. On eût bien voulu l'agrandir ou même la remplacer. Mais la bourse était mince, et ce qu'il y avait au fond serait mieux placé, pensa le P. Holzer, dans les murs d'une école que dans ceux de l'église. Sitôt conclu, sitôt fait: car chez lui il n'y avait pas place au lantiponnage. Deux beaux édifices s'élevèrent comme deux contreforts, à droite et à gauche de l'église, l'un pour l'école des garçons, dont une partie affectée à la résidence des Pères et ouverte en 1854, l'autre pour l'école des filles et les Sœurs de Lorette. Ces religieuses, on s'en souvient, avaient été remerciées par Mgr Pinsonnault, dès son arrivée à London en 1856. Guelph reçut aussitôt le trésor dont se privait London.

Je dirai d'un mot que le dimanche du Jésuite était rempli à déborder du matin jusqu'à la nuit, par ses deux messes de 8 heures et de 11 heures, deux instructions, confessions, catéchisme, vêpres et salut, visites des malades de la ville. Pour tout soulagement à tant de fatigues, la semaine était réservée à la desserte de six cantons environnants, et des cinq cents familles d'ouvriers, échelonnées le long des trois voies ferrées qui se construisaient autour de Guelph.

Après le partage, en 1856, du diocèse de Toronto en trois: Toronto, London et Hamilton, Guelph se trouva

---

1. Le P. Jean Holzer, né le 29 décembre 1817, au village de Mutters (Tyrol), entra dans la Compagnie, le 10 août 1835, après de brillantes études au lycée d'Inspruck. L'un de ses co-novices devint le célèbre théologien, cardinal Franzelin. Venu aux États-Unis, en 1848, le P. Holzer fut d'abord placé à Wilmot, puis à New-Germany. C'est de là que nous l'avons vu se rendre à Guelph, en 1852.

dans les limites de celui-ci. Le nouveau diocèse débutait avec un bien petit nombre de prêtres, quatorze, dont neuf Jésuites. Deux de ces derniers venaient remplacer le P. Matoga. C'étaient les Pères Dumortier et Blettner, encore deux vigoureux missionnaires, dont le souvenir est resté si vivace. La besogne ainsi reportée sur les épaules de deux hommes, donnait encore au P. Dumortier trente stations dans les comtés limitrophes de Peel, de Wellington et de Waterloo. Les comtés plus pauvres et autrement vastes de Bruce et de Grey fournissaient au P. Blettner vingt-sept stations, avec deux petites villes qui commençaient à lever la tête, l'une au bord du lac Huron, Southampton, l'autre au fond de la plus belle et de la plus profonde rade de la Baie Georgienne, Owen Sound.

Nous avons vu les Orangistes s'attaquer au P. Matoga. Lui mort, ils tournèrent leurs batteries contre le P. Holzer, son église et ses écoles.

Remontant à une double victoire des troupes de Guillaume d'Orange sur celles de Jacques II, en Irlande, l'une sur les bords de la Boyne le 1er juillet 1690, l'autre décisive à Aughrim le 12 juillet de l'année suivante, victoires d'un prince protestant sur un roi catholique, l'Orangisme se ressent encore de ses origines. Conçu dans la haine du catholicisme, il est, dans son essence, une irréductible opposition à l'Église de Rome. Quoiqu'il s'intitule lui-même « le Protestantisme organisé » [1], ou encore « le bras armé du protestantisme, *the fighting arm of Protestantism* », il n'est pas une religion, ou, si l'on veut, comme le disait un évêque d'Irlande, sa religion

1. Discours du Worshipful W.-F. Spinks, 14 février 1905, à Cypress River, Man.

est la haine, la haine de la foi catholique; haine singulièrement en éveil; haine deux fois séculaire, bien vieille sans doute, mais qui malgré son âge paraît avoir gardé toutes ses dents. Une pareille hostilité du XVIIe siècle vivace encore au XXe est un pur anachronisme, et en y songeant on ne se retient pas d'appliquer aux Orangistes le mot de Pascal: « En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables. »

Les Orangistes étaient nombreux à Guelph et dans les villages voisins. Ils n'avaient pas vu sans alarme le catholicisme gravir la colline, s'y installer, et en faire comme une forteresse inexpugnable. L'érection de deux écoles et l'affluence des enfants mirent le comble à leur fureur. Déjà l'un deux et des plus en vue, avait juré qu'il ne mourrait pas sans avoir bu le sang d'un Jésuite. L'annaliste nous informe que, trois jours après, il tombait écrasé par un arbre, la poitrine ouverte, d'où jaillissaient des flots de sang. Un autre après avoir vomi à la figure d'un catholique un horrible blasphème, se met à table. A la première bouchée, il tremble, pâlit et s'affaisse sans vie. — C'étaient des cas isolés.

Un conseil se tient d'urgence. Le papisme est dénoncé, il trouble tout, il menace la ville, la province, le Canada, l'Empire; l'« Ordre loyal des Orangistes » se dresse contre lui dans sa force, il va porter les premiers coups; à tel jour, la colline sera prise d'assaut, l'église et les écoles profanées et abattues, et la mort — mort la plus atroce possible — réservée au Jésuite Holzer. Ces factieux, aveugles dans leur fureur, ne prennent pas la peine de se couvrir du secret. Un journal indique même le jour de l'assaut, le nombre des assaillants, dix mille ni plus ni moins, et des pièces de canon. De

fait, au jour dit, 13 juillet (1857). — lendemain du jour anniversaire de la grande victoire de Guillaume d'Orange, anniversaire toujours célébré avec force discours, marches et contremarches, danses et libations — une troupe nombreuse d'hommes armés, venue des alentours, poussiéreuse, haletante, pénètre dans la ville, drapeaux jaunes déployés, et se joint aux loyaux Guelphois de l'ordre d'Orange. Il était dix heures du matin. — Que faisait-on pendant ce temps sur la colline ? Les religieuses et leurs élèves priaient. Le Supérieur de la résidence, entouré de six cents Irlandais bien armés, était aux écoutes. La veille, ces Messieurs avaient demandé au maire de la ville la permission de s'armer. Ils avaient monté la garde, la nuit, à tour de rôle. Réunis le matin dans l'église, le P. Holzer, après la bénédiction du très saint Sacrement, leur avait fait jurer de ne pas bouger avant d'être attaqués.

Peu de temps après, le maire était monté à la résidence, avait convoqué les chefs dans la chambre du Supérieur, et, revenant sur le permis de la veille, leur avait commandé, au nom de la paix publique, de mettre bas les armes : sa milice urbaine ajoutait-il — une cinquantaine d'Orangistes ! — défendrait la colline. Un refus net, immédiat, fut la réponse. Nos amis s'engageaient d'ailleurs à verser cinq cents louis, si l'un deux le premier osait troubler la paix. Au sortir de la résidence, le maire était tombé au beau milieu des Orangistes qui envahissaient la ville. Même injonction de déposer les armes, même refus. Les voilà maintenant au cœur de la ville, les yeux tournés vers le côteau, hésitants, craintifs. Ils ont pourtant la partie belle, étant donné leur nombre et celui de leurs adversaires, et de plus la conni-

vence de la force publique. Tout au contraire, les Irlandais, au dire du chroniqueur de Guelph, bien que conscients de leur faiblesse numérique, ardents jusqu'à rutiler de sueur, trépignant comme des lions devant des louveteaux, brûlaient d'envie de se jeter sur cette canaille. Le P. Holzer s'épuisait à les retenir: il en calma quelques-uns par de belles promesses, comme on fait des enfants; il en mit d'autres sous clef.

Une heure entière se passa dans cette attente fiévreuse. Que serait-il advenu si d'un côté ou de l'autre un coup de feu eût donné le signal de la ruée ? Heureusement que sur le midi la peur l'emporta chez les jaunes. Une rumeur terrible venait de circuler parmi eux: la colline, disait-on, était défendue par plus de dix mille hommes armés jusqu'aux dents et trois énormes canons. Et ces braves, frappés de panique, de dévaler soudain par toutes les avenues et disparaître vers les faubourgs et la campagne. *Parturiunt montes...*

Il semble bien néanmoins que cette fois encore, à défaut de la justice humaine, la main vengeresse de Dieu ait paru. Ce soir-là même, ajoute le pieux annaliste, le chef des factieux tomba gravement malade, et, deux jours après, comparaissait devant le souverain Juge.

En 1858, deux nouveaux missionnaires s'adjoignirent à la mission de Guelph, et deux Frères coadjuteurs venus d'Irlande. La joie fut grande dans tous les cœurs. C'était trop beau. Un nuage passa dans le ciel. Mgr Farrell, premier évêque de Hamilton, depuis deux ans, jeta les yeux sur Guelph pour en faire son siège, dans le temps même ou l'évêque de London négociait à Rome sa translation à Sandwich. Le nuage, un de ces nuages légers

qui ne recèlent dans leurs flancs aucune tempête, passa; et plus heureux que Sandwich, Guelph resta aux mains de la Compagnie.

L'un des deux nouveaux venus, le P. Laufhuber, Autrichien de naissance, d'un zèle déjà remarqué aux États-Unis, avait en partage le district voisin de Guelph au nord, mais s'étendant vers le sud jusqu'au lac Érié. Il reconnut bien vite que le plus grand mal pour ses ouailles était dans les mariages mixtes et les écoles publiques. Aux uns comme aux autres les attirait l'une des sectes les plus actives et les plus insidieuses, celle des Méthodistes. Si bien qu'un vieux ministre épiscopalien, tremblant pour son bercail, dit un jour au missionnaire: « Père, hâtons-nous de nous unir, épiscopaliens et catholiques, sinon, nous serons tous happés par les Méthodistes, dévorés, ingurgités! »

Avant toutes choses le missionnaire eut donc à cœur d'établir des écoles séparées. La première le fut dans une ville qui semblait lui interdire tout espoir, c'était Preston. Catholiques nombreux, belle église, mais apathie religieuse effrayante; la cause en était les mariages mixtes, ailleurs évalués au quart ou au cinquième, ici près de la moitié. Seulement il y avait là un magistrat, protestant il est vrai, mais qui, dégoûté de sa secte, avait reporté toute son estime sur l'Église catholique. On l'appelait James Hespelar. Il ne se fatiguait pas d'entendre le Jésuite causer avec lui de religion. Nous ignorons s'il embrassa la foi qu'il aimait tant. Ce qui est certain c'est que non seulement il put, par sa connaissance des lois scolaires ontariennes, aplanir les voies à l'érection d'une école séparée, mais de concert avec le

prêtre il sut réveiller le zèle des catholiques et contribua largement aux frais de l'entreprise.

Un échec à Elora ne rebuta point le P. Laufhuber. Il résolut de s'attaquer à Berlin (aujourd'hui Kitchener) chef-lieu du comté de Waterloo. Les catholiques y étaient en grande majorité et de race allemande. Très généreux pour l'église et ses ministres, mais si emmêlés dans leurs rapports avec les protestants, si ennemis de toute complication, et qui pis est, bon nombre d'entre eux si pleinement satisfaits des écoles publiques, que personne encore n'avait osé soulever la question d'une école séparée. Le missionnaire, en une pareille occurrence, dut faire un détour pour arriver à l'école. Sous couleur de construire une sacristie, qui du reste était vraiment nécessaire, il annonça une souscription générale dans toute la paroisse. Il se mit sur le chemin, s'arrêtant à chaque porte. Les pièces tombèrent si dru dans son escarcelle qu'en peu de temps, il en avait assez pour construire deux sacristies. Il crut le moment opportun de découvrir ses batteries. Au prône du dimanche suivant, il avoua tout, le stratagème et son but, et gentiment demanda à ses auditeurs de compléter la somme requise pour l'école. Chose rare! les mystifiés furent ravis du bon tour qu'on leur avait joué et, avec la même bonne grâce, s'empressèrent de verser le surplus nécessaire et de donner immédiatement les premiers coups de pic pour l'érection de l'école.

Cette visite à domicile ainsi que celles qu'il dut faire encore pour les mêmes raisons d'écoles ou d'églises à New Hope, Morriston, Bridgeport, Hamburg, jusqu'à Brantford et Canfield, lui firent toucher du doigt les plaies profondes que faisaient à ses fidèles leurs relations

trop intimes avec les protestants: leurs idées fausses sur la confession, le baptême des enfants, l'éducation, les écoles publiques. Il s'appliquait de son mieux à redresser les têtes et les cœurs. Mais seul sur ce vaste territoire, combien petit, léger, et souvent combien inefficace le remède à un si grand mal!

Des deux autres districts plus au nord, l'un comprenait une partie des comtés de Wellington, de Waterloo et de Halton, une vingtaine de localités. Partout la même ignorance de la religion provenant du manque de prêtres, d'églises et d'écoles, les mêmes efforts pour y subvenir autant que possible et la semence péniblement jetée dans un sol qui donnera, un jour, de si belles moissons à Wellesley, Acton, Peel, Georgetown, etc.

Les comtés de Bruce et de Grey formaient le troisième district avec ses vingt-sept stations. Il était si éloigné de Guelph, qu'il parut opportun d'y établir une résidence. Mount Forest fut choisi. Tout alla bien, les aumônes, la construction; la bâtisse en bois, très modeste, se dessinait partie résidence, partie chapelle. Elle s'acheva et, un jour que le missionnaire était allé voir à Guelph le Supérieur de la mission, une main criminelle y mit le feu. Le P. Blettner à son retour, le lendemain, ne trouva que les cendres encore fumantes. La région était trop pauvre pour renouveler son premier effort. La résidence-chapelle ne se releva pas.

Trois ans plus tard, en 1861, tout le district était remis à l'évêque et réparti entre plusieurs prêtres séculiers.

Cette même année vit la réalisation d'un rêve longtemps caressé par le P. Holzer, celui d'une convention

entre l'évêque et la Compagnie de Jésus, afin d'assurer à celle-ci une situation stable. Le contrat, approuvé par le Père Général et la Propagande, accordait à la Compagnie à perpétuité, l'usufruit du terrain avoisinant l'église et d'une trentaine d'arpents, la moitié du « Church glebe » que le fondateur de Guelph avait dès l'origine octroyé à Mgr McDonnell. Il stipulait d'autre part que les Pères se chargeraient de la paroisse de Guelph et des missions sauvages du diocèse, c'est-à-dire de l'île Manitouline et de tous les postes qui en relevaient.

Guelph, pendant ce temps, avait grandi, grandissait toujours, et avec lui les hautes visées du P. Holzer. En 1861, il fondait et confiait aux Sœurs de Saint-Joseph l'hôpital qui devait accomplir un si grand bien, mais qui pour lors menaçait d'absorber les revenus de la paroisse. Qu'importe! il fallait brûler les étapes. L'entreprenant supérieur termina, en 1863, les fondations d'une nouvelle église, l'ancienne étant devenue de beaucoup trop petite. Seulement ces fondations étaient, à ce qu'assure l'historien de Guelph, « de dimensions fabuleuses ». On dut en rester là. Pour se dédommager, le Père se mit à organiser, dans la résidence même, ce qu'il avait appelé le *Collège Saint-Ignace*, lors de sa reconnaiassance civile en 1862 [1]; embryon de collège classique, destiné, dans sa pensée, à enrayer l'acheminement des élèves catholiques vers les collèges protestants. L'année suivante, 1864, le petit collège, reconnu prématuré, fermait ses portes. Les dettes, auxquelles le P. Holzer, dans la griserie de sa fiévreuse activité, n'avait guère songé, ces dettes accumulées et devenues pressantes, criardes,

---

1. Voir *Statuts du Canada*, 1862, c. 83, 25 Vict.

le rappelèrent à la dure réalité. Il vit le gouffre qu'elles avaient creusé devant lui. Une mortelle inquiétude le saisit au cœur; il tomba malade. Comme il arrive en pareil cas, l'obéissance lui donna aussitôt un successeur dont l'agréable tâche serait, avant toutes choses, d'éteindre les dettes qu'il n'avait pas contractées.

Ce labeur obscur mais nécessaire écherra au P. Archambault, au P. Conilleau et au P. Loysance; puis viendra le P. Hamel qui reprendra en sous-œuvre à peu près tous les hardis projets du P. Holzer — avec leurs dettes. C'est ce que nous verrons plus tard, dans un paragraphe spécial, au chapitre du Nouvel-Ontario.

Le P. Holzer, lui, s'éloignait lentement de la région, où douze années durant il avait mis tout son cœur. Après quelques mois passés à l'Hôtel-Dieu de Montréal, il descendit à New-York où ses forces brisées ne lui permirent plus que de légers travaux. Trois fois il lui fut donné de revoir le Canada qu'il avait tant aimé, mais ce ne furent que de brèves apparitions. Le collège de Georgetown le reçut au déclin de sa vie, et c'est là, que, le 24 avril 1888, dans sa soixante et onzième année, il s'endormit dans le Seigneur.

Le départ du P. Holzer clôt la première période de l'histoire de Guelph, ses temps héroïques. Ce furent douze années d'un apostolat aussi pénible que fructueux. L'Ontario doit beaucoup aux premiers Jésuites du dernier siècle, pionniers de l'Évangile, dont on retrouve presque partout les traces dans la péninsule, de Guelph à Sandwich et Windsor, de Brantford et Canfield à Mount Forest et Owen Sound. Tous européens, Français, Suisses, Autrichiens, Polonais, on les vit à la manière de saint

Paul, se faire absolument tout à tous, n'admettre aucune acception de Juifs ni de Grecs, et comme le grand Apôtre poser, dans leurs courses incessantes, les fondements d'un grand nombre d'églises, églises florissantes dont s'honore aujourd'hui la province d'Ontario.

Nous revenons maintenant à la province de Québec, où des institutions importantes vont longtemps monopoliser notre attention.

LIVRE HUITIÈME

LE NOVICIAT AU COLLÈGE SAINTE-MARIE, PUIS AU SAULT-AU-RÉCOLLET LES ŒUVRES DE QUÉBEC

SOMMAIRE

I. — Bref rectorat du P. Schianski. — Le P. Schneider. — Une alerte. — Dévotion du Père-Maître à saint Joseph. — Don de la propriété du Sault-au-Récollet par Mgr Vinet et M. Berthelet. — Les novices rendus dans le vieux presbytère du curé. — L'*Ave Maria* sur le pont Viau. — Moïse sur le Mont Nébo. — Le P. Saché. — Ouverture du noviciat Saint-Joseph (1853). — Visites fréquentes de Mgr Bourget. — Le P. Saché fait fleurir la solitude du Sault. — Don d'une cloche par la paroisse. — Mort du P. Luiset. — Expériment d'hôpital.

II. — Le P. Perron. — Le mois de pèlerinage. — Premier rectorat du P. Charaux. — Brève réapparition du P. Perron. — Le P. Daubresse. — Ouverture de West-Park: départ du Sault des novices américains et du P. Daubresse (1876). — Le P. Vignon. *Dominus sui.*

III. — Construction de la résidence de Québec (1854). — Les Pères aux catacombes. — Le P. Braun. Ses conférences sur le mariage chrétien. Pothier au pilori. — Le P. Braun banni du diocèse. — Le P. Point. — Le monument du P. Massé à Sillery. —Le monument Cartier-Brébeuf au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet.

IV. — La Villa Manrèse (1891). — L'église de Notre-Dame du Chemin (1894). M. Baillargé bienfaiteur insigne. — Érection de la paroisse (1909). — Succès des congrégations. Celle de Saint-Roch passe à la nouvelle paroisse du même nom. — Fêtes du deux cent cinquantième anniversaire de la congrégation de la Haute-Ville (1907). Don de la chapelle à la Compagnie.

I

On se rappelle qu'en 1851, le maître des novices et ses fils disaient un adieu reconnaissant à M. Rodier et s'acheminaient vers le collège Sainte-Marie. Le P. Schneider, tout en demeurant sous le même toit pour se livrer aux travaux de l'apostolat, passa le sceptre au P. Schianski. Ce règne devait être bien court.

Le nouveau titulaire était né, le 2 novembre 1807, à Wipsau en Moravie, province d'Autriche. La vie d'artiste qu'il embrassa d'abord fit bientôt place à de plus nobles aspirations: il entra dans la Compagnie le 30 novembre 1841. Il demanda peu après les missions d'Amérique, fut ordonné prêtre en 1847 et tout de suite envoyé à Montréal avec cinq autres Pères, pour secourir les victimes du typhus. Nous les avons vus à l'œuvre. Le P. Schianski demeura parmi nous. Il fit partie de la résidence provisoire de Saint-Patrice, occupé surtout du soin des Allemands de Montréal, dont il avait formé une prospère congrégation. Les novices ne l'eurent à leur tête que quelques mois. Le 5 mars 1852, il sentit les premières atteintes de la maladie dont il mourut, le 12 du même mois. Il fut enseveli dans la crypte de l'ancienne cathédrale, à côté du P. du Merle

Le P. Schneider reprit aussitôt la direction du noviciat. Outre les novices, trois Pères, qui nous sont déjà connus, se mettaient sous sa conduite pour la troisième probation: les Pères Saché, Frémiot et Holzer.

Malgré les apparences d'une vie paisible et foncièrement inoffensive, on put se croire tout d'un coup transporté à Montrouge, alors que ce célèbre noviciat de Pa-

ris jetait l'effroi dans le cœur de la génération de 1818 à 1828. Un Frère coadjuteur avait été reçu après avoir abjuré le luthéranisme peu de temps auparavant. On dut bientôt le renvoyer. Retombé parmi les siens, il se prêta à une petite campagne haineuse que certains pasteurs suisses firent à son sujet. Voici un spécimen du procédé: « Il court de par la ville, écrivait l'un d'eux, une histoire étrange au sujet d'un Jésuite qui s'est échappé du collège de cet ordre qui existe dans la cité, et a été depuis en butte à toutes sortes de menaces, de cajoleries et de déceptions, pour être replacé sous l'empire des Jésuites. On l'a enfin attrapé et ramené, mais il s'est échappé de nouveau, et il tremble maintenant d'être enlevé, même dans les rues, ou d'être attaqué dans la maison où il s'est retiré, et même d'être assassiné ou jeté dans les cachots du nouveau Saint-Office. C'est là un triste état de choses pour le Canada et le dix-neuvième siècle. Une raison qui motive ces menaces et ces persécutions de la part des Jésuites est, apprenons-nous, qu'il a fait quelques révélations étranges. » — La chose alla assez loin pour nécessiter une mobilisation générale des bons journaux qui écrasèrent vite et pulvérisèrent ces arlequinades manifestement importées d'outre-mer [1].

Entre toutes les qualités d'une maison de noviciat la plus recherchée est le calme intérieur et des entours. Le noviciat est à certains égards une retraite continue, et il n'est pour une retraite rien de tel que la solitude. De là il est aisé de voir que noviciat et collège s'excluent mutuellement. On le comprenait bien au collège Sainte-Marie, et tout le premier le P. Schneider. Mais comment

---

1. V. *Litterae annuae collegii Sanctae Mariae*, 1852.

en sortir ? Tout manquait : terrain, bâtisse, argent pour l'un et pour l'autre. Tout manquait, sauf la dévotion du P. Schneider à saint Joseph. On ne savait trop celle qu'il fallait le plus admirer chez lui de ses trois dévotions, au Sacré Cœur, à la sainte Vierge, à saint Joseph. Mgr Bourget qui l'avait intimement connu écrivait à la nouvelle de sa mort : « En apprenant la mort du bon P. Schneider, je n'ai pas manqué de prier pour sa belle âme, mais ce n'a pas été sans solliciter en retour sa protection auprès de Notre-Seigneur dont il a tant aimé le Sacré Cœur, et auprès de son auguste Mère dont il a tant publié les grandeurs et les amabilités. » Et pourtant ses confrères estimaient que sa confiance en saint Joseph dépassait tout. En cette occurrence, comme en tant d'autres, son vigilant bailleur de fonds ne lui fit pas défaut.

M. Janvier Vinet, plus tard Mgr Vinet, curé du Sault-au-Récollet, détenait une belle propriété de soixante-quinze arpents en face de l'église. Achetée de M. Olivier Berthelet, elle n'était qu'en partie payée. Et voici que ces deux hommes de bien s'engagent l'un à ne pas réclamer le restant de son dû, l'autre dans ce cas à céder le tout aux Jésuites, pour l'établissement de leur noviciat. Ce furent d'abord les douze arpents qui entourent la maison et ses dépendances, le reste cessible après la mort de M. Vinet. Puis, jugeant avec raison qu'il valait mieux faire le bien vivant que mort, il donna tout. De son côté, M. Berthelet ajoutait à ses largesses une autre terre située à trois milles plus haut sur les bords de la rivière, couverte en partie de beaux arbres, et que l'on appela Notre-Dame-des-Bois. Les noms de ces deux

bienfaiteurs sont inscrits au livre d'or de la Compagnie de Jésus.

Pendant que ces aimables transactions se poursuivaient, le P. Schneider, en quête de numéraire pour asseoir sa bâtisse sur le sol qu'on lui octroyait, était allé prêcher une mission à Québec. Il en rapportait avec quelques autres aumônes de quoi lancer vivement la nouvelle entreprise. — Une autre cause que le brouhaha du collège, lui faisait brusquer la construction. La santé des jeunes novices paraissait souffrir du manque d'air et d'espace au collège. Déjà avant le P. Schneider, un novice coadjuteur était mort; immédiatement après lui, en 1852, mourait un novice scolastique, puis un scolastique qui venait de prononcer ses vœux; enfin, dans les premiers mois de 1853, deux autres novices scolastiques [1]. Aussi, dès le mois de mai, le 11, la nichée prit son vol vers les landes fleuries du Sault-au-Récollet. Le noviciat n'était pas encore terminé. C'est dans son ancien presbytère, du côté ouest de l'église, que M. Vinet reçut les jeunes Jésuites et leur Père.

La bâtisse qui s'achevait (partie centrale) était d'apparence solide, sévère et fermée; elle comprenait, d'après le plan du P. Martin, outre un sous-sol, un rez-de-chaussée, un étage et les mansardes. A cette époque, on songeait plus à se barricader contre le froid, qu'à donner par de belles et grandes fenêtres, de l'air et de la lumière aux jeunes poumons qui en ont tant besoin. Le sous-sol jouait aussi un grand rôle: on se croyait tenu d'y enfouir

---

1. Les cinq jeunes religieux, morts en ce temps-là, étaient: Jean Linder, George Knowlson et Théophile Durocher, enterrés tous trois sous la cathédrale, auprès de leur Père-Maître; Joseph Delisle et Thomas Lemire, au cimetière du Sault-au-Récollet.

la cuisine, les réfectoires, et les salles de récréation des Frères coadjuteurs. Mais enfin on aurait les grands espaces à l'extérieur et l'air pur des champs.

Ainsi placé à proximité du noviciat, le P. Schneider, aidé de ses novices, se mit à disposer toutes choses pour l'entrée prochaine de la communauté: c'étaient les derniers apprêts du nid qui devait abriter ces oiselets du bon Dieu.

La prévoyance du Père-Maître n'omettait rien. Ses novices seraient sans doute heureux, dans leurs promenades, de traverser à Saint-Vincent-de-Paul en passant sur le pont Viau. Mais voilà: en ces temps reculés, les piétons eux-mêmes devaient payer deux sous; et deux sous multipliés par le nombre des novices et des promenades formeraient à la fin de l'exercice financier d'une maison aussi pauvre, une somme inquiétante. Dès le mois de juin, le P. Schneider écrivait aux Seigneurs de l'Ile Jésus, les Messieurs du Séminaire de Québec. La réponse aussi prompte que gracieuse fut une permission générale de passer, à la seule condition de réciter un *Ave* pour le Séminaire — coutume qui s'est honnêtement conservée jusqu'à la suppression du péage.

Nous sommes arrivés au 28 juillet; dans quelques jours l'émigration finale se fera, mais elle se fera sans le P. Schneider. Nouveau Moïse, il a conduit le peuple choisi jusqu'à la terre promise; il n'y entrera point. Son mont Nébo aura été le vieux presbytère. C'est de là qu'il part en disant adieu à ses bien-aimés novices. Non pas qu'il y ait eu de sa faute, comme chez le conducteur d'Israël. L'obéissance seule en décida: elle lui confiait la direction de la résidence de Québec. Son successeur fut le P. Saché.

Nous avons déjà dit, au sujet du P. Luiset, les qualités de premier ordre que demande chez son Supérieur la première maison de probation. Le noviciat du Sault-au-Récollet a été favorisé sur ce point dans ses premiers recteurs et maîtres des novices, de 1854 à 1894. Cinq parurent successivement sur la scène, dans cet espace de temps, trois d'entre eux à deux reprises différentes. Tous venus de France, gardant chacun son individualité propre, ils déployèrent dans leur délicate et si importante fonction, la même haute intelligence, les mêmes vertus solides, le même art du gouvernement.

Le premier fut le P. Louis Saché [1]. Il était né à Beaumont-la-Ronce en Touraine, le 23 décembre 1813. Après de fortes études, ordonné prêtre le 27 mai 1838, il se livra au ministère paroissial. Mais bientôt l'attrait d'une vie plus parfaite l'amenait au seuil de Saint-Acheul, le 18 septembre 1840. En 1845, sur ses instances, il fut envoyé au Canada et donné comme assistant au curé de Laprairie. Nous l'avons vu en 1848 devenir le directeur du collège de Sainte-Thérèse, et en 1849 fonder la résidence de Québec. Il y était retourné, après avoir terminé sous le P. Schneider sa troisième probation, lorsqu'il prit en main le sceptre qu'il devait, en deux fois, tenir quatorze années.

Le jour était venu où la petite famille allait enfin s'établir à demeure. Le jeudi, 5 août 1853, fête de Notre-Dame-des-Neiges — pouvait-on mieux choisir ? — elle passa du presbytère au noviciat. Le lendemain,

---

1. Dans le narré des faits qui vont suivre, nous devrons beaucoup au R. P. Armand Chossegros, S. J. qui, à l'occasion des Noces d'or de la Maison Saint-Joseph du Sault-au-Récollet, 6 août 1903, publia une intéressante histoire du noviciat.

premier vendredi du mois et fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le première messe était dite dans la nouvelle maison et la sainte Eucharistie distribuée aux heureux novices. Et ainsi il se trouvait qu'aucune des trois aimables personnes de la trinité de Nazareth ne manquait auprès du berceau: Jésus et Marie dans les deux jours indiqués, et Joseph auquel le *noviciat Saint-Joseph* avait été voué dès sa conception par le P. Schneider.

A la fin du mois, la communauté recevait la visite et la bénédiction de Mgr Bedini, envoyé extraordinaire de Pie IX auprès de l'empereur du Brésil et des évêques des États-Unis; il était accompagné de Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, et de Mgr Bourget qui avait hâte de voir dans leur nouvelle demeure ceux qu'il aimait à regarder comme ses enfants. Ce fut une des faveurs les plus appréciées des novices que de recevoir la visite fréquente du saint évêque, de le contempler sous leur toit, vaquant aux exercices de la retraite, de jouir même de ses entretiens si relevés, surtout dans les dernières années de sa vie, alors que, venu tout près d'eux, il habita la Maison Saint-Janvier.

Pendant ce temps, Mgr Vinet ne perdait pas de vue le noviciat. De son presbytère, il voyait avec peine le clocher vide, silencieux: il voulut lui donner une voix. Il recueillit dans la paroisse la somme nécessaire pour acheter une cloche, la fit bénir à l'église, un dimanche d'octobre 1854, par Mgr Joseph Larocque, coadjuteur de Montréal, et vint avec tout le déploiement d'une procession solennelle, l'offrir à la communauté. C'est elle qui donne encore aujourd'hui les signaux extérieurs

et chante trois fois par jour l'Incarnation du Fils de Dieu et les louanges de son auguste Mère.

Un des premiers soins matériels du P. Saché fut l'ordonnance et l'embellissement du terrain. C'était un vaste champ sans arbres, une solitude, un désert. Aucune de ces nefs de verdure, de ces allées ombreuses, de ces bosquets, ici de pins et d'épinettes, là de plaines, d'ormes et de frênes, qui font le charme du noviciat. Au bout d'un an, le P. Saché pouvait se dire, avec le vieillard de La Fontaine: « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. » C'est à lui en effet que nous sommes redevables de toutes ces beautés. On le vit à la tête de ses novices, tracer des allées, raser les buttes, creuser des tranchées, combler une baissière, et planter, planter, planter. Il était convaincu qu'on ne plante jamais trop, qu'on ne plante jamais assez. Un autre jour c'était le *grand ménage* de la maison, avec accompagnement obligé de bris de vitres et d'huiles répandues. On n'en était pas encore à l'acétylène, encore moins à l'actuelle électricité. — Et de la sorte s'inauguraient au Sault ces bienfaisants *travaux extraordinaires*, au sujet desquels l'on peut se demander ce qui en profite le plus, ou l'abnégation intérieure, ou les biceps du novice, ou l'art sauveur de se débrouiller sur tous les terrains.

Cela, c'était l'écorce. Le Père-Maître n'eût eu garde de s'y arrêter. Il fallait aller au cœur, à l'âme. Et c'est là que se révélait la science des saints dont il était lui-même une vive image. J'ai dit que nos premiers maîtres gardèrent leur note très personnelle. La sienne était la force, force physique, force morale, force intellectuelle. La première lui faisait entreprendre et mener à bien ces travaux qui bientôt peupleraient d'arbres et de fleurs

la solitude du Sault. La seconde donnait à sa direction une puissance, un élan, et parfois une raideur que tempérait bien vite heureusement une grande bonté de cœur. A la troisième, à sa capacité de travail intellectuel, nous devons de nombreuses et très utiles notes, études et commentaires des règles de l'Institut.

Le P. Luiset avait suivi la communauté au Sault-au-Récollet, gardant son titre de *Socius* du maître des novices. Mais sa cécité, maintenant complète, ne lui permettait guère que d'aider par ses prières ininterrompues et son inaltérable patience la famille religieuse qu'il aimait tant. A mesure que les ténèbres avaient envahi ses yeux de chair, le regard de son âme s'était porté plus haut vers les éternelles splendeurs. Les derniers voiles tombèrent, on peut le croire, le 1er mai 1855, alors que le doigt de la mort vint clore ses paupières et briser les faibles liens qui retenaient encore son âme.

En 1857, trois Pères de troisième probation s'ajoutèrent aux novices. D'autres leur succédèrent, les années suivantes. Avec leur aide, le P. Saché put, en 1858, acquiescer à la demande de Monseigneur qui voulait charger les Pères de la Compagnie de l'aumônerie provisoire des Dames du Sacré-Cœur. Ces religieuses venaient de quitter Saint-Vincent-de-Paul, pour établir leur grand pensionnat, en amont, sur les bords de la rivière des Prairies.

Le Père-Maître ne devait pas terminer son premier rectorat sans inaugurer un *expériment* aussi désiré des novices que des Sœurs gardes-malades de l'Hôtel-Dieu, l'*expériment d'hôpital*. Tout en apportant une aide appréciée aux dévouées infirmières et une heureuse diversion à leurs patients, ce mois, passé loin du novi-

ciat et en partie au chevet des malades, constitue pour les novices une épreuve de stabilité, plus et mieux, un premier essor d'apostolat, comme des aiglons qui essaient leurs ailes.

II

Le 31 juillet 1862, le P. Saché dut échanger la direction du noviciat pour celle du collège Sainte-Marie. Le religieux qui lui succédait, ce jour-là, était plus remarquable encore par son humilité que par les immenses richesses qu'il avait laissées dans le monde et les honneurs qui déjà lui souriaient.

Jacques Perron, fils d'un général millionnaire, était né le 1er février 1818 au château de Fresne (Loir-et-Cher). Interne dans un lycée, puis élève brillant de l'école polytechnique, libre de tout souci religieux, mais déjà sous la délicate emprise de la charité dans la Société de Saint-Vincent de Paul, il rencontra sur son chemin Sœur Rosalie, la mère des petits miséreux de Paris, lui dut les premiers germes de sa conversion; devenu aide-de-camp du général Bugeaud en Afrique, il trouva dans les *Confessions* de saint Augustin la force de briser ses chaînes définitivement, de viser à une gloire plus haute que celle du temps et, retiré dans son domaine de La Bretèche, en Bretagne, de commencer une vie toute faite de prières et de bonnes œuvres. C'est là que l'attendait la grâce suprême de la vocation religieuse. Il abandonna tout d'un cœur joyeux, domaine, château, richesses, et, la veille de son entrée au noviciat de Saint-André à Rome, il manda à sa sœur la comtesse de La Rochefoucauld: « Tu crains que je ne sois pas heureux ? Sois assurée que le bon Dieu, qui m'a appelé à lui quand

j'étais si loin, ne m'abandonnera pas maintenant que je le cherche. » A quelque temps de là, plus convaincu encore de l'inanité de tout ce qui passe et l'âme plus unie à Dieu, il écrivait à l'opulente comtesse: « N'aie de désirs que pour les biens éternels, eux seuls ne trompent pas. »

Sur ses instances, il fut envoyé, en 1860, aux missions d'Amérique, et, deux ans après, il était préposé à la maison de probation. Sous un tel maître la vertu se sentait vite éclairée et fortifiée. La vertu fondamentale de l'humilité surtout trouvait en lui un parfait modèle: soutane jaunie, mais propre; larges souliers qui ne rappelaient en rien les fines bottes de l'officier d'Algérie; dans les champs, au milieu de ses novices, avec la pelle, le rateau, la pioche. L'humilité qu'il voulait n'était pas cette petite vertu toute faible, toute rapetissée, toute pusillanime, qui n'ose rien entreprendre, mais la grande vertu des forts qui, se sachant nulle sans Dieu, s'estime capable de tout avec sa grâce, humilité qui trouve son indéfectible appui dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Le P. Saché avait inauguré l'expériment d'hôpital; le P. Perron, en procurant à ses novices le beau et grand *mois de pèlerinage*, complétait heureusement la série des *expériments*, ces fameuses épreuves du Jésuite, tant redoutées des profanes, si délectables néanmoins aux initiés, et que le fondateur avait conçus pour tremper le caractère de ses fils. Le pèlerinage, en ce temps-là, avait certains caractères qu'il a perdus depuis. La pèlerine en toile cirée et le bourdon attiraient particulièrement les regards, et firent dire à quelques-uns qu'ils étaient vraiment « donnés en spectacle au monde, aux

anges et aux hommes ». Un évêque, un seul, crut devoir protester contre ce geste d'un autre âge. Mais on s'y fit bientôt. Et les marques de respect, d'estime et de bienveillance, surtout chez Messieurs les Curés, en font plutôt aujourd'hui une suite d'immortifications. Heureusement, — disons heureusement, — qu'il reste les intempéries de la saison pour rappeler le novice aux réalités de l'expériment. La main providentielle de Dieu dispense en général la pluie avec usure: si bien qu'un pèlerin, décrivant le départ du noviciat, débutait un jour par ces mots: « La navigation s'ouvrit le 20 mai... »

Les mois et les années s'écoulaient ainsi rapides au milieu de ces occupations lorsque, en 1866, on eut besoin d'un Supérieur pour la mission de New-York-Canada. Le P. Tellier venait de mourir. Il avait désigné le P. Perron comme son successeur le plus désirable. Ce choix, ratifié par le Père Général, vint, au mois de février, chercher au Sault l'humble maître des novices.

Un court interrègne suivit, en partie comblé par le P. Vignon qui, faisant la navette entre Montréal et le Sault-au-Récollet, cumulait de son mieux la double charge de recteur du collège et du noviciat. Le 16 mai, le P. Saché revint à son ancien poste et s'y remit avec l'entrain d'autrefois, et une expérience accrue des choses et des hommes. Pendant ce second terme, il put ajouter à la maison l'aile nord, destinée aux Juvénistes et aux Pères de troisième probation.

Le 15 août 1871, il céda sa charge au P. Charles-Théophile Charaux. Le premier rectorat du P. Charaux ne dura que deux ans. Nous réservons à plus tard de faire connaître ce remarquable directeur d'âmes, alors que, revenant au Sault-au-Récollet en 1880, il fournira

parmi les siens la plus longue carrière de maître des novices.

Il était appelé, comme le P. Perron, à gouverner la Mission entière de New-York-Canada. Et c'était justement le P. Perron qui venait le remplacer, au mois de juin 1873. Ce ne fut pas pour longtemps. En avril 1875, il quitta le Canada pour n'y plus reparaître, et après avoir rempli les importantes charges de recteur du scolasticat de Woodstock et d'instructeur du troisième an, il s'éteignit pieusement le 24 janvier 1890.

Il avait eu pour successeur au Sault-au-Récollet le P. Isidore Daubresse. C'était un homme de grande science. Après de brillantes études théologiques dans la Compagnie, études couronnées par un acte public, il avait enseigné la philosophie à Brugelette, le droit canon à Vals, l'Écriture-Sainte à Laval, et pendant dix-sept ans la morale à Fordham. Rien d'étonnant que l'archevêque de New-York l'eût choisi pour son théologien au Concile de Baltimore. Cette lumière ne devait pas briller longtemps dans notre ciel. Déjà se préparait un grand changement, dont nous parlerons plus au long dans un autre chapitre, la séparation du Canada d'avec New-York. Un des prodromes fut l'établissement du noviciat américain de West-Park sur l'Hudson. Les novices de la mission de New-York, qui jusqu'alors s'étaient unis aux Canadiens sous le même toit du Sault-au-Récollet, émigrèrent vers le sud, au mois de juillet 1876. Ils emmenaient avec eux leur Père-Maître, le P. Daubresse.

Ce départ n'affecta en rien la vie de la Maison Saint-Joseph: on remarqua que les jeunes gens se présentaient plus nombreux de toutes les parties de la province. La

main de Dieu menait les hommes et préparait les événements. Le choix du P. Vignon comme Maître des novices en était une autre preuve.

Le P. Firmin Vignon était né au diocèse d'Amiens, le 25 septembre 1818. En 1841, il entra au noviciat de Saint-Acheul, et après les études et les probations ordinaires, le Canada le reçut en 1851, comme un de ses apôtres. Ses débuts se firent à Laprairie. La conduite de la paroisse lui fut confiée, dès l'année suivante, et trois ans après, cette cure était définitivement remise au clergé séculier. Le P. Vignon avait montré de telles aptitudes pour le gouvernement qu'on le jugea digne, en 1857, de succéder au P. Martin comme recteur du collège Sainte-Marie. — Québec, puis Montréal de nouveau, le possédèrent, toujours à la tête de l'établissement principal, et enfin le Sault-au-Récollet, 23 juillet 1876.

Doué d'une claire intelligence, d'un grand tact et d'une prudence consommée, le Père-Maître se faisait surtout remarquer par la maîtrise de lui-même: véritablement *dominus sui* dans toute la beauté de l'expression. Car ce n'était point par stoïcisme naturel qu'il se maintenait en toute occurrence magnifiquement imperturbable; mais par vertu surnaturelle, par l'habitude de l'abnégation, du renoncement, des rudes austérités, et au-dessus de tout par la constante et, si l'on peut dire, visible union de son âme avec Dieu. On songeait en le voyant à cet éloge de saint Ignace, si pittoresque dans son archaïsme: « Seigneur de toutes ses passions, propriétaire des premiers mouvements de son âme. » De là naissait en lui une douceur de paroles et de procédés que rien n'altérait, qui mettait du velours sur tout et lui assurait, selon la divine promesse du sermon de la

Montagne, la conquête de tous les cœurs. Son mot favori était: *Bien!* Et quand, les mains modestement tenues devant sa poitrine ou dans les manches de sa soutane, ce *Bien!* sortait de ses lèvres souriantes, soit qu'il interrogeât, soit qu'il avertît, soit qu'il consolât, ce mot était irrésistible, c'était la voix du Seigneur. Et pour rappeler un souvenir badin, il valut à lui seul toute une équipe de pompiers, à Québec, le jour où, pendant son action de grâces, on vint lui crier brusquement que le feu était à la maison: « Bien! répliqua-t-il, en tournant à peine la tête, allez l'éteindre! » — Cette âme de saint devait en rencontrer une plus belle encore et produire avec elle ces élévations, ces sublimes « ascensions » dont parle le Psalmiste: je veux dire l'âme de Mgr Bourget. Précisément en cette année 1876, le grand évêque de Montréal résignait sa charge et, retiré à la résidence Saint-Janvier, se mettait humblement sous la conduite du Maître des novices.

Ce fut à la même époque que le P. Vignon écrivit, à la demande du Père général, un mémoire sur l'opportunité de séparer le Canada de la mission de New-York. Le changement espéré se fera en effet trois ans plus tard, en 1879, et, l'année d'après, le P. Vignon remettra entre les mains du P. Charaux la direction du noviciat. Ce double événement fera le sujet d'une étude subséquente. Pour le moment Québec réclame notre attention.

III

Le P. Saché avait quitté Québec pour le Sault-au-Récollet, en 1853; le P. Schneider le remplaça. Bâtisseur émérite, il ne fut pas lent à décider la construction de la

résidence. « Songeons à l'avenir », disait-il; et parti de ce principe il mena l'affaire à grandes guides. Ce qu'il avait en vue pour plus tard, c'était de faire d'une partie de la résidence une maison d'études pour les scolastiques. L'espace manquant quelque peu, excepté vers le ciel, il poussa de ce côté les escaliers et les pièces, de sorte que, de là-haut comme d'un observatoire, on avait par-dessus les toits, la plus belle vue du monde: le bas de la ville, la Saint-Charles, le bassin Louise, l'île d'Orléans, Montmorency, Beauport, Charlebourg, Notre-Dame de Lorette et la sierra des Laurentides. C'était alléchant. De fait, le juvénat par deux fois et la philosophie une fois tentèrent l'aventure, mais chaque fois durent y renoncer pour remonter soit au Sault soit à Montréal. Le P. Schneider laissa à ses successeurs aidés de saint Joseph, le soin de payer ses dettes. Ils s'y mirent de bon cœur, non sans quelque gêne. Ainsi, en 1859, l'École normale ayant besoin d'un logis, les Pères y virent le doigt de la bonne Providence qui leur ménageait un revenu: ils louèrent leur maison, et se blottirent eux-mêmes sous la chapelle de la congrégation, se condamnant par là et pour quelques années à une vie de catacombes.

La résidence de Québec eut successivement à sa tête les Pères Schneider, Baudry, Faleur, Martin et Pierre Point. Parmi les principaux assistants, nous distinguons les Pères Tailhan et Braun. L'Université Laval, fondée en 1852, demanda en 1858 un Jésuite pour y enseigner la philosophie. Les succès du Père Tailhan pendant les deux années qu'il y professa prouvèrent la justesse du choix. Un autre choix qui ne fut pas moins heureux, fut celui du P. Braun pour une série de conférences à

la basilique sur le mariage chrétien [1]. C'était en 1866. L'Université n'était pas, à cette époque reculée, aussi attentive qu'aujourd'hui à la parfaite pureté de doctrine de ses professeurs. C'est ainsi que l'on voyait aux mains de l'un d'eux les ouvrages du légiste gallican Pothier. Et pourtant bon nombre d'erreurs s'y étalaient rien que sur la doctrine du mariage. Le P. Braun les cloua l'une après l'autre au pilori dans ses doctes conférences [2]. On s'en émut jusqu'à l'effarement au Conseil universitaire. Une pression exercée en haut lieu fit évincer du diocèse le Jésuite incommode [3]. Nous retrouverons bientôt le P. Braun à Montréal, dans une circonstance mémorable.

Le P. Pierre Point, — l'homme d'action que nous avons admiré à Sandwich, — était Supérieur de la résidence. Il venait de fermer les yeux à son frère Nicolas. Il avait dépensé à Québec pendant onze ans ses dernières forces: il avait le premier donné un magnifique élan à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, établi en ville et dans quelques paroisses des campagnes l'Apostolat de

1. Le P. Antoine Braun né, le 5 février 1815, à Saint-Avold en Lorraine, entré dans la Compagnie le 25 août 1839, vint au Canada en 1851; fut d'abord assistant du P. Vignon à Laprairie, puis ouvrier infatigable pendant quinze ans à la résidence de Québec. Il mit dans son ministère, dans l'étude surtout des questions sociales, cette constance tenace au travail qui avait donné naissance autrefois, parmi ses confrères du Scolasticat, à ce mot élogieux: *Braunina constantia.*

2. Voir *Instructions dogmatiques sur le Mariage chrétien,* par le P. A. BRAUN, S. J., 2e éd., Montréal, 1873.

3. V. *Lavallensis Succursalis,* p. 152, 153, 161, 162. — *Notice sur la nouvelle Mission de la Compagnie de Jésus au Canada,* p. 52.

la Prière, activé la lecture du *Messager*, et inauguré avec plus de solennité le mois du Sacré-Cœur [1].

Ses soixante-dix ans étaient sonnés depuis sept mois, lorsqu'en octobre 1872 un successeur lui fut donné. Au mois de janvier suivant il revenait à Montréal. Nous dirons plus tard les beaux exemples de toutes les vertus qu'il continua de donner à ses frères pendant plus de vingt ans encore, en faisant de sa vieillesse utile, aimable et sereine le soir d'un beau jour.

En 1870, Sillery voulut honorer le premier missionnaire Jésuite du Canada. On se souvient que le P. Massé, accompagné du P. Biard, avait abordé en Acadie, en 1611. Chassé par des pirates, revenu en 1625, de nouveau banni par les Anglais en 1629, mais ramené pour de bon cette fois en 1633, il passa au milieu de ses Montagnais les treize dernières années de sa vie, et fut inhumé à Sillery. Ses restes précieux furent découverts en 1870 par les abbés Laverdière et Casgrain. L'idée d'un monument leur vint à la pensée, et tout de suite les habitants du bourg élevèrent au bord du grand fleuve un obélisque que supporte un socle de pierre orné de quatre tables de marbre. Sur l'une d'elle on lit:

LES HABITANTS DE SILLERY
ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT
A LA MÉMOIRE
DU PÈRE ENNEMOND MASSÉ, S. J.
PREMIER MISSIONNAIRE EN CANADA
INHUMÉ EN 1646
DANS L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL
EN LA RÉSIDENCE
DE SAINT-JOSEPH DE SILLERY

1. Au tome II de cet ouvrage, l'occasion se présentera de faire ressortir la part très grande du P. Point dans l'extension, au Canada, de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Une autre table porte l'inscription suivante:

L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL
QUI S'ÉLEVAIT EN CET ENDROIT
FUT BÂTIE PAR
LE COMMANDEUR DE SILLERY
FONDATEUR (en 1637)
DE LA RÉSIDENCE DE SAINT-JOSEPH

La cérémonie du dévoilement et de la bénédiction, le 26 juin 1870, avait attiré une foule immense des villages environnants et surtout de la ville de Québec. Les émotions patriotiques et religieuses de ce jour devaient avoir un écho plus tard au cœur de la grande ville.

En 1889, grâce à l'initiative du Cercle catholique de Québec, le monument Cartier-Brébeuf commémora un double événement cher au pays tout entier et plus spécialement à la Compagnie de Jésus [1]. Le découvreur du Canada, Jacques Cartier, dans l'automne de 1535, avait conduit ses trois navires, la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Émerillon*, au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet, et là, avait construit pour hiverner, un fort qui devait s'appeler *Fort Jacques-Cartier*. Le 3 mai 1536, il y avait arboré au nom du roi le signe auguste de notre rédemption, et trois jours après il dirigeait les proues de sa flottille vers les rives de France. — Près d'un siècle plus tard, en septembre 1625, les Jésuites, revenus au Canada, établissaient leur première résidence de Notre-Dame des Anges sur l'emplacement même du Fort Jacques-Cartier et à leur tour plantaient la croix en ce lieu béni. Le terrain et ses alentours jusqu'à la rivière de Beauport et le ruisseau Saint-Michel

1. Pour les détails de cette fête, voir *Fête nationale des Canadiens français*, par H.-J.-J.-B. CHOUINARD, Québec, 1890.

formaient la Seigneurie de Notre-Dame des Anges que le duc de Ventadour venait de leur concéder.

Trois jours de gala marquèrent l'inauguration du monument, les 23, 24 et 25 juin 1889. Rien ne manqua de tout ce que peuvent l'Église et l'État pour rehausser la magnificence d'une fête. Le 23 au soir, au milieu des chants et des salves d'artillerie, le feu de la Saint-Jean, allumé sur l'un des contreforts de la citadelle, donnait le signal aux paroisses environnantes qui soudain, de tous les points de l'horizon, s'illuminèrent dans la nuit sombre en dardant leurs jets de flammes sur les deux rives du fleuve ainsi qu'aux flancs des collines jusqu'au sommet des Laurentides. Le lendemain, tout Québec religieux, civil et militaire descendit en rangs pressés vers le rendez-vous. La messe en plein air, au Fort Jacques-Cartier, fut célébrée par Son Éminence le cardinal Taschereau, devant une foule évaluée à cent mille personnes. Tout près de l'autel s'élevait le monument qui, par l'hommage rendu au découvreur et à un groupe d'apôtres, symbolisait à merveille le double et immortel amour des Canadiens français pour l'Église et pour la France.

Sur le beau granit laurentien on avait gravé d'un côté cette inscription:

JACQUES CARTIER
ET SES HARDIS COMPAGNONS
LES MARINS
DE LA GRANDE HERMINE
LA PETITE HERMINE
ET DE L'ÉMERILLON
PASSÈRENT ICI L'HIVER
DE 1535-36

Sur une autre face on lisait:

LE 23 SEPTEMBRE 1625
LES PÈRES
JEAN DE BRÉBEUF, ENNEMOND
MASSÉ, ET CHARLES LALEMANT
PRIRENT SOLENNELLEMENT POSSESSION
DU TERRAIN APPELÉ FORT JACQUES-
CARTIER SITUÉ AU CONFLUENT
DES RIVIÈRES ST-CHARLES ET
LAIRET POUR Y ÉRI-
GER LA PREMIÈRE
RÉSIDENCE
DES MISSIONNAIRES JÉSUITES
A QUÉBEC

On trouvait sur un troisième côté les noms de quelques-uns des martyrs jésuites: Jogues, de Brébeuf, Lalemant, Garnier, Daniel, Buteux et de Nouë.

IV

Québec, déjà riche en institutions religieuses de tous genres, n'avait pas encore néanmoins, en 1891, une maison où prêtres et laïques pussent se retirer pour faire privément les exercices de la retraite. Cette année-là, s'ouvrit à cette fin la Villa Manrèse, paisible, solitaire, ombragée de grands ormes, de bouleaux et de chênes, sur le Chemin Sainte-Foy, non loin du monument élevé à Lévis et à ses braves. Propriété et maison toute faite avaient été achetées par un riche avocat de la ville, M. Louis-de-Gonzague Baillargé, et cédées en pur don à la Compagnie de Jésus.

Le grand salon était devenu une gracieuse chapelle à l'usage des retraitants. Les pieux voisins et voisines en connurent bientôt le chemin. Et comme on se sentait loin, bien loin, et depuis l'ouverture du petit sanctuaire, plus loin que jamais de l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste, l'idée vint à plusieurs chefs de famille de signer une requête à l'autorité religieuse pour l'érection d'une chapelle publique. Ce fut vite fait et vite accordé. Restait à trouver les fonds. Le Supérieur de la résidence de Québec était alors le P. Édouard Désy. C'est lui qui avait incliné doucement vers Manrèse le cœur compatissant du donateur. Devant cette œuvre nouvelle, il ne crut pas excessif de frapper à la même porte. Dès 1882, M. Baillargé avait conçu le projet peu banal — et il s'y employait activement comme à tout ce qu'il entreprenait — de faire ériger une église ou chapelle dans chacune des cinq parties du monde. Le P. Désy pensa que la partie du monde où se trouvait Québec ne devait pas échapper à cette ingénieuse distribution. La demande fut accueillie avec la même générosité que la première, et dix mille dollars vinrent s'ajouter aux huit mille de l'année précédente. Le nom de M. Baillargé s'inscrivait derechef à côté de ceux que nous avons déjà signalés, au livre d'or des bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus.

La pierre angulaire fut bénite le 3 mai 1894 et le nom de *Notre-Dame du Chemin* donné à la chapelle. Nom cher aux fils de saint Ignace, à cause de l'extraordinaire dévotion du fondateur pour l'image miraculeuse de ce nom à Rome. L'élégante chapelle éleva bientôt sa flèche au-dessus des grands arbres qui l'environnent et par la perfection classique de ses lignes et le goût

qui présida aux décorations intérieures devint en peu de temps le pur joyau que tous admirent aujourd'hui.

L'installation d'une église dans une localité est toujours le signal d'un regain de vie. Les offices divins, le zèle des desservants, la beauté et l'élévation du site à la limite extrême de la ville dans l'air embaumé de la campagne, ne tardèrent pas à grouper autour du nouveau sanctuaire de nombreuses familles. En 1899, le P. Désy prenait en main l'œuvre dont il avait été l'âme jusqu'à ce jour; il la garda jusqu'au mois d'août 1914. Dans l'intervalle, il obtint, en 1909, l'érection de sa chapelle en église paroissiale, et en 1912 agrandit la Villa Manrèse de manière à en faire définitivement une maison de retraites fermées.

A la résidence de la rue Dauphine on ne chômait point non plus. Les congrégations marchaient de succès en succès. Depuis le retour des Pères à Québec, en 1849, les deux congrégations de Notre-Dame et de Saint-Roch avaient été dirigées par eux. La paroisse de Saint-Roch, qui possédait dans ses limites la chapelle de la congrégation, avait vu tellement croître le nombre de ses fidèles, qu'il parut nécessaire en 1901 de la diviser. La chapelle de la congrégation, si providentiellement située, devint l'église paroissiale de Notre-Dame de Jacques-Cartier. Le Supérieur de la Mission pria en même temps l'archevêque de Québec de vouloir bien transférer au titulaire de la nouvelle paroisse le gouvernement de la congrégation.

L'affection des Pères se concentra dès lors sur la congrégation de la Haute-Ville. Elle le leur rendit bien. L'occasion ne devait pas tarder de la manifester avec

éclat. Les états de service de la congrégation dataient de loin: fondée par le P. Poncet en 1657, peut-être était-elle la plus ancienne de l'Amérique du Nord. L'année 1907 ramenait le deux cent cinquantième anniversaire de sa fondation. Les fêtes du 3 et du 4 février furent splendides. La congrégation des jeunes gens, fondée en 1873 et se réunissant dans la même chapelle, s'était jointe à son aînée pour la célébration. Un gage précieux fut laissé entre les mains des Pères pour commémorer à la fois cette date et l'inaltérable attachement que leur gardaient leurs fils spirituels. La chapelle attenante à la résidence était restée jurque-là la propriété de la Congrégation. Ce qui avait été décidé en principe, en 1905, reçut, deux mois après les fêtes du centenaire, sa pleine exécution: la chapelle, l'immeuble sur lequel elle est érigée et tous les biens meubles qui en relèvent, étaient cédés aux Pères de la résidence, « dans le but, ajoute l'acte de donation, de resserrer davantage les liens de reconnaissance qui attachent la Congrégation aux successeurs des missionnaires Jésuites, qui l'établirent à Québec en l'année 1657 ».

Nous avons conduit le récit des œuvres de Québec jusqu'à une date fort avancée, afin d'en garder mieux une vue d'ensemble, et aussi pour ne pas revenir trop souvent à la vieille métropole, une fois dans l'engrenage de Montréal. La suite de cette histoire toutefois nous y ramènera forcément encore, à l'occasion de certains événements de première importance dont Québec sera le théâtre.

LIVRE NEUVIÈME

LE COLLÈGE SAINTE-MARIE ET LE GESÙ

SOMMAIRE

I.— L'enseignement religieux. — La prélection. Les concertations. — La formation du caractère: le collège, un microcosme. — Les jeux. Le théâtre.

II. — Le P. Martin, recteur. — Cours de droit au collège. — Travaux d'histoire et d'archéologie du P. Martin. Ses études sur le pays des Hurons. — Retour en France du P. Martin; sa mort. — Le P. Vignon; fondation de l'Union catholique (1858). — La Mission de New-York-Canada confiée à la nouvelle province de Champagne (1863). — La construction du Gesù (1864); ouvert au culte (1865). — Le poids d'une dette. — Inauguration du cours de commerce.

III. — Orientation anglaise du collège Sainte-Marie (1868); tollé général; on revient au français. — Encore la dette; terribles appréhensions; le collège échappe à la banqueroute. — Le P. Lopinto. — Noces d'or de Mgr Bourget (1872). Le sermon du P. Braun: libéralisme et gallicanisme passent un mauvais quart d'heure. Voyage du P. Braun à Rome: son sermon approuvé, traduit en italien, est distribué aux cardinaux.

I

Lors de la fondation du collège Sainte-Marie, nous avons dit que le *Ratio Studiorum*, comme tout système pédagogique intelligent et vraiment digne de son objet, met en première ligne l'instruction religieuse. Le *Ratio*, en ce faisant, s'inspirait du principe fondamental des *Exercices spirituels* de saint Ignace, la fin de l'homme; principe que le législateur transporta dans la quatrième partie de ses Constitutions où il traite des collèges, et

que le *Ratio* formule ainsi à la première règle du Provincial : « L'un des plus importants devoirs de la Compagnie est d'enseigner toutes les sciences qui se peuvent enseigner selon notre Institut, de manière à conduire les hommes à la connaissance et à l'amour de leur Créateur et Rédempteur Jésus-Christ. » Ce principe est une lumière qui enveloppe et pénètre toute la question de l'éducation, comme il doit informer toute vie humaine qui ne veut pas finir par un désastre. Les meilleurs esprits, jusqu'ici dévoyés, s'en préoccupent, et pour ne pas aller plus loin que chez nos voisins du Sud, où sévit l'instruction areligieuse dans les écoles publiques et les *High-Schools*, un retour se fait à la réintégration de la religion dans les écoles. Comme en tout retour dont on est quelque peu honteux, on s'avance lentement, timidement : on propose d'abord la lecture de la Bible, la Bible, pour eux seule règle de foi et dont un théologien de la Réforme, Werenfels, à pu dire :

Hic liber est in quo quaerit sua dogmata quisque;
Invenit et pariter dogmata quisque sua [1].

Ainsi compris, c'est assez neutre, pense-t-on, assez *unsectarian* pour les mille sectes protestantes, pourvu toutefois qu'on n'y entremêle aucune glose, et puis l'anglais de la Bible est d'une si belle tenue littéraire. Cet enseignement dosé, dilué, incolore, si tant est qu'on puisse l'appeler enseignement, combien ne s'éloigne-t-il pas de la méthode catholique !

L'Église, elle, n'a pas à revenir sur son passé. Elle

---

1. Cité par SCHWICKERATH, *Jesuit Education*, p. 587; et dont la traduction suivante nous est communiquée :

Les dogmes dont chacun se réclame pour vivre,
Il les cherche et les trouve aux pages de ce livre,

n'a jamais changé. Par les décrets de ses Conciles et les encycliques de ses Papes, elle a toujours revendiqué pour l'enfant avec la plénitude de l'instruction profane, la plénitude de l'instruction religieuse; non pas deux enseignements parallèles, l'un à côté de l'autre, séparés l'un de l'autre de manière à ne se joindre nulle part; mais double enseignement, distinct sans doute l'un de l'autre mais, comme l'âme et le corps, se compénétrant, s'entr'aidant, s'harmonisant de telle sorte que par ce concours subordonné et cette direction supérieure unique, le jeune homme en sorte avec des gages raisonnables de succès dans le temps et les suréminentes promesses de l'au-delà. Et c'est ainsi que l'Église dans sa marche éducative ascensionnelle laisse bien loin derrière elle la Grèce et l'Empire romain: Athènes ne visait qu'à la formation — splendide certes — du corps et de l'âme pour cette vie; si Rome semblait monter plus haut, ce n'était encore, dans ses vues de domination mondiale, que pour préparer des citoyens dignes de son empire:

...Illa inclyta Roma
Imperium terris, animos aequabit Olympo.

L'Église va plus haut et plus loin, puisqu'elle touche vraiment le ciel et se revêt d'immortalité. De là, cette maternelle sollicitude dans les écoles et les collèges à nourrir le cœur de l'enfant de la moelle des lions, je veux dire, des plus fortes, des plus solides dévotions au très saint Sacrement de l'autel, au Sacré Cœur de Jésus, à la sainte Vierge, à saint Joseph, à l'Ange gardien, etc. — De là, la communion fréquente et quotidienne; l'Apostolat de la Prière et les premiers vendredis du mois; les congrégations de la sainte Vierge, et ici le collège Sainte-Marie n'avait qu'à puiser dans le trésor de la famille,

puisqu'elles tirent leur origine d'un collège de la Compagnie à Rome, et qu'elles étaient en grand honneur au vieux collège de Québec [1]. — De là encore, ce zèle à glisser opportunément une pensée pieuse, élevante, dans une leçon, un devoir, une explication, de manière à former dans la classe comme une atmosphère de religion où se dilate librement la poitrine de l'enfant. Non pas qu'il faille charger cette atmosphère et la rendre irrespirable: *Ne quid nimis*, pas d'excès, même dans les parfums. — De là enfin, l'enseignement méthodique de la religion dans toutes les classes, enseignement qui ne se traîne pas langoureux, terne et sec, le long du cours, mais aille croissant, plus fort, plus clair, plus pratique, plus éveillé, plus au courant des objections et plus capable d'y répondre. Est-ce à dire que tout soit terminé avec le collège ? Non assurément. Ce n'est qu'une base, une fondation de l'édifice religieux. Reste à élever au-dessus, comme d'ailleurs sur toutes les autres études, ce qu'on pourrait appeler un *cours universitaire* de religion. Il n'y aurait à s'en étonner que des esprits superficiels. Ce cours, tel qu'inauguré naguère à Montréal, destiné à la classe éclairée et dirigeante pour accroître ses lumières et doubler son action, rencontre bien ce vœu de saint Clément d'Alexandrie: « Que la foi devienne savante, et que la science garde sa foi. »

Après la foi, la science; et, dans l'espèce, l'étude des classiques. Nous avons déjà dit son excellence. Ajoutons ici quelques mots sur la méthode [2]. Laissant de côté

---

1 Abbé GOSSELIN. *L'instruction au Canada sous le régime français*, p. 319, s.

2. V. JOUVENCY, *Ratio discendi et docendi;* SCHWICKERATH, op. cit.

la leçon et le devoir, on peut dire qu'une caractéristique, la principale, de l'enseignement d'après le *Ratio* est la *prélection*. Ce mode d'explication des auteurs est celui qui fait atteindre le plus sûrement la double fin en vue : l'agrément et la profondeur. L'agrément par la variété de la marche, les recherches historiques ou littéraires, les applications morales ; la profondeur par la compréhension d'abord générale du sujet, puis son étude sous toutes ses faces, sa pénétration absolue et son ancrage dans l'esprit de l'élève. *Non multa, sed multum.* Peu à la fois mais bien, mais parfaitement bien. Et ainsi se déroule devant l'élève attentif la trame du passage à scruter : lecture à haute voix, nette, impeccable, vivante ; analyse sommaire ; liaison avec ce qui précède ; première traduction par un mot-à-mot intelligent ou, selon le cas, par une élégante paraphrase ; puis traduction en un beau français de libre allure tout en serrant de près le texte ; enfin reprise de tout le passage où l'on ajoute les notes de grammaire, de littérature, d'histoire, d'érudition, de morale chrétienne, qui conviennent au degré de la classe. — Bref une seule prélection soulève tout un monde d'idées ; elle demande, on en conviendra, une sérieuse et ardente préparation éloignée et prochaine. Mais aussi elle vaut ce qu'elle coûte. La prélection, mieux que le sonnet de Despréaux « vaut seule un long poème ».

Une autre marque distinctive du *Ratio* est la *concertation*. Nous touchons ici à l'émulation ; mais à la belle et bonne et noble émulation. Malgré les précautions prises on en a fait un crime à la Compagnie en Angleterre, en Allemagne, en France surtout. Honni soit qui mal y pense ! L'émulation, contenue en de juste bornes,

20

est un puissant levier dans une classe. Les élèves les plus épais, les plus lourds, n'y restent pas eux-mêmes insensibles: l'élan général de la classe les décolle, les bouscule et les emporte. Tel est bien surtout l'effet de la concertation. Chaque élève a son émule. Si le combat s'engage entre deux seulement, c'est un duel à mort: interrogés par le professeur, ou l'un par l'autre, ils répondent vivement. A la première faute, ou même à la moindre hésitation, l'émule darde le mot comme un trait et culbute son rival. — Une autre fois c'est la classe entière divisée en deux camps, deux armées, rangées à droite et à gauche le long des murs. Au milieu, baguette en main, face au drapeau à conquérir, le professeur pose la question au général de gauche; toute l'armée de droite, officiers et soldats, attentifs, haletants, le cou tendu, dévorant de leurs yeux les lèvres du répondant pour y surprendre la bienheureuse faute; les questions passent et repassent, rapides, claires, de l'un à l'autre front; mais voici soudain une réponse fautive, voire une hésitation de trois secondes, aussitôt le camp opposé, comme autrefois celui des Macchabées qui faisait retentir de ses clameurs les montagnes de l'Hébron, crie d'une seule voix le mot vainqueur. Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, l'armée qui a remporté le plus de victoires, saisit le drapeau et le garde jusqu'à la prochaine bataille. — Mais il y a plus. Une classe porte un défi à la classe voisine, l'enjeu est le drapeau de la classe. Grand ciel! qui dira la fièvre des combattants! Comme en la grande guerre récente, vous voyez deux peuples qui se ruent l'un contre l'autre; ce sont alors des éclats de tonnerre capables de faire sauter la *calotte du P. Martin.* Malheur aux lambins, aux mous, aux

ignares! surtout ceux de la classe vaincue: l'exécration, ni plus ni moins, de leurs compagnons d'armes les foudroie. Et pendant ce temps déclinaisons et conjugaisons, verbes irréguliers, verbes en *mi*, règles de la proposition infinitive, de la correspondance des temps, et mille autres, pénètrent comme en se jouant dans les jeunes cerveaux et s'y enfoncent — c'est le triomphe de l'art du rabâchage.

L'émulation et l'activité des plus intellectuels trouvent un autre aliment dans les académies: académies même de grammaire pour l'étude plus approfondie de quelques règles et de certains auteurs; académies de lettres pour l'exercice de la composition et de la critique littéraires; académies de sciences et de philosophie pour les recherches et les dissertations.

La piété et la science ne sont pas le dernier mot de l'éducation. Il y faut encore la formation du caractère. — Le collège est un microcosme. Tous les caractères s'y rencontrent, tous les tempéraments, toutes les tendances, toutes les convoitises, toutes les aspirations nobles ou viles, toutes les passions. Il y a les purs et les tarés, les délicats et les rustres, les candides et les fourbes, les doux et les violents; on y rencontre des colombes et des serpents, des lièvres et des lions, des hermines et des porcs-épics, des aigles et des oies. Il y a fort à faire pour le professeur et le surveillant. En ne considérant que les passions, que les défauts en présence, et non pas assurément les personnes, un jeune régent s'appliquait un jour plaisamment la mélancolique formule du martyrologe: *Damnatus ad bestias!*

Bien étudier ses élèves, découvrir en chacun d'eux

le faible et le fort, le bien et le mal, réprimer ceci, pousser cela, y mettre le doigté, le bras d'un père et le cœur d'une mère, avec une patience que rien ne lasse, une constance que nul revers n'abat, en s'appuyant toujours sur l'Ange gardien de l'enfant, sur l'aimable Mère de Jésus et sur le Cœur de son divin Fils, telle est en somme l'œuvre si pénible à la fois et si grande de l'éducateur chrétien.

Professeurs et surveillants trouvent un secours opportun dans les sanctions des lois. Outre les punitions corporelles — artillerie mise en œuvre que lorsque la position ne se peut emporter autrement — il y a les notes de la semaine et du mois, avec le bulletin, les témoignages *bene*, *optime*, la croix d'honneur épinglée sur la poitrine des braves, et pour clore le tout la distribution solennelle des prix.

En récréation, le grand facteur éducatif ce sont les jeux; non pas les jeux dont on ferait une affaire capitale et qui dans l'estime de l'enfant menaceraient de primer tout le reste — *Di meliora piis, erroremque hostibus illum!* — mais les jeux employés comme stimulants à la bonne santé, au bon travail, au bon esprit. Qui dira tout le bien que font à l'âme et au corps des jeux bien lancés dans les cours d'élèves, et tout le mal qu'ils en écartent. Le proverbe chinois a raison: « Chien au chenil aboie à ses puces; chien qui chasse ne les sent pas. »

Un divertissement qui est de taille au collège et dont quelques-uns font les frais pour l'agrément de tous, c'est le théâtre. Ici encore il faut de la mesure, si l'on ne veut pas que l'accessoire l'emporte sur le principal. Sagement conduit, le théâtre, par son éclat, par le choix des acteurs, par le soin extrême donné à leur débit, offre entre autres cet avantage qu'il présente comme en un magnifi-

que résumé, et l'on peut dire en un modèle, l'œuvre diverse des cours d'élocution. Chaque semaine, en effet, toutes les classes ont leur demi-heure de déclamation. Là, comme pour chaque lecture en classe, l'on veille d'abord et surtout à une parfaite prononciation: exacte, nette, distinguée. Avec la prononciation et sur le même pied, l'articulation; l'articulation claire, vibrante, que l'on retrouve sur les lèvres de nos cousins de France, et qui malheureusement nous manque trop au Canada.

II

Le P. Martin était bien l'homme qu'il fallait pour faire du collège Sainte-Marie un vrai collège de la Compagnie. Son expérience en la matière avait été grande en Europe. La France, la Suisse, l'Espagne, la Belgique, l'avaient possédé tour à tour. Fondateur du collège Sainte-Marie et naturellement son premier recteur, déjà bien au courant des besoins particuliers du pays et très affectionné à ses habitants, il sut appliquer le *Ratio* dans ses moindres parties, tout en l'adaptant aux circonstances. Sa piété fit fleurir les congrégations; sa haute culture intellectuelle donna l'élan aux classes; sa fermeté tempérée d'une juste douceur assura la discipline; sa distinction pleine de tact établit partout au collège ces manières polies et amènes, que les Pères se sont toujours efforcés par la suite de cristalliser chez leurs élèves.

Les séances de classe étaient au programme; elles attiraient déjà l'élite de la ville. Les distributions de prix ne leur cédaient en rien par leur éclat littéraire. Celle de 1852 se changea en un jour de deuil. Le 8 juillet

1852, un effroyable incendie dévorait en quelques heures un quart de la ville de Montréal, douze cents maisons, et parmi ces ruines la cathédrale et l'évêché.

En novembre, la reconnaissance civile était accordée au collège par le Parlement-Uni du Canada. Elle ne souleva qu'une brève et légère opposition. Ce fait permettra plus tard à Sir John A. Macdonald, lors du célèbre débat relatif aux « Biens des Jésuites », à Ottawa, d'ajouter un argument sérieux en faveur de la Compagnie de Jésus.

Une autre surprise fut l'inauguration d'un cours de droit. L'initiative en était due à Mgr Bourget qui gémissait de voir ses fils suivre les cours d'une université protestante. Le premier professeur fut M. Maximilien Bibaud. Ses élèves occupèrent bientôt les plus hautes places du pays. Trois ans après, l'université de Fordham, dirigée par des Pères de la Compagnie de Jésus, accordait au professeur et à quelques patrons du cours de droit les honneurs du doctorat. En cette fin d'année, les fleurs des jeunes têtes couronnées se mêlaient de la sorte aux lauriers des anciens. On aime à trouver parmi ces lauréats des hommes tels que Denis-Benjamin Viger André-Norbert Morin, Georges-Étienne Cartier, Jean-Baptiste Meilleur, Côme-Séraphin Cherrier et Maximilien Bibaud.

Les mille tracas d'un collège naissant n'empêchaient pas le recteur de poursuivre ses travaux d'histoire et d'archéologie. Tout ce qui touchait à la Nouvelle-France lui tenait au cœur. Dès 1850, il avait traduit en le rectifiant, l'ouvrage du Dr O'Callaghan, protestant américain, sur les découvertes des anciens Jésuites. Loin de s'en formaliser l'auteur obtint pour son critique, de

la part de la Législature de New-York, l'envoi de quinze superbes volumes d'histoire naturelle. Avec l'aide du gouvernement canadien, il avait aussi traduit et publié l'intéressante *Relation* du P. Bressani.

En 1856, le même secours permettait au P. Martin de faire une excursion aux rives de la Baie Georgienne et du Lac Huron et de préparer ses *Recherches historiques sur l'ancien pays des Hurons.* — Les trois parties dont se compose ce travail en font voir l'importance et l'intérêt: 1° Les tombeaux hurons; 2° Les ruines des forts français; 3° La géographie du pays des Hurons.

Ces diverses œuvres grandissaient la réputation du Jésuite comme historien érudit. Le gouvernement canadien jeta une troisième fois les yeux sur lui pour une mission scientifique: il s'agissait d'aller aux sources de notre histoire, de visiter les principales bibliothèques et archives de France et de Rome et d'en rapporter tout ce qui pourrait aider à l'histoire du Canada. C'était en 1857. Le P. Martin venait d'être déchargé du rectorat du collège Sainte-Marie. Il lui fut ainsi loisible d'entreprendre ce voyage, d'y employer près d'une année et de revenir chargé de documents précieux. Après trois ans de séjour à Québec, il retourna en France pour ne plus revenir. Mais sa pensée et son cœur ne se détachaient pas du cher pays d'adoption. Ses travaux littéraires s'y rapportaient toujours. C'est ainsi qu'il fit paraître successivement *Le Marquis de Montcalm en Canada ou les Dernières années de la Colonie française,* puis la vie du P. Jogues, celle du P. de Brébeuf, une vie du P. Chaumonot d'après son *Autobiographie,* d'autres ouvrages encore par manière de supplément aux *Relations des Jésuites.* En 1886, âgé de quatre-vingt-deux ans, il s'étei-

gnit doucement au collège de Vaugirard. — Le P. Chazelle et le P. Martin, plus encore celui-ci peut-être que le premier, ont été les deux pierres angulaires de la Mission du Canada. La reconnaissance des Jésuites canadiens les entoure l'un et l'autre d'une égale et affectueuse vénération.

Le second recteur du collège Sainte-Marie fut le P. Vignon. Il attacha son nom à la fondation de l'*Union catholique*.

Le grand écueil pour les jeunes gens de cette époque était l'*Institut canadien*. L'impiété y tenait école et son influence allait grandissant chaque jour. On ne savait plus le chemin de l'église, même le dimanche, et c'était le petit nombre chez les jeunes gens qui accomplissait le devoir pascal. La Bibliothèque paroissiale et le Cercle littéraire du Cabinet de lecture des MM. de Saint-Sulpice faisaient déjà sans doute une excellente besogne.

Mgr Bourget estima qu'une batterie de plus braquée contre le château-fort des libres penseurs ne serait pas de trop. Le P. Vignon entra dans ses vues. Une retraite préparatoire à la fête de Pâques fut donnée en 1858. On y accourut en foule. Parmi tous ces jeunes gens une élite fut triée sur le volet: soixante-dix formèrent le premier noyau de ce que l'on nomma tout de suite l'*Union catholique*, pour l'opposer à l'union maudite des ennemis de l'Église. Avec des directeurs comme le P. Vignon, le P. Gravoueille, et notamment le P. Michel qui revisa ses constitutions et l'enrichit d'une bibliothèque et d'une académie, l'Union contribua à briser le respect humain chez les jeunes et à leur donner sur les questions religieuses des lumières dont leur foi battue

en brèche avait besoin. L'âge se tait d'ordinaire chez les dames. Pour une société littéraire, la coquetterie est plutôt dans l'aveu d'un âge plus avancé. L'Union catholique a déjà eu la bonne fortune, assez rare parmi ses congénères au Canada, de célébrer ses noces d'or. L'œuvre de lumière et de force de 1858 se continue présentement avec la gravité, avec la vigueur des premiers jours.

Le P. Vignon, tout en coopérant à l'œuvre commune de la défense de la foi et des mœurs, ne négligeait point son collège. Il avait pour préfet des études le P. Gravoueille envoyé de France tout exprès pour cet office. Le *Ratio* en reçut une poussée toute nouvelle. Le P. Gravoueille, en 1859, pouvait écrire à un Père de Paris: « Notre collège est l'image exacte des collèges de France. Il va très bien; il est en vogue: 250 élèves, dont 140 pensionnaires ou demi-pensionnaires. Notre Père recteur donne des leçons de philosophie aux jeunes gens de la ville; ce cours, qui a lieu deux fois la semaine, est suivi et fait du bien. »

Après cinq ans de rectorat (1862), le P. Vignon passait le fardeau et les honneurs au P. Saché et donnait en même temps le plus bel exemple d'obéissance et d'humilité. Le lendemain, en effet, on le vit parmi les jeunes professeurs se rendre dans une des classes de grammaire et là, le plus naturellement du monde, commencer son cours.

L'année suivante, 1863, la Province de France se scinda en deux parties: l'une garda le nom de province de France (*Franciae*) ou plus communément province de Paris; l'autre fut appelée province de Champagne (*Campaniae*). C'est à cette dernière que fut rattachée

la Mission de New-York-Canada. Ce changement important se fit sans secousse. La Mission, encore au berceau, ne sentit aucune différence dans la main qui la berçait. Ce fut, après comme avant, la même délicatesse de touche, le même dévouement, la même générosité. La province de France avait donné des hommes au Canada et s'était de plus chargée de l'éducation de bon nombre de scolastiques. La province de Champagne exerça jusqu'en 1869 une charité toute pareille. Et la Province canadienne est heureuse d'offrir en cette occasion, à ces deux belles et grandes Provinces, l'hommage de sa filiale reconnaissance.

Il est pour les nouveaux Supérieurs une tentation à laquelle ils ne résistent point toujours — et c'est parfois tant mieux — la tentation de bâtir. Qui bâtit, pâtit. On le sait; mais devant cet inconnu, devant ce pas qui se fera peut-être dans le vide, on sent comme un petit frémissement du cœur qui porte à s'y risquer. Si tout un édifice n'est pas requis, on agrandira du moins l'ancien d'une aile; moins encore, on déplacera un escalier; que dis-je ? on percera une porte, on en bouchera une autre. Où le prurit bâtisseur ne se prend-il pas!

Le P. Saché allait connaître les affres d'une grande construction. La chapelle du collège était sans doute trop petite pour les élèves et le public. D'autre part, Mgr Bourget désirait voir s'élever une belle église à la gloire du Sacré Cœur: il pressait les Pères de la placer près de leur collège. La ville avait alors peu d'églises; elle n'était pas encore la *Rome de l'Amérique*. Sur ces entrefaites, en 1863, fut solennisé le triduum en l'honneur des trois martyrs jésuites japonais récemment

canonisés. Le sermon de clôture fut donné par le chanoine Édouard-Charles Fabre. Animé par l'affection qu'il portait et porta toujours à l'Institut, il joignit à l'éloge des saints celui de leurs frères du Canada, et ajouta que le temps était venu de leur bâtir une église qui serait à la fois un hommage au Sacré Cœur et une marque de gratitude à la Compagnie de Jésus. Dix ans plus tard, lorsque le chanoine Fabre sera désigné pour succéder à Mgr Bourget, l'évêque élu choisira le Gesù pour les cérémonies de sa consécration.

Peu de temps après le triduum, une réunion de citoyens fut convoquée, présidée par l'évêque en personne. Le projet prit corps, on donna généreusement, on promit davantage. M. Olivier Berthelet, l'homme de toutes les bonnes œuvres, s'entendit avec son gendre, M. Alfred Larocque, pour acheter, au prix de vingt mille dollars, le terrain contigu au collège et destiné au nouveau temple. Les MM. de Saint-Sulpice, avec leur habituelle générosité, avaient souscrit deux mille dollars, un peu étonnés seulement que l'édifice prît de telles proportions. C'est que, en effet, Monseigneur, qui songeait déjà pour sa cathédrale à reproduire, avec des dimensions moindres sans doute, Saint-Pierre de Rome, voulait que les Jésuites eussent à Montréal leur Gesù de Rome. Le prélat avait dans le P. Schneider un auxiliaire admirable. Celui-ci se rendit à New-York, obtint l'adhésion du P. Tellier, Supérieur de la Mission, mit à l'œuvre l'architecte Keely et revint à Montréal avec un plan qui ravit d'admiration tout le monde; tout le monde, excepté le P. Saché. Il songeait, non sans raison, au côté financier, redoutait la crise commerciale que la guerre américaine dite de *Sécession* avait déclanchée et qui nécessairement avait sa

répercussion au Cànada. Mais le branle, venu de haut, était donné, et l'on marcha.

La bénédiction de la pierre angulaire par l'évêque de Montréal eut lieu le 22 mai 1864. Les travaux furent poussés avec vigueur; l'édifice montait, montait à merveille, en même temps que montaient les frais, plus vite, comme toujours, que les souscriptions. Il n'y avait pas encore danger: la grande crise ne viendrait que plus tard. Au mois de juillet 1865, la crypte de l'église aménagée en la belle salle académique que l'on connait, fut étrennée par trois jours de fêtes littéraires. Enfin le 3 décembre, 1er dimanche de l'Avent, l'église s'ouvrait au culte. — Les décorations intérieures ne se firent qu'en 1866. Le P. Schneider, toujours secourable, s'entendit avec le grand artiste de New-York, Müller, lui fournit pour les fresques des modèles empruntés à l'école allemande de Düsseldorf, et parvint ainsi à doter Montréal d'une œuvre d'art de premier ordre.

Au milieu de tous ces travaux, le collège avait changé de main au gouvernail, et le P. Vignon, l'humble professeur de grammaire d'hier, était tout uniment redevenu recteur. Au mois de janvier suivant (1866), il assista à ses derniers moments le P. Tellier, Supérieur de la Mission, venu quelque temps auparavant redemander à Montréal des forces qu'il y avait jadis prodiguées.

Le collège et l'église devaient bientôt prendre part au mouvement magnifique qui, se propageant dans l'âme des jeunes, allait en enrégimenter plusieurs centaines et les porter au secours du Saint-Père. En 1867, les hordes garibaldiennes, avec la connivence de Victor Emmanuel, s'avançaient de plus en plus sur le territoire pontifical et

ne tardaient pas à menacer Rome. Le Canada, comme la France, eut ses zouaves. Petite armée, mais à l'âme si pure, au cœur si grand! — Au mois de février 1868, quelques jours avant le départ du premier bataillon, un triduum lui fut prêché dans l'église du Gesù. Cent trente zouaves purent suivre les exercices. Le P. Schneider en était le prédicateur. Outre les instructions générales qu'il leur donna ainsi qu'aux fidèles accourus en foule, il réunit chaque jour les jeunes croisés dans la chapelle du collège, pour leur exposer ce que Dieu, ce que l'Église, ce que le pays attendaient d'eux au delà des mers. Le triduum se termina le 18 février, à l'église, par une messe solennelle et par la sainte communion reçue des mains de Mgr de Montréal. Le prélat, dans une brève et vibrante allocution, fit briller à leurs yeux la croix comme symbole non seulement de sacrifice et de dévouement, mais encore de force et de victoire. — Après la messe, des agapes fraternelles, présidées par l'évêque dans une salle du collège, réunissaient les zouaves et les élèves: des chants, des poésies, des improvisations charmantes, une bourse rondelette présentée par les élèves, réconfortèrent le cœur de ceux qui, ce jour-là même quittant nos rives, allaient porter haut et loin et garder sans souillure le drapeau des zouaves canadiens avec sa fière devise: *Aime Dieu et va ton chemin!*

Le P. Schneider avait, dans ces exercices du triduum, fait entendre les derniers accents de sa parole apostolique. Quelques mois plus tard, il était appelé à la récompense due aux bons ouvriers de l'Évangile.

Le Gesù, à la naissance et à l'embellissement duquel il avait tant contribué, marchait souriant vers l'avenir. Il n'y avait plus qu'à le payer. Une longue expérience

démontre qu'une œuvre à faire trouve aisément des bienfaiteurs; une fois faite, personne ou presque. L'église avec sa dette écrasait le collège qu'elle devait soutenir. Pour alléger le fardeau, on résolut d'un expédient; et comme pour tous les expédients, ce sera à se demander si les dommages n'absorbent pas les profits. Afin d'accroître le nombre des élèves, le collège inaugura un cours de commerce. Le contact, sous le même toit, des élèves de ce cours avec ceux du cours classique, a d'ordinaire un effet déprimant sur ces derniers. Le niveau n'est pas le même, la nature des travaux, leurs difficultés, les projets, les aspirations, les idéals ne sont point les mêmes, et l'on peut craindre toujours l'application du principe du moindre effort. La nécessité qui avait imposé ces classes exotiques, dura jusqu'au règlement des Biens des Jésuites, en 1888, et le providentiel établissement du collège commercial du Mont Saint-Louis.

III

Le P. Perron était devenu, à la mort du P. Tellier, Supérieur de la Mission de New-York-Canada. Il crut de bonne foi ce que tous croyaient à New-York, que le français au Canada n'avait aucune chance de survie, que l'inondation anglaise aurait bientôt fait de le submerger, et que par conséquent il était de bonne tactique, fût-ce au détriment du français, de se mettre résolument dans le courant, au lieu de vouloir le remonter en risquant de s'y perdre.

Plein de ces appréhensions, il fit imprimer au collège Sainte-Marie une orientation plutôt anglaise: on soigna partout l'anglais, on le mit sur le même pied que le

français en Rhétorique et en Belles-Lettres, on transforma l'académie française en *debating society*, etc.[1] On conçoit le tollé que souleva dans tous les rangs de la société montréalaise une pareille innovation. L'écho s'en prolongea jusqu'à New-York. L'essai ne fut pas long. On comprit vite que l'inondation anglaise n'était pas si redoutable, et que le français était une arche assez sûre pour flotter gaiement sur les eaux du déluge. Dès l'année suivante, le collège reprenait sa marche ordinaire. Le retour était d'autant plus facile que le P. Perron, dans l'entrefaite, avait été remplacé par un fils de la libre Helvétie, le P. Jean Bapst.

C'était en 1869. On allait entrer bientôt dans l'*année terrible*, terrible pour l'Église et pour la France. Le ciel de 1870 eut son éclaircie dans les dernières solennités du concile du Vatican, suivies brusquement de la double catastrophe de la *Porta Pia* et de Sedan. Un deuil immense emplissait tous les cœurs. La séance de fin d'année, juin 1871, se fit sans éclat, sans réjouissance, sans aucun chant, par la simple mention des succès obtenus : les élèves du collège Sainte-Marie comme ceux des autres collèges, à la demande de l'évêque, avaient généreusement fait le sacrifice de leurs prix, et l'argent qui leur était destiné partait pour aller secourir l'auguste Pontife que la maison sacrilège de Savoie venait de dépouiller de ses États et tenait captif au Vatican.

Dans le même temps, une autre inquiétude torturait le cœur des Supérieurs du collège et de la Mission. La dette du Gesù et du collège croissait toujours. Le P. Bapst, venu de New-York, constata que l'extrême li-

---

1. Archives du collège Sainte-Marie, *A*, 3.

mite était atteinte, et que pour faire honneur à toutes les dettes jusqu'au dernier sou, il fallait sans plus tarder vendre église et collège. Le saint évêque de Montréal, mis au courant, se montra encore une fois l'ange tutélaire de la Compagnie au Canada. Une réunion d'amis fut convoquée, puis une circulaire confidentielle envoyée aux citoyens de la ville les plus en état de porter secours. Les secours vinrent en effet; les portes auxquelles les Pères allèrent frapper humblement s'ouvrirent toutes grandes; Mgr Vinet, rendu à Montréal, s'apprêtait à céder tous ses biens au collège; M. Victor Hudon, heureux père de trois Jésuites, ajouta à cet aimable don celui de la maison de campagne d'Hochelaga. Bref, les finances se raffermirent, le collège, échappé à grand'peine aux serres du vautour banqueroute, put enfin respirer plus à l'aise et reprendre son essor.

Le P. Lopinto, recteur du collège depuis deux ans, allait se retrouver sur des charbons ardents à l'occasion des Noces d'or de Mgr Bourget [1]. Le cinquantenaire de l'ordination du prélat, le 29 octobre 1872, prit les allures d'un triomphe sans précédent. L'enthousiasme fut extraordinaire. Il semblait que tout son clergé, tout son

---

1. Le P. Frédéric Lopinto, né à Naples le 16 mai 1827, entré dans la Compagnie à l'âge de dix-sept ans, arriva au Canada en 1861. Après sa troisième année de probation à Fordham, on le vit successivement et à plusieurs reprises enseigner la philosophie à Fordham et au collège Sainte-Marie, avec un succès toujours nouveau. Il fut recteur du collège Sainte-Marie de 1870 à 1873, puis reprit ses classes de philosophie jusqu'à son retour au pays natal où la maladie le rappela. C'est là qu'il s'éteignit paisiblement en 1909, dans une vieillesse tout embaumée des parfums de la campagne napolitaine, plus encore par les souvenirs chèrement gardés et renouvelés de son séjour au Canada.

peuple et même toute la province voulussent par là dédommager le grand évêque de Montréal de toutes les peines que son zèle rencontrait chez un petit nombre, à Montréal même et à Québec. La cérémonie religieuse se fit dans la vaste église de Notre-Dame. On y voyait de nombreux évêques, parmi lesquels Mgr Taschereau, archevêque de Québec, des centaines de prêtres, et une foule qui remplissait tous les espaces et débordait au loin à flots pressés sur le parvis du temple et la Place d'Armes. — La cathédrale avait eu sa célébration, deux jours auparavant. Le P. Braun devait y prêcher : mais le chanoine Paré, organisateur de la fête, ayant appris au dernier moment que Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, invité à donner le sermon à Notre-Dame, ne pouvait venir, avait prié le Jésuite de se réserver pour le mardi suivant.

Vu l'effet produit par le sermon, et les circonstances exceptionnelles qui en firent un événement, le lecteur, dans la suite de ces pages, ne doit pas oublier tout ce que l'aventure comportait de fortuit pour le P. Braun. De plus, il convient de dire à la décharge du prédicateur, que, du samedi où il fut averti au mardi où il devait prêcher, il lui était impossible de modifier son discours. Le P. Braun n'avait aucunement le don précieux de l'improvisation. Travailleur acharné, comme nous l'avons dit, il construisait solidement ses moindres sermons, les apprenait par cœur mot à mot, et les donnait ensuite sans broncher et sans changer une syllabe. Dans le cas des Noces d'or, le sermon doctrinal qu'il avait longuement préparé pour l'auditoire restreint et sympathique de la cathédrale (église petite en ce temps-là), il ne pou-

vait que le prononcer tout d'une pièce devant l'auditoire impressionnant et inattendu de Notre-Dame.

Le texte choisi était ces deux mots de saint Pierre résumant la vie de Jésus: « *Pertransiit benefaciendo*, Il a passé en faisant le bien » [1]. — Les évêques sont parmi nous d'autres Jésus-Christ, pour continuer son œuvre divine. Parmi toutes les œuvres de charité sorties du cœur du jubilaire, il n'en est pas de supérieure à la garde du dépôt de la doctrine, qui assure l'indépendance de l'Église et affermit l'union de l'Église et de l'État. Le thème ainsi précisé, bien que vaste encore, se développe avec clarté, avec force, mais avec calme, avec une sobriété de style à la Bourdaloue qui néglige les petites fleurs des panégyriques ordinaires, et avec des retours sur les mêmes pensées qui les enfoncent de plus en plus profondément. Les États modernes ne veulent plus reconnaître les droits de l'Église: « Droit de se gouverner, de posséder et d'administrer des biens temporels, droit de faire des lois qui obligent en conscience et auxquelles l'État doit se soumettre, droit de faire seule des empêchements de mariage, de déterminer seule la forme du mariage, de juger seule les causes matrimoniales pour prononcer sur la validité du lien conjugal, droit d'ériger des paroisses indépendamment de l'État, droit de surveiller et de diriger l'enseignement dans les écoles populaires. » L'État rejette ces droits et bien d'autres, il élimine Dieu même, source de tout droit et principe de toute justice.

A ce point, l'orateur jette dans l'immense auditoire qui ne perd pas une syllabe deux mots qui synthétisent

1. *Act.*, X, 38.

toutes ces erreurs, *gallicanisme* et *libéralisme*. « Qu'est-ce donc, s'écrie-t-il, que le gallicanisme ? Qu'est-ce que le libéralisme ? » Le lutteur venait de saisir à la gorge les deux adversaires de son évêque. Il les exécute l'un après l'autre, en revenant sur leurs méfaits et en montrant l'évêque de Montréal attentif à revendiquer les droits de l'Église, son indépendance vis-à-vis de l'État et toutes les conséquences qui en découlent. Il a des auxiliaires pour ce grand œuvre, le clergé d'abord au moins dans son ensemble, et des laïques éclairés, ardents, unis à leur évêque, suivant la prière très expresse du Souverain Pontife Pie IX. *Pertransiit benefaciendo*, il a sûrement passé en faisant le bien. — Avant de finir, le prédicateur résume tout son sujet dans un magnifique tableau. Mgr Bourget en ce jour, devant son peuple, rappelle Moïse arrivé au terme de sa carrière, et disant au peuple d'Israel: « *Testes invoco hodie caelum et terram, quod proposuerim vobis hodie vitam et mortem, benedictionem et maledictionem;* Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis à votre choix la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. » Puis scandant de son poing sur le bord de la chaire (c'était son geste favori) chaque sentence, chaque mot, qui tombaient sur l'auditoire comme des grêlons sur un toit:

« La suprématie et l'infaillibilité du Pape, poursuivit-il, l'indépendance et la liberté de l'Église, la subordination et la soumission de l'État à l'Église, et par cette subordination et cette soumission, mais pas à une autre condition, l'union de l'Église et de l'État; le droit qu'a l'Église de posséder et d'administrer des biens temporels, d'ériger des paroisses, les saintes immunités de l'Église, le droit qu'a l'Église de régler, de surveiller et

de diriger les écoles, indépendamment de l'État: voilà la vie, la bénédiction.

« Le gallicanisme, le libéralisme, l'asservissement de l'Église à l'État, la dépendance de l'Église de l'État dans le droit de posséder des biens temporels, de les administrer, d'ériger des paroisses, la prééminence de l'État sur l'Église dans la direction et la surveillance des écoles, la subordination de l'Église à l'État devant les tribunaux séculiers dans les causes ecclésiastiques: voilà la mort, la malédiction.

« *Elige ergo vitam ut et tu vivas et semen tuum;* choisissez donc la vie, afin que vous viviez vous et votre postérité. » [1]

Les contemporains de cette époque se rappellent l'impression énorme produite dans la partie instruite de l'auditoire et surtout parmi le clergé. Tandis que gallicans et libéraux geignaient sous les lanières, les ultramontains goûtaient au fond du cœur une joie qui tenait du ravissement. Nous comprenons assez malaisément de nos jours ce violent antagonisme doctrinal dans les hautes sphères civiles et religieuses, aujourd'hui que la plus pure doctrine romaine circule partout dans l'Université et les séminaires et de ses ondes bienfaisantes vivifie les âmes des évêques et des prêtres pour de là se répandre dans toutes les classes de la société. Il n'en était pas ainsi autour de 1872. Plusieurs membres de la Législature de Québec, des hommes de professions, médecins, avocats, juges, s'étaient peu à peu imprégnés des erreurs du gallicanisme et du libéralisme. Quelques-unes des questions abordées par l'orateur étaient brûlantes en

1. *Noces d'or*, Montréal, 1872, pp. 4-17.

ce temps-là : les lois sur le mariage, sur l'éducation, sur l'érection des paroisses, sur les registres de l'État civil [1]. Impitoyablement l'orateur sacré y était revenu par trois et quatre fois, comme on fait avec un fer à repasser sur des coutures plus revêches.

Le mécontentement chez plusieurs fut considérable. Certains membres du clergé avaient été sur le point de quitter l'église pendant le sermon. D'autres néanmoins se consolaient par cette réflexion cueillie sur les lèvres d'un prêtre de Montréal : « Si Mgr Laflèche avait prêché, c'eût été encore pire ! »

Québec surtout en garda un souvenir cuisant. Il y voyait — et c'était dans l'espèce une conjecture erronée sans doute, mais d'après ce qui a été dit, fort explicable — il y voyait une revanche du Jésuite ultramontain, éconduit deux ans auparavant. L'animadversion enveloppa tous les membres de la Compagnie au Canada. Elle s'acharna surtout, on le conçoit, sur le premier coupable, le P. Braun, lequel, dans sa candeur de bon Lorrain, n'en revenait pas de tout ce tapage à propos d'une chose, croyait-il, si simple.

Dans son grand désir de tout calmer, le recteur du collège s'était hâté de fournir des explications et de présenter des excuses aux victimes les plus éprouvées. Cela ne suffisait point. On voulut faire censurer à Rome le malencontreux discours. Mais par où le prendre ? On se butait partout à une doctrine impeccable. Du moins l'auteur serait banni de nos provinces. Effectivement le T. R. Père général l'appela à Rome, ou, plus exactement, permit à Mgr Laflèche de le prendre pour

1. V. Le *Programme catholique* du 20 avril 1871.

compagnon de voyage à Rome, où s'agitait la question de l'Université à Montréal. Le P. Braun en profiterait pour faire approuver le mémoire qu'il venait de composer sur les *Biens des Jésuites*, et surtout pour soumettre au jugement des autorités supérieures le sermon tant décrié. Les journaux de Québec et la *Minerve* de Montréal lui avaient prédit la réception la plus hostile. Ces prophètes de malheur en furent pour leurs frais. L'accueil au contraire fut on ne peut plus paternel auprès du Père Général; le sermon reçut aussi les plus flatteuses approbations, entre autres, celle du grand théologien jésuite, Perrone; il fut traduit en italien et quatre cents exemplaires immédiatement distribués aux cardinaux et aux principaux personnages; en France, le P. Dorr, instructeur du troisième an, le fit lire au réfectoire. — Quelques mois après, le P. Braun revenait paisiblement à Montréal [1].

Les neuf premiers livres de cette histoire nous ont conduits à peu près à la moitié de la route que nous avons à parcourir. Ils ont fait passer sous nos yeux les toutes premières fondations avec leurs tâtonnements, leurs embarras, leur lenteur au départ comme celle d'un navire quittant nos rives pour le golfe et la haute mer.

Les neuf autres livres vont se partager l'histoire des vingt-huit ans qui terminent le dix-neuvième siècle et des quatorze premières années du vingtième. On y trouvera, avec le relevé du progrès des œuvres anciennes, le récit de fondations nouvelles plus nombreuses et quelques-unes plus importantes que celles qui ont pré-

1. Archives du collège Sainte-Marie, carton *Les Biens des Jésuites*.

cédé. Elles nous conduiront de la province de Québec à la province de l'Ontario, de l'Ontario au Manitoba, du Manitoba à l'Alberta.

Outre cette matière que l'on pourrait appeler de pur apostolat et que l'on assimilerait volontiers à la navigation paisible de notre grand fleuve, il est des questions épineuses ou, pour reprendre l'allégorie, des endroits difficiles, des passes, des *rapides* où les écueils ne manquent point, où, pour tenir la voie droite, il faut résolument écarter les obstacles qui obstruent l'étroit passage. — A parler sans figure, nous rencontrerons là les rapports variés du collège Sainte-Marie avec l'Université Laval, l'affaire du *Bill des Jésuites* ou de la reconnaissance civile de la Compagnie de Jésus, et enfin la question des *Biens des Jésuites*.

A vrai dire, le travail est fait, l'histoire est écrite. Mais, pour des considérations de convenance et d'opportunité, nous croyons devoir garder en portefeuille ces pages qui bénéficieront peut-être d'un recul un peu plus accentué.

FIN DU PREMIER VOLUME

Table des Matières

du Tome Premier

LIVRE PREMIER

LE RETOUR AU CANADA

LIVRE DEUXIÈME

LAPRAIRIE

LIVRE TROISIÈME

SANDWICH

LIVRE QUATRIÈME

MONTRÉAL

LIVRE CINQUIÈME

SANDWICH (*suite et fin*)

LIVRE SIXIÈME

LES MISSIONS SAUVAGES — (*Premières années*)

LIVRE SEPTIÈME

LE HAUT-CANADA

PROJETS ET FONDATIONS

LIVRE HUITIÈME

LE NOVICIAT AU COLLÈGE SAINTE-MARIE, PUIS AU SAULT-AU-RÉCOLLET — LES ŒUVRES DE QUÉBEC

LIVRE NEUVIÈME

LE COLLÈGE SAINTE-MARIE ET LE GESÙ



